

HISTOIRE
DE LA
REVOLUTION
DU ROYAUME
DE NAPLES,

Dans les Années 1647 & 1648.

Par Mademoiselle DE LUSSAN.

TOME SECOND.

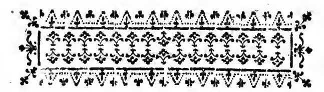


A PARIS,

Chez PISSOT, Libraire, Quai de Conti, à la descente du Pont-Neuf.

M. DCC. LVII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.



SOMMAIRES

Du second Tome.

LIVRE QUATRIE'ME.

Le Prince de Maſſa, Capitaine général du peuple.

LIVRE CINQUIE'EME.

LIVRE SIXIE'ME.

Gennare Anneze, Capitaine général.

Députation

FIN

Des Sommaires du second Tome.

HISTOIRE



HISTOIRE
DE LA REVOLUTION
DU ROYAUME
DE NAPLES
Dans les Années 1647 & 1648.

LIVRE IV.



E Viceroi redoutoit le voyage du Duc de Guise à Naples. Ce n'eût pas été un Chef comme le Prince de Maſſa, tremblant, irréſolu, flottant entre les deux partis. Ce Miniſtre étoit encore allarmé de voir toute la No-

Le Prince de Maſſa. Troiſiéme Négociation pour la Paix. *Mod. t. 1. c. 13.*

1647. blesse assemblée avec des troupes portant ses armes par-tout où il lui plaisoit. Il n'ignoroit pas ses mécontentemens secrets. Il en craignoit les suites, & qu'en se joignant avec le peuple, tous ces Seigneurs ne fissent perdre la Couronne de Naples au Roi. Le danger pressoit; le peuple suivoit rapidement ses avantages; la mine creusée sous le Château saint Elme étoit prête de joüer, & alloit le mettre en possession de cette importante Forteresse.

Le Prince de Massa.

Le 25. d'Août.

Dans cette perplexité le Viceroi recourut à deux moyens qui lui avoient déja réussi, & dont il espéroit un pareil succès. Le premier fut d'interposer encore le crédit & l'autorité du Cardinal-Archevêque pour renoüer la négociation avec le peuple. Il espéroit en lui accordant toutes

1647.

:s demandes, favoriser l'arri-
ée de la flotte d'Espagne, qui
appareilloit à Barcelonne &
ui pourroit prévenir la flotte
e France qu'on commençoit
ussi d'équiper à Toulon. C'étoit
ncore une raison puissante pour
Viceroi de regagner le peu-
e. Que n'y avoit-il point à
aindre si les François en-
oient dans cette guerre civile,
s'ils s'engageoient à secourir
s Rebelles ? Le Cardinal se
êta aux vûes du Ministre, ai-
nt son peuple & affligé de
utes les calamités qui déso-
ent son Diocèse.

Le Prince de Massa.

Le second expédient que prit
Viceroi, fut d'employer l'or
l'argent pour corrompre les
efs du peuple. Il commença
Peppe Palombe Comman-
t à la Conciarie. Il n'eut pas
eine à gagner ce Chef mer-

Le Viceroi corrompt plusieurs Chefs du peuple. *Mod. ibid.*

1647. cenaire, qui indifférent au bien de la Patrie, n'étoit entré dans les affaires du peuple que dans l'espoir de s'enrichir. Il disposa tous ses partisans à le seconder. Ses sollicitations transpirerent & donnerent à plusieurs des soupçons contre lui. Mais fin, adroit, insinuant, il avoit le don de la parole: avec cet avantage il les désabusoit aisément, & conservoit en même tems la confiance du peuple & celle des Espagnols.

Le Prince de Massa.

Le Viceroi en gagna beaucoup d'autres, & par préférence l'Ingénieur André Polito qui avoit un fils Dominicain. Il lui promit pour ce jeune Religieux, l'Evêché de Pouzzol qui étoit vacant. C'en fut assez pour faire tomber le zéle & l'ardeur de Polito, qui auparavant étoit le plus déterminé ennemi des Es-

pagnols. Habile dans le Génie, il avoit conduit si heureusement sa mine sous Saint Elme, qu'en la faisant jouer la nuit suivante, il falloit que les Assiégés se rendissent faute d'eau. On assure qu'il n'y avoit plus de travail que pour six heures. Avant la promesse du Viceroi, il s'étoit expliqué aux Chefs du peuple que la nuit suivante il seroit maître du Château. Cette parole indiscrete l'embarassoit; mais l'espoir d'une si grande dignité pour son fils lui fit tout risquer. Il commença par agir plus mollement & imagina une excuse.

1647.

Le Prince de Massa.

Le 16 d'Août.

Le peuple étoit entré en négociation avec le Cardinal qui se rendit dans le Couvent saint Augustin où l'on avoit indiqué une assemblée générale. Il offrit de la part du Viceroi toutes

Le peuple refuse d'accorder une Trève au Viceroi. *Mod. ibid.*

1647. les graces & toutes le sûretés que le peuple pouvoit demander pour conclure une bonne Paix. Jusqu'à ce qu'on l'eût arrêtée, ce Ministre demandoit une Trève. Le peuple goûta les offres du Viceroi. Il consentoit à la Trève ; mais il demanda que par un préalable on lui remît le Château Saint Elme. Le Viceroi n'avoit garde d'y consentir ; il refusa absolument cette condition. Le peuple de son côté ne voulut plus traiter ; fier de la promesse de l'Ingénieur, il rejetta toutes les offres qu'on lui faisoit, quelque favorables qu'elles fussent. Il se fit un cri général : *St Elme ou la guerre.*

Le Prince de Massa.

Le Prince de Massa étoit surpris de la résistance du Viceroi, lui qui voyoit que la mine alloit pénétrer sous la citerne du Châ-

teau & forcer la garniſon à ſe rendre. Il trembloit que le peuple devenu maître de la ville de Naples, le Roi ne le rendît reſponſable de cet événement arrivé malgré les paroles qu'il avoit fait porter au Viceroi. La fermeté de ce Miniſtre, plusieurs Capitaines des Ottines qui ſecondoient foiblement le peuple, lui firent naître des ſoupçons qui le raſſurerent. Ces ſoupçons ſe convertirent le lendemain en certitude, lorſque l'Ingénieur vint dire au peuple qu'il n'avoit pû la faire jouer, ayant trouvé des veines de roche vive qui l'avoient empêché de perfectionner l'ouvrage, & dit qu'il eſperoit ſurmonter cet obſtacle dans peu de jours.

1647. Le Prince de Maſſa.

Le 17. Août.

On reprit la négociation; bien loin que ce retardement abattît le peuple, il en devint

1647. plus fier, comptant sur la promesse de Polito. Il s'irrita contre les Espagnols, demanda non-seulement le Château Saint Elme, mais encore la garde du Palais, protestant qu'il ne consentiroit à aucune Trêve qu'on ne lui eût remis ces deux Postes.

Le Prince de Massa.

Le Prince de Massa fait consentir le peuple à la paix. *Mod. t. 1. c. 13.*

Massa, moins étonné de cette nouvelle prétention, qu'encouragé par la découverte qu'il avoit faite, assembla tout le peuple devant l'Eglise Cathédrale & le harangua avec cette éloquence qui lui étoit naturelle; il dit que lorsqu'il avoit accepté l'honneur d'être Capitaine Général, le peuple & leurs Chefs s'étoient expliqué que leur intention n'étoit pas de faire la guerre au Roi leur Souverain, mais seulement de faire assurer leurs Privilèges, & réparer les abus qui se commet-

oient dans la levée des impôts : 1647.
ue ce n'étoit qu'à cette condi-
ion qu'il avoit accepté cette
harge : que sans cette condi-
ion, sa conscience ne lui eût
as permis de l'accepter : que
Dieu avoit beni leur cause en
eur procurant les plus grands
uccès, & en obligeant les Mi-
istres à leur promettre & à leur
lonner une entiere satisfaction :
u'aujourd'hui ils vouloient
u'on leur remît la garde des
orteresses du Roi, auxquelles
e Prince seul avoit droit de
ourvoir : que c'étoit un crime
contre son autorité : qu'ils ne
levoient pas abuser des faveurs
le la fortune, entreprendre au-
lessus de leurs droits & rien
aire contre la justice : qu'il fal-
oit craindre un revers & pré-
oir l'avenir : qu'ils n'avoient rien
 desirer ni à demander de plus

Le Prince de Massa.

1647. que la révocation des impôts, le châtiment & la proscription des Partisans : qu'on vouloit leur accorder tout & encore ce qu'ils pourroient souhaiter pour leur sûreté : qu'il leur convenoit d'accepter ces offres & de jouir du repos & des douceurs de la Paix sans s'exposer aux horreurs d'une guerre civile, qui ne traîne après elle que des crimes & des calamités.

Le Prince de Massa.

Ce discours si plein de raison & de justice fut écouté attentivement, il fit impression sur plusieurs. Le plus grand nombre s'opiniâtroit à demander le Château St Elme, lorsque Palombe à la tête de sa Compagnie vint se joindre à l'assemblée. Tous crioient : *La Paix, la Paix*; & paroissoient déterminés à la faire conclure à quelque prix que ce fût. Un nommé

). Carlos de Pedara Hebdo- 1647.
nadier de la Cathedrale, s'é-
:ria : *Que ce n'étoit pas assez de* Le Prince de Massa.
lire qu'on vouloit la Paix, mais
'u'il falloit sçavoir à quelles
onditions. Cette populace se
eroit jettée sur lui & l'auroit
.ssommé, si avec le secours de
es amis il ne s'étoit sauvé à
'Archevêché. Les plus mutins
'étant éloignés, Palombe &
ous les Capitaines des Ottines,
. la pluralité des voix, conclu-
ent qu'il falloit traiter avec le
Viceroi. On se relâcha de la
lemande du Palais. Plusieurs
oersistoient toujours à vouloir
ju'on remît au peuple le Châ-
eau Saint Elme. Le Prince de
Massa voyant le grand feu amor-
i, espera beaucoup de ces heu-
eufes dispositions, & fit avec
e Cardinal une cavalcade,
omme un présage de la Paix.

A vj

1647. Le Duc d'Arcos dans ces circonstances manda l'Elu du peuple & plusieurs des Chefs, pour venir lui rendre compte des dispositions favorables où étoit le peuple, & pour concerter les nouvelles conditions de la Paix.

Le Prince de Massa. Troisiéme Paix avec le peuple. *Mod. ibid.*

Septembre. On entra aussi-tôt en matiere. L'Elu du peuple proposa tous les nouveaux articles & n'oublia pas le Château Saint Elme, mais il parut bien qu'il ne le demandoit que par maniere d'acquit. Le Viceroi répondit que très-convaincu de la fidélité du peuple de Naples, il lui confieroit sans la moindre défiance la garde de ce Château s'il en étoit le maître : que personne n'ignoroit que les Commandans de ce Château, ainsi que des autres places fortes du Royaume, avoient leurs Provi-

ions directement du Roi, qu'ils 1647.
ne reconnoissoient point l'autorité du Viceroi : que tout ce qu'il pouvoit faire étoit d'en écrire en Cour pour obtenir cette grace & qu'il le feroit de façon à la lui faire accorder. Cette réponse parut très-satisfaisante ; sur tout étant appuyée & approuvée de l'Elu du peuple & de tous les Chefs que le Viceroi avoit gagnés.

Le Prince de Massa.

En conséquence, le Prince de Massa, qui constamment ne respiroit que la Paix, envoya publier à son de trompe au Marché & par toute la Ville, des défenses sur peine de la vie d'attaquer le Château Saint Elme ; & Polito cessa de travailler à la mine.

A l'égard de tous les autres articles que le peuple demandoit, le Viceroi déclara qu'il

1647. les accordoit. Cette réponse transporta de joie tous ceux qui étoient présens; aussi-tôt l'Elu du peuple, comme s'il eût été autorisé de tous les Corps, rendit graces au Viceroi, & lui demanda pardon au nom du peuple de tout ce qui s'étoit passé. Il l'assura que la seule haine que le peuple avoit contre les partisans dont il étoit opprimé, avoit causé ses mouvemens & ses excès; que le fonds des cœurs n'avoit jamais changé, qu'il avoit toujours aimé & respecté son Roi, & qu'à présent que tous les Impôts étoient abolis, il redoubleroit de fidélité & ne tomberoit jamais dans aucune faute contre son devoir.

Le Prince de Massa.

Le Viceroi avec la plus profonde dissimulation, répondit qu'il acceptoit les excuses du peuple, que tout étoit oublié,

qu'il étoit convaincu qu'au mi- 1647.
lieu de ses emportemens le peuple n'avoit point perdu le souvenir de ce qu'il devoit à son Roi. Enfin, qu'il ne cesseroit jamais de lui donner des marques de sa bonté & de son affection.

Le Prince de Massa.

On apporta ensuite le nouveau traité ; le Viceroi l'approuva & promit de le signer, sans faire la moindre difficulté sur aucun article, excepté sur celui du Château Saint Elme qu'il raya sans que personne y fît la moindre opposition.

L'Elû du peuple & les Députés s'en retournerent au Marché, le traité y fut lû & approuvé avec acclamation, ne doutant plus que le Viceroi ne le signât incessamment & ne le fît ratifier.

Il y avoit cinquante-huit Ar-

1647. ticles. Il suffit de marquer les plus essentiels.

Le Prince de Massa. Condition de la troisiéme Paix. *Mod. ibid.*

Le premier portoit : Que le Prince de Massa & D. Octavio Marchèse seroient conservés & maintenus dans leurs charges de Capitaine Général, & de Général de l'Artillerie.

Le second : Que les Juges Civils & Criminels de la suprême Cour & Tribunal de la Vicairie, seroient tous natifs de la ville de Naples.

Le 3e. Que tous les Greffiers de la Vicairie seroient natifs du Royaume sans être assujettis à être nés dans la ville de Naples, pourvû qu'ils fussent nés en légitime mariage.

Le 4e. Que tous ces Officiers seroient de trois ans en trois ans sujets au Sindicat, aussi bien que les Magistrats de Police.

Le 5e. Qu'on ne pourroit don-

ner le Commandement des Galeres qu'à des Napolitains. 1647.

Le 6e. Que par les Capitulations le Peuple ayant été rétabli dans tous ses droits & dans les cinq voix qui lui appartiennent, il jouiroit de toutes les graces, honneurs & prérogatives qui y étoient attachés, soit aux processions générales, entrées des Archevêques, députations & sur-tout aux assemblées où il concoureroit toujours pour l'égalité des voix avec le Corps de la Noblesse.

Le Prince de Massa.

Le 7e. Que les provisions des grains se feroient par l'Elu du Peuple.

Le 8e. Que conformément à l'octroi du Roi D. Fernand le Catholique & de l'Empereur Charles Quint, tous les Bourgs & Cazals dépendans de la Ville de Naples & de son territoire

1647. appartiendroient au peuple, comme étant son Domaine, & ne pourroient jamais à l'avenir être aliénés, ni engagés à son préjudice.

Le Prince de Massa.

Le 9e. Qu'aucuns Nobles ne pourroient à l'avenir exercer d'offices dépendans de la Ville & du ressort de Naples, excepté ceux des Siéges de Nido & de Capoüano.

Le 10e. Que les meurtriers de Mazanielle & leurs descendans démeureroient à jamais bannis de toute l'étendue du Royaume.

Le 11e. Que le Président Genuino, le Juge Vincenzo & Luc Genuino, Capitaine de Cavalerie, seroient privés de leurs emplois & seroient bannis du Royaume, eux & leur postérité pour jamais.

Le 12e. Que tous les Parti-

sans, tous ceux dont les maisons & les meubles ont été brulés depuis le 7 de Juillet, demeureroient aussi bannis du Royaume à perpetuité, sans qu'eux ni leurs descendans mâles pussent jamais y posseder aucun office. 1647.

Le Prince de Massa.

Le 13e. Enfin que tous les excès, entreprises, meurtres & hostilités commis depuis le 7 de Juillet jusqu'à ce jour, tant dans la Ville que dans le reste du Royaume seroient abolis & pardonnés, sans qu'on pût jamais en faire de recherches.

Condescendance du peuple. *Mod. t.* 1. *c.* 13.

Telles furent les conditions du 3e. Traité que le Peuple exigea du Viceroi, qui ne laissoit rien à desirer pour la sureté de ce Peuple; il falloit qu'il fût bien frappé d'aveuglement pour se persuader qu'elles seroient exécutées & que le Roi ne deviendroit plus qu'un Souverain

1647. précaire, en renonçant à lever des Impositions, sans lesquelles un Etat ne peut subsister.

Le Prince de Massa.

Le Viceroi n'accordoit tout que pour faire cesser les désordres dans Naples, pour se délivrer des dangers d'un Siége qu'il ne pouvoit plus soutenir & pour remettre dans la Ville un calme apparent jusqu'à l'arrivée de la Flotte qu'il sçavoit être prête à mettre à la voile.

Le Prince de Massa voyoit aussi bien que le Viceroi l'illusion de tous ces Traités, mais ils convenoient à la situation, & il les croyoit une voie sûre pour en voir la fin. Le Peuple aveuglé & de bonne foi se croyoit parvenu à sa liberté. Trompé par des Chefs infideles & soupirant après un repos interrompu depuis près de deux mois, il étoit lui-même fatigué de son

agitation: il en desiroit la fin. 1647.
Surtout il avoit appris avec chagrin & avec crainte, les mouvemens de la Noblesse qui avoit pris les armes contre lui dans toutes les Provinces, qui en avoit ramené plusieurs au devoir & qui se disposoit à venir au secours des Espagnols.

Le Prince de Massa.

Toutes ces idées jointes à l'opinion d'une parfaite réconciliation, la joie de ne plus payer de subsides, enfin le desir naturel que tous les hommes ont pour le repos, changerent tout à coup les cœurs & les dispositions des esprits: tout le Peuple revint de sa haine contre les Espagnols, chacun avoit impatience de reprendre ses occupations. Cet amour de la Paix alla à un tel excès, qu'il en coûta la vie à un Sbire qui eut l'imprudence de la blâmer & de

1647. parler contre le Traité. Il fut sur le champ arquebusé devant la porte de la Vicairie. Le repentir de leurs crimes passés leur en faisoit commettre un nouveau avec la plus grande brutalité. Ce changement soudain les engagea à rendre mille déférences au Viceroi, qui de l'objet de leur aversion étoit devenu l'objet de leur affection & de leur reconnoissance.

Le Prince de Massa.

Le Viceroi s'applaudissant de cette métamorphose, pria l'Elû du Peuple de lui demander des vivres dont le Chateauneuf manquoit. Tout le monde y consentit, & dès le jour même l'Ingenieur Polito y en fit porter une grande quantité. Suivant le Traité aucune Galere ne pouvoit être commandée que par des Napolitains, à plus forte raison le Commandement Gé-

néral devoit-il leur être déféré. 1647.
ean Doria, Seigneur Génois,
n étoit pourvu, il avoit même
té dit qu'il seroit destitué. Le
Viceroi pria les Chefs du Peuple
le le faire déroger à cette clau-
e, il l'accorda de bonne grace,
x approuva que ce Seigneur
conservât sa charge.

Le Prince de Massa.

Mais qui l'eût pû penser? Ces
barricades, ces retranchemens
élevés avec tant de soin & d'ar-
deur, au prix même du sang de
plusieurs d'entre le Peuple, ce
soutien de sa puissance & de sa
liberté, ce même Peuple à la
priere du Viceroi, consentit de
les abbattre comme inutiles
après la concession de tant de
graces. Le Viceroi promit de
son côté de faire détruire les re-
tranchemens faits contre la Vil-
le, mais il trouva le secret de
s'en dispenser sur un avis qu'il

1647. prétendit avoir reçu que la flotte de France qu'on équipoit à Toulon, étoit prête de mettre à la voile. C'étoit le prétexte du monde le plus frivole: des retranchemens faits du côté des Châteaux & contre la Ville ne pouvoient servir à les défendre contre une armée étrangere. Il étoit naturel que le Peuple entrât en défiance; mais toujours séduit par l'Elu du Peuple & par les autres Chefs gagnés, il souffrit tranquillement que ces fortifications qui le tenoient en bride, subsistassent.

Le Prince de Massa.

Publication de la troisiéme Paix. *Mod. ibid.*

Cependant la nouvelle Paix ne se publioit point, le Viceroi vouloit en différer la publication jusqu'à l'arrivée de la Flotte d'Espagne, qu'il attendoit incessamment. Elle devoit amener des forces qui l'eussent mis en état de ne point conclure un traité

aité si honteux. Sollicité vi- 1647.
ement, il promit enfin de finir,
ıais il voulut que ce fût dans le
hâteauneuf & dans la Chapel-
: de ce Château dédiée à Sainte
arbe. Sa raison étoit qu'il ne
: pouvoit dans la Cathédrale,
'ant eu, disoit-il, des avis qu'il
:oit entré secretement dans
'aples des Soldats du Prince
'homas de Savoye pour atten-
:r sur sa vie.

Le Prince de Massa.
Le 7 Septembre.

Le peuple ne goûta point
:tte excuse, dépourvue de
ute sorte d'apparence. Il se
aignit. Il s'impatienta. Il vint
ıx murmures, & les partisans
ı Viceroi l'avertirent que la
dition étoit prête à se renou-
:ller. Ce Ministre qui avoit
nt d'intérêt que la flotte d'Es-
gne trouvât la rébellion cal-
ée se determina enfin à le con-
nter. La cérémonie en fut

1647. fixée le 7 de Septembre, dans l'Eglise Cathédrale.

Le Prince de Maſſa.

Le Viceroi s'y rendit avec tous les Magiſtrats du Collatéral. Il y ſigna le Traité : il en jura l'exécution conjointement avec eux, & il fut publié ſolemnellement dans tous les quartiers de la Ville. En même tems il s'y fit une pompeuſe Cavalcade à la tête de laquelle étoit le Viceroi. Ce fut partout une joie univerſelle. Le Peuple crut cette fois être en repos pour jamais & avoir recouvré ſa liberté, ſurtout ayant toujours les armes en main pour la défendre. A la nouvelle de la publication ſolemnelle de cette paix, les Cazals voiſins de Naples & pluſieurs Villes du Royaume rentrerent dans l'obéiſſance.

Le calme fut pour la ſeconde fois rétabli dans Naples. Le

1647.

Le Prince de Maſſa.

iceroi l'entretenoit par les fa-
ons les plus affables & les plus
opulaires. Il flattoit, il careſ-
oit tout le monde, ſur-tout
eux qui l'avoient ſi bien ſervi.
'Elu du peuple & l'Ingénieur
olito avoient à toute heure
es entrées chez lui. Polito at-
endoit impatiemment la nomi-
ation de ſon fils à l'Evêché de
ouzzol.

Le peuple ſauve la vie à Gennare Anneze. *Mod. ibid.*

Malgré toutes ces belles ap-
arences le Viceroi renfermoit
ans ſon cœur un furieux deſir
e vengeance. Son intérêt per-
onnel étoit joint à celui de
Etat. Il vouloit punir une
ebellion ſi funeſte à l'autorité
oyale, & ſe venger des inſultes
u'il avoit reçues. Il avoit com-
encé d'affoiblir le peuple en
i faiſant abbattre ſes barrica-
es. Il voulut lui ôter la pou-
e pour rendre ſes armes à feu

1647. inutiles. Il communiqua son dessein à l'Elu du peuple & à Polito; celui-ci fit porter au Château-neuf toute celle qui étoit à sa disposition, sans que les autres Chefs y missent opposition.

Le Prince de Massa.

L'Elu du peuple ordonna à Gennare Anneze, Commandant du Tourjon des Carmes, de lui remettre celle qui étoit dans ce Fort, prétextant qu'il en avoit besoin pour une réjouissance publique qui se devoit faire pour la paix, & où il y auroit une grande quantité de feux d'artifice. Arpaya vouloit par-là dégarnir le Tourjon. Anneze défiant, & dont toute la fortune consistoit dans ce poste important, refusa d'en livrer la poudre. Il répondit fierement qu'elle étoit nécessaire pour la garde & la conservation du

ofte que le peuple lui avoit confié. Un tel refus fait au premier Magiſtrat de la Ville l'irita. Il crut le devoir punir, & en même tems délivrer le Viceroi de ſon plus dangereux ennemi. Il ordonna bruſquement aux Gardes qui le ſuivoient de couper ſur le champ la tête à ce Rebelle. Anneze fuit avec précipitation & ſe ſauve dans ſaint Lorenzo ; mais le bruit de ce différend ayant été porté juſqu'au Marché & au Lavinare, où il y avoit toujours une grande quantité de peuple ſous les armes, la conduite d'Anneze fut hautement louée. Ils coururent tous au Couvent de S. Lorenzo. Ils en tirerent Anneze & le conduiſirent au Tourdon avec des cris de joie, de grands applaudiſſemens, & lui rendant tous les honneurs qui

1647.

Le Prince de Maſſa.

1647. pouvoient être dûs à leur Libérateur. Bien plus, ils poursuivirent l'Elu Arpaya qui eût été en danger de sa vie, si à son tour il ne se fût sauvé. Il est incroyable combien la fermeté d'Anneze lui attira de crédit. Il fut depuis ce jour-là comme l'idole des habitans de ces deux quartiers presque tous composés d'artisans & de menu peuple.

Le Prince de Massa.

Soupçons du peuple. *Mod. ibid. Le 15 Septembre.*

Quoique le Viceroi ne parût avoir aucune part à la démarche de l'Elu du peuple, il en réjaillit quelques soupçons sur lui : il fut augmenté par le rapport de deux Capucins, qui publierent qu'on équipoit une grande flotte à Barcelonne, qu'elle arriveroit bientôt, que toute l'indulgence du Viceroi n'étoit que dissimulation, & qu'il n'attendoit que cette flotte pour châtier le peuple.

1647.

Le Viceroi inſtruit de l'im-
rudence de ces deux Reli-
ieux les fit enlever, & les fit
nettre au Château-neuf.

Le Prince de Maſſa.

Quelques ouvrages de forti-
ication qu'Arpaya fit faire au
uartier de la Panneterie près
ainte Luce allarmerent auſſi
es habitans de ce quartier. Ce
Magiſtrat qui par le moyen de
es créatures avoit repris une
artie de ſon autorité, appaiſa
es habitans, en leur faiſant
ntendre qu'il ne faiſoit faire
es retranchemens que pour ſa
ropre ſûreté, & qu'il vouloit
enir habiter cette maiſon &
oger au milieu d'eux.

L'enlévement de Pioné. *Mod. ibid.*

Aucun de ces incidens ne fut
mputé au Viceroi, on ne put
e méprendre à la violence qu'il
xerça ſur le Pioné. C'étoit ce
miſerable Chef des Lazares,
qui avoit commencé la Révo-

1647. lution avec Mazanielle & devenu comme son Collegue. Le peu d'étendue de son génie l'avoit rabaissé presque à rien. C'étoit lui qui avoit fait descendre de carosse le Viceroi quand il tâchoit de gagner le Château neuf, qui l'avoit renversé, foulé aux pieds, qui lui avoit arraché les cheveux & tiré les poils de sa moustache ; affront insupportable à un Espagnol.

Le Prince de Massa.

Ce Ministre en avoit conservé un profond ressentiment, & desiroit avec passion de s'en venger. L'esprit humain a ses foibles, supérieurs à la raison, à la nécessité même. Voyant Naples tranquille, les principaux Chefs prévenus pour lui, il prit ce tems pour faire enlever le Pioné. Il le fit conduire dans son antichambre, se jetta sur lui avec indécence, lui arracha une par-

1647.

Le Prince de Massa.

tie de ses cheveux & lui donna plusieurs coups de pieds, oubliant sa place & ce qu'il se devoit à lui-même. Ensuite il lui fit donner une rude bastonade & le fit enfermer dans un cachot.

L'enlevement de cet homme, fut bientôt sçu au marché, où le peuple s'assembla & se souleva. Les Lazares, sur-tout irrités de la prison de leur Capitaine, s'attrouperent & menacerent de recommencer les incendies avec leurs filets poissés. On en avertit le Viceroi, qui aussi foible dans le danger que fier lorsqu'il étoit passé, fit mettre sur le champ le Pioné en liberté, & le renvoya au peuple en l'assurant qu'il avoit ignoré qu'on eût arrêté ce particulier. Le Pioné démentit ce récit en montrant son corps couvert de meurtrissures; mais il étoit si

1647. peu consideré, que les Chefs du peuple ne firent aucune attention à cette avanture.

Le Prince de Massa. *Le 18 Septembre.*

Le credit du Viceroi n'en diminua point. Le peuple en general vouloit toujours la paix & le repos, il déféroit en tout aux ordres de ce Ministre. Le peuple se relâcha même à sa priere de la clause du dernier Traité, qui excluoit les regnicoles de toutes les charges de la cité.

Le Corps de la Noblesse s'approche de Naples. *Mod. t. 1. c. 10. Le 25 Septembre.*

Ce fut dans ces circonstances que le corps de la Noblesse du Royaume arriva aux environs de Naples, avec les troupes qu'elle avoit levées. Le peuple ne les vit pas si près de cette Ville sans beaucoup de chagrin. Il la haïssoit & la craignoit toujours : cependant comptant sur l'exécution du dernier traité, il ne croyoit pas que son arrivée lui

pût porter préjudice. Le Vice- 1647.
roi n'étoit pas plus content que le peuple, il se défioit d'une si grande assemblée, se rappellant les sujets légitimes que la Noblesse avoit de se plaindre du Gouvernement; il suspectoit sur-tout les Seigneurs de la faction Angevine qui pouvoient être en intelligence avec la France qui continuoit toujours d'armer une flotte à Toulon; indépendamment de ces soupçons, il étoit inquiet & peiné de voir ce grand corps en état de se faire rendre justice sur ses griefs, & il appréhendoit qu'il ne fût difficile de lui faire quitter les armes.

Le Prince de Massa.

Avant la troisiéme Paix, la haute Noblesse, à l'exemple du Comte de Conversan & du Marquis del Vast, avoit assemblé les troupes qu'elle avoit pû lever & s'étoit mise en campa-

1647. gne pour réprimer l'insolence des peuples & paroître disposé à servir le Roi. Le Duc de Matalone, celui qui étoit l'ennemi le plus déclaré du peuple, avec quatre cens Fantassins & trois cens chevaux s'empara d'Averse où il fut introduit par l'Evêque son parent, par la Noblesse & les bons Bourgeois. Il désarma la populace, & résolut de faire sa place d'armes dans cette Ville qui n'est qu'à 7 milles de Naples. Beaucoup de Seigneurs vinrent l'y joindre, y rassemblerent leurs magasins & leurs provisions.

Le Prince de Massa.

La commodité de cette Place y attira en foule les autres Seigneurs avec les troupes qu'ils commandoient. Le Duc d'Andrie, Chef de sa Maison s'y rendit avec 850 chevaux commandés par D. Ettore Caraffe son frere.

Converſan y amena ſes trois fils 1647.
& 800 Cavaliers. D. Fernand
Caraccioli y conduiſit les trou-
pes de l'Evêque d'Averſe, à la
tête deſquelles étoit D. Fran-
ceſco Caraffe ſecond frere du
Duc d'Andrie. Il s'y rendit com-
me volontaire, ou du moins avec
peu de ſuite, tout ce qu'il y
avoit de plus grands Seigneurs
du Royaume.

Le Prince de Maſſa.

Il n'eſt pas ſurprenant qu'avec tant de gens de la premiere qualité, on vît arriver à Averſe un grand nombre de Seigneurs du ſecond ordre & de Gentilshommes. Le tout enſemble faiſoit un corps de quatre mille chevaux & d'environ deux mille hommes d'Infanterie, mais mal diſciplinés & ſans ſubordination, n'ayant point de Chef, & ſe croyant tous pour la plûpart capables du commandement.

1647. Le Viceroi suspectoit sur-tout le Comte de Conversan ; il sçavoit que ce Comte étoit en intelligence avec le Prince Thomas, qu'il n'étoit revenu se joindre au corps de la Noblesse que par dépit de la réception que le Marquis de Fontenay Ambassadeur de France, avoit fait au Marquis d'Accaya son ennemi capital. Ce Ministre l'avoit logé chez lui à Rome, & avoit cru devoir lui donner sa confiance au préjudice du Comte ; persuadé que ce Marquis étoit irréconciliable avec les Espagnols qui avoient fait décapiter son parent & son ami, D. Ferrante-Delli-Monti, accusé de correspondance avec les François. Malgré la démarche du Comte, le Viceroi craignoit de sa part une trahison, & qu'il ne reçût le Prince Thomas

Le Prince de Massa.

ans les Ports de ses Villes de 1647.
Abruzze.

Le Prince de Massa.

Ces différens sentimens de rainte, de haine & de jalousie ui agitoient tous les partis, irent suspendus & comme néantis à la vûe de la flotte 'Espagne qui mouilla à la plage e Ste Lucie le 1. d'Octobre.

Arrivée de la flotte Espagnole. *Mod. l.* 12 *c.* 13. *Degli hist. de Sicile.*

Le 1 *Octobre.*

Elle étoit composée de quaante-cinq vaisseaux de guerre, e vingt galeres & de plusieurs âtimens de transports chargés e munitions de guerre & de ouche. Elle portoit cinq à six nille hommes de vieux soldats, xercés depuis douze ans dans la uerre contre la France, avec uantité de Noblesse & de Chefs xpérimentés.

*D. Jouan d'Autriche Vicaire en Italie. *Mod. ibid. Relat. d'Espagne.*

* D. Jouan d'Autriche étoit le Généralissime de la flotte & des roupes de débarquement, en ualité de Vicaire du Roi d'Es-

1647. pagne, dont il étoit le fils naturel, né en 1629. de la belle Marie Calderone, célébre Actrice du théatre Espagnol, mais si charmante & pour la figure & pour l'esprit, qu'elle avoit été celle des Maîtresses de ce Roi qu'il avoit le plus tendrement aimée. Elle s'étoit fait Religieuse peu de tems après la naissance de D. Jouan, que le Roi avoit fait élever avec les plus grands soins, d'autant plus qu'il n'avoit point encore de fils de la Reine sa femme. Le Roi le reconnut en 1642. Toute l'Espagne avoit pour ce jeune Prince un respect & une considération extrême. On sçait que parmi cette Nation, on met assez peu de différence entre les fils légitimes & les naturels, il n'étoit pas nouveau d'y voir ces derniers en occuper le Trône.

Le Prince de Massa.

Le jeune Prince de son côté 1647.
avoit répondu à son éducation.
La nature l'avoit orné de ses
dons les plus précieux. Parfaitement bienfait, ayant tous les traits réguliers, il avoit encore dans toutes ses actions & dans ses paroles des graces victorieuses. Il y joignoit un esprit doux & juste, une noble ambition, un grand desir de gloire, de la bonté, de la liberalité & tout ce qu'il falloit pour lui gagner les cœurs. Il avoit alors dix-huit ans accomplis.

Le Prince de Massa.

L'arrivée de ce Prince produisit une joie universelle dans le Royaume. Celle du peuple n'eut point presque de bornes. Il se flattoit que c'étoit son vrai Liberateur, qu'il venoit confirmer ses Priviléges, assurer sa liberté & le délivrer à jamais de la tirannie des Partisans. Les

Effets de l'arrivée de D. Jouan. *Mod. ibid.*

1647. autres peuples du Royaume n'étoient pas éloignés de ces sentimens. La Noblesse attendoit de lui satisfaction sur ses griefs, & qu'il mettroit un frein à l'orgueil & aux vexations des Ministres.

Le Prince de Massa.

Quel que fût le transport de leur allégresse, il n'égaloit point celui du Viceroi & des Ministres Espagnols ; leur joie étoit soutenue de l'espérance d'une prochaine vengeance & du rétablissement de leur fortune.

Le Viceroi pouvoit y ajoûter des vûes plus nobles. Il se flattoit de rétablir l'autorité Royale, de faire cesser les violences du peuple, de rétablir les gabelles si nécessaires à l'Etat, & de faire dédommager tous les particuliers que les incendies & le pillage avoient ruinés ; mais il joignoit à toutes ces pensées

du personnel: par un ressentiment indigne d'un grand homme, il desiroit avec une espece de fureur de punir le peuple des indignités qu'il lui avoit fait souffrir. Il regardoit D. Jouan comme son vengeur. 1647. Le Prince de Massa.

Bien éloigné de craindre un tel événement, le peuple prévenu de la douceur, de la bonté & de la justice de D. Jouan, se livroit à une joie immoderée. Ce n'étoit dans tout Naples que cris d'allégresse, que réjouissances publiques, que feux, que festins dans les rues. Ils élevoient jusqu'au ciel les vertus de ce jeune Prince, sa beauté, son air, son affabilité. Ils témoignoient la plus grande impatience de voir le fils de leur Roi, & soupiroient après le moment fortuné où il devoit faire son entrée dans la Ville. Projets de vengeance du Viceroi, & ses soupçons. *Mod. ibid.*

1647. Aucun de ces mouvemens n'échappoit au Viceroi. Il craignoit que ces marques d'amour ne touchassent le jeune Prince & ne le disposassent favorablement pour ce peuple. Cette idée détruisoit l'espoir de la vengeance du Viceroi qu'il ne perdoit jamais de vue. Il lui vint d'étranges idées sur cette grande affection du peuple pour Dom Jouan. Il eut peur que ce Prince ne s'en laissât flatter, & qu'elle ne lui inspirât des pensées contre son devoir. Plein de ces nouveaux soupçons que son intérêt fortifioit, il manda le Regent Zuffia & les lui communiqua.

Le Prince de Massa.

Zuffia étoit un Espagnol d'un génie profond, rompu dans les affaires, politique outré, Chef du Collatéral, zélé pour la Monarchie & qui possédoit toute la confiance du Ministere de Ma-

drid, ſes avis y étoient reçus comme des déciſions. Cet homme extrême, non ſeulement entra dans les ſoupçons du Viceroi, mais il les pouſſa bien plus loin: plus il leur donna d'étendue, plus il fit ſa cour au Viceroi qui approuva les réflexions du Régent, & en tira avec lui les plus dangereuſes conſéquences.

1647.

Le Prince de Maſſa.

Zuffia établit qu'il y avoit tout à craindre de cette grande affection que le peuple témoignoit pour D. Jouan: qu'elle pouvoit aller juſqu'à lui offrir le Trône: que les Napolitains étoient fort dégoutés de n'être gouvernés que par des Vicerois Etrangers, & qu'ils deſiroient paſſionnément avoir un Roi qui demeurât parmi eux: que D. Jouan jeune, ambitieux, avide de gloire, ne balanceroit pas à accepter une Couronne: que les crimes ne

1647. coûtoient rien pour se la procurer, & que celui qu'il commettroit pour se la mettre sur la tête étoit dépourvu de toutes les horreurs qui le rendent odieux, puisqu'il ne la devroit qu'à l'amour d'un peuple qui se croyoit maltraité & en droit de se donner un maître. Il rappella l'exemple du premier D. Jouan qui gagna en 1570 la bataille de Lépante. Ce Prince fils naturel de Charles Quint, après avoir conquis Tunis, avoit voulu s'en faire déclarer Roi. Ayant depuis été nommé Gouverneur des Païs-Bas, il avoit par ses grandes qualités si bien sçu plaire aux peuples de ces Provinces, mécontens de l'Espagne, qu'ils étoient prêts de le reconnoître pour Souverain, lorsque la mort l'enleva à leurs vœux, non pas sans soupçons qu'elle eût été

Le Prince de Massa.

avancée. Le cas étoit presque semblable, & le péril plus grand par le soulevement actuel de ce grand peuple. 1647.

Le Prince de Massa.

Il y a même lieu de conjectu-rer que ces deux fiers Ministres qui comme tous les Espagnols, avoient la plus forte passion pour la grandeur de leur Monarchie, apprehendoient que le Royaume de Naples n'en fût détaché & que le Roi qui aimoit tendrement D. Jouan, n'eût la foiblesse de consentir à l'usurpation que ce jeune Prince auroit faite de cette Couronne, si elle lui étoit déferée par les Peuples & par la Noblesse.

Zuffia proposa de recourir à tous les moyens capables de prévenir un pareil événement, même les plus éloignés & les moins possibles. Le plus sûr étoit d'aliéner contre le peuple

1647. de Naples l'eſprit du jeune Prince, de le rendre lui-même ſuſpect & odieux au peuple, & de les commettre l'un avec l'autre ſans aucun eſpoir de réunion.

Le Prince de Maſſa.

Le Viceroi goûta cet expédient ; ils convinrent enſemble de mettre en uſage leur credit & leur autorité, pour exagerer tous les crimes du peuple, pour remontrer la néceſſité de le punir, pour l'obliger à quitter les armes, pour le châtier & laver dans le ſang de tous les coupables tous les affronts faits à la Monarchie ; en fallût-il immoler cent mille, dont la mort ne priveroit l'Etat que de ſéditieux, toujours prêts à renouveller la rébellion, à remplir l'Etat de ſang & de carnage.

Ces deux cruels Miniſtres par des vues criminelles, & par une politique toute machiaveliſte ;

veliste, prenoient de funestes mesures pour perpétuer les malheurs du Royaume qu'il ne tenoit qu'à eux d'appaiser. Projet détestable qu'ils ne sçurent que trop bien mettre à exécution.

1647.

Le Prince de Massa.

Le peuple n'avoit pas plûtot appris que le vaisseau Amiral que D. Jouan montoit étoit à l'ancre, qu'il avoit tenu à saint Augustin une assemblée générale pour députer les principaux officiers à ce Prince, & pour lui porter les présens magnifiques de la Ville, avec une quantité prodigieuse de fruits & de rafraîchissemens les plus exquis, qu'avoit pû fournir une Ville aussi superbe & aussi abondante que Naples.

Députation du peuple à Dom Jouan. *Mod. t.* 1. *c.* 14.

Celui des députés qui portoit la parole dit au Prince, que les cœurs des Napolitains ne lui étoient pas moins ouverts que

1647. les portes de leur Ville; qu'on ne devoit attribuer les maux qu'ils avoient soufferts, ceux mêmes qu'ils avoient causés; qu'à la cruauté & aux vexations des Partisans; mais que son aimable présence alloit rendre au Royaume sa première forme & toute sa beauté; qu'au reste ils ne s'étoient jamais soustraits de l'obéissance légitime qu'ils devoient à leur Roi; que son Altesse en seroit convaincue, lorsqu'après avoir débarqué, elle feroit son entrée dans Naples où elle ne verroit que les marques de leur respect & de leur amour pour le Roi.

Le Prince de Massa.

D. Jouan suivant son caractére, fit à ces députés l'accueil le plus gracieux. Il reçut leurs présens avec une bonté qui en augmentoit le prix. Il leur dit qu'il étoit ravi d'apprendre que

le fonds de leurs cœurs toujours fidele, avoit conservé les sentimens dûs à leur Roi, & qu'il leur donneroit dans les occasions des marques de son affection. Les députés satisfaits allerent faire part à leurs commettans de l'heureux succès de leur commission.

1647.

Le Prince de Massa.

Le Viceroi auroit voulu voir le Prince avant qu'il eût donné audience aux deputés, mais il falloit qu'il dressât ses batteries pour l'indisposer contre le peuple : instruit de la réception favorable que D. Jouan leur avoit faite, ce Ministre en fut fâché & même piqué ; il croyoit qu'il auroit dû le consulter avant de leur donner ces témoignages de bonté, mais il espera réparer facilement ce petit désavantage.

Le Viceroi indispose Dom Jouan contre le peuple.

Mod. ibid

Le 2. Octobre.

Il se présenta devant le Prince avec tout le Collatéral & une

1647. grande ſuite de Nobleſſe; il lui nommoit ſucceſſivement ces Officiers & ces Seigneurs à meſure qu'ils faiſoient la réverence à D. Jouan qui les reçut avec ces careſſes & cette affabilité qui lui gagnoient tous les cœurs. Le Viceroi lui demanda une audience particuliere pour lui & pour le Regent Zuffia. Ce fut alors que ces deux Miniſtres employerent toute la force de leur éloquence & de leurs raiſons, pour changer le cœur & le caractere de ce jeune Prince, & pour l'amener à la fin qu'ils s'étoient propoſée.

Le Prince de Maſſa.

Le Viceroi prit la parole & expoſa au Prince toute l'hiſtoire de la révolution depuis ſon origine juſqu'à ce jour; quoique les excès du peuple euſſent été d'eux-mêmes aſſez grands, il les groſſit encore pour irriter & effrayer même D. Jouan.

Après avoir indiſpoſé ce Prince contre le peuple de Naples, il ajouta que le ſeul moyen de réduire ce peuple & de prévenir ſes fureurs, étoit de déſarmer tous les habitans ; qu'il en avoit un prétexte naturel & légitime en leur faiſant entendre qu'il ne convenoit pas que dans l'entrée du fils de leur Roi, qui ne venoit que pour les combler de graces, ils fuſſent tous ſous les armes comme ſe défiant de lui : qu'ils devoient compter ſur ſa foi & ſur ſa clémence ; qu'en cas de refus de leur part, on ne pourroit douter de leur mauvaiſe volonté ; qu'alors il falloit avoir recours à la force & dompter ce peuple criminel. Il lui expoſa tous ces moyens ſi faciles, que D. Jouan ſans expérience trouva raiſonnable le projet, & parut ſe livrer à l'avis

1647.

Le Prince de Maſſa.

1647. de ces deux Miniſtres plus furieux que le peuple.

Le Prince de Maſſa.

Audiences ſecrettes données à l'Ingénieur Polito & à l'Elu du peuple. *Mod. ibid.*

Les deux Miniſtres laiſſerent ce jeune Prince en proye aux troubles & à l'agitation; quoiqu'il eût paru ceder à leurs raiſons, il n'étoit pas convaincu. Saiſi d'horreur & de pitié, il répugnoit à l'exécution de ce projet; il étoit combattu entre la foi qu'il devoit aux conſeils de deux vieux Miniſtres qu'il avoit ordre de conſulter, & le deſir d'exercer en faveur du peuple douceur & clémence, embarras trop ordinaire de l'homme, que la nature bienfaiſante pour lui a créé vertueux, & à qui les années n'ont encore pû donner l'expérience.

Les deux Miniſtres qui craignoient ſon irréſolution, lui envoyerent ſucceſſivement pour le déterminer l'Ingenieur Po-

lito & l'Elu du peuple, qui leur étoient aveuglément dévoués : le Prince leur donna la nuit une audience ſecrette dans l'Amiral : Polito eut la ſienne le premier, lui parla ſur le même ton que le Viceroi & Zuffia, ajoutant que ſi le peuple refuſoit de rendre ſes armes, il avoit un expédient ſûr pour l'y contraindre & qu'il en répondoit.

1647.

Le Prince de Maſſa.

Arpaya acheva de réſoudre ce jeune Prince à prendre ce parti violent, en lui offrant tout ſon crédit & celui de ſes partiſans qu'il diſoit être en grand nombre; il aſſura même que le peuple ne balanceroit pas à ſuivre ſes ordres. Ce Magiſtrat vit auſſi les Conſeillers de D. Jouan entraînés de même par les diſcours du Viceroi. Ils exhorterent Arpaya à ne rien oublier pour engager le peuple à obéir; ils lui

1647. promirent une récompense de cent mille ducats. Voilà comment l'ambition, la vengeance & l'intérêt se réunirent pour renouveller les malheurs de cette Ville infortunée.

Le Prince de Massa.

Tentative inutile de l'Elu du peuple. *Mod. t. 1. c. 14.*

Le 3. Octobre.

L'Elu du peuple passa le reste de la nuit à instruire ses partisans pour le seconder dans les efforts qu'il vouloit faire auprès du peuple. Il ne jugea pas à propos de lui proposer d'abord de remettre ses armes. Il voulut tenter une proposition moins odieuse : ayant tout disposé, il fit une Assemblée générale du peuple le 3 dans le Couvent de S. Augustin. Il y remontra à tous les Chefs, que le moment étoit venu de rendre à leur patrie un calme inaltérable : que le fils de leur Roi venoit avec un plein pouvoir & des intentions pacifiques : qu'il ne falloit pas lui imposer

des loix trop dures & incompatibles avec l'autorité royale : qu'ainsi il venoit leur proposer un moïen assuré de rétablir l'union entre le peuple & le Roi : qu'il estimoit qu'il falloit se restraindre à trois conditions qui suffisoient pour leur bonheur. La premiere, l'abolition de toutes les gabelles suivant la teneur des deux premiers Traités : la seconde, l'égalité des voix du peuple avec celles de la Noblesse : la troisieme, une Amnistie générale de tout le passé, & au moïen de ces trois articles essentiels, de renoncer à tous les autres de la derniere Paix.

1647.

Le Prince de Massa.

Il achevoit à peine ces paroles, qu'il se fit un soulevement général de tout le peuple, & qu'on courut sur lui, les épées nues pour le tuer. Un Capitaine de ses amis les arrêta en leur re-

1647. montrant que ce Magiſtrat étoit un traître, digne de toute ſorte de punitions, mais qu'il falloit la faire ſelon les formes de la juſtice & non pas par un meurtre odieux & criminel: qu'il alloit l'arrêter priſonnier & qu'on lui feroit ſon procès juridiquement. Le peuple y conſentit. Arpaya fut arrêté & conduit au Palais du Prince de Maſſa qui le laiſſa échaper. Il ſe retira auprès du Viceroi, qui jugea bien que le peuple refuſeroit de livrer ſes armes. C'étoit ce refus qu'il deſiroit pour châtier & punir ce peuple rebelle.

Le Prince de Maſſa.

Pendant qu'il diſpoſoit tout pour commencer les hoſtilités, D. Jouan qui y avoit conſenti, cherchoit les moyens de les éviter. Il ſe flattoit, en comptant ſur ce que les Miniſtres lui avoient dit, que le peuple ſe réſoudroit à

Le Prince de Maſſa devant D. Jouan. *Mod. ibid.*

remettre ses armes. Il manda au Prince de Massa de le venir trouver. Le Prince lui dit que le Roi l'avoit envoyé en qualité de son Vicaire & de son Plénipotentiaire pour pacifier le Royaume de Naples; qu'il venoit dans un esprit de paix & de clémence pour tout oublier, tout pardonner, pour répandre sur les peuples les graces & les bienfaits du Roi son pere: qu'ainsi il vouloit faire son entrée dans Naples & s'y acquitter de sa commission, mais qu'il ne convenoit pas que le peuple le reçût comme son ennemi, & ayant les armes à la main: qu'il devoit les déposer au Palais, qu'après cette marque de sa soumission il entreroit dans Naples pour faire éprouver à ses habitans la bonté & la générosité de leur Roi.

1647.

Le Prince de Massa.

Le Prince de Massa frémit à

1647. cette propoſition. Il ſçavoit les diſpoſitions du peuple, il ne doutoit point de ſon refus & il en prévoyoit les funeſtes conſéquences. Il remontra reſpectueuſement à D. Jouan, qu'à ſon arrivée le peuple n'avoit témoigné que de la joie, que des ſentimens de la plus vive tendreſſe, qu'il conſidéroit ſon Alteſſe comme la vivante image du Roi ſon Pere, dont ce peuple au milieu de ſon plus grand emportement avoit toujours reſpecté & honoré les portraits: que n'attendant du Prince que des graces & la confirmation des Traités paſſés avec le Viceroi, il ne portoit plus d'armes, ni pour attaquer, ni pour ſe deffendre, mais ſeulement pour célébrer par des réjouiſſances publiques l'arrivée du fils de ſon Roi: que ſon Alteſſe en débarquant avec ſa

Le Prince de Maſſa.

maison & sa Cour, seroit reçu 1647.
dans Naples comme un Libérateur & comme l'Ange tutélaire du Royaume: qu'il seroit dans cette Ville aussi en sureté qu'à Madrid & à Tolede: enfin que sa seule présence, sa seule vue lui donneroit sur ce peuple plus de pouvoir, plus d'autorité pour y faire tout ce qu'il voudroit, que tous les Soldats qu'il introduiroit dans Naples & que toute l'Artillerie dont il la foudroyeroit. Il ajouta que les horreurs de la guerre civile étant cessées & un heureux calme rétabli, il étoit plus à propos de l'entretenir que de s'exposer à le renouveller: que le seul intérêt du Prince étoit de bannir la crainte & de se concilier l'amour des peuples & leur confiance: que par cet ordre de quitter les armes, on alloit faire

Le Prince de Massa.

1647. renaître leurs ſoupçons, leur faire croire qu'on veut les châtier par la force, enfin que le Prince alloit ſe commettre avec un peuple qu'il étoit dangereux d'irriter, capable de paſſer à une nouvelle révolte & de ſecouer le joug de la Monarchie. Maſſa oſa même alléguer à D. Jouan l'exemple des Hollandois & lui faire craindre une même Révolution de la part des Napolitains.

Le Prince de Maſſa.

Quelque fortes & quelque preſſantes que fuſſent ces raiſons, elles ne firent aucune impreſſion ſur D. Jouan obſédé par les Miniſtres. Maſſa s'en apperçut & reprenant ſon diſcours, il dit au Prince que ſon refus alloit jetter la ville de Naples dans les grands malheurs, que ſon Alteſſe perſiſtant à vouloir que les habitans de Naples quittaſſent leurs armes, il le ſup-

Le Prince de Maſſa demande permiſſion de quitter la charge de Capitaine Général. *Mod. ibid.*

plioit de lui permettre de ne plus exercer l'emploi de Capitaine général du peuple, emploi qu'il n'avoit accepté que pour ne pas perdre la vie : qu'ainſi il lui demandoit la grace de reſter auprès de lui & de ne point retourner à Naples ; que s'il y retournoit le peuple l'obligeroit à le ſervir contre ſon Roi ; qu'en ce cas il faudroit qu'il trahît ou le Roi, ou le peuple ; qu'en trahiſſant ſon Roi il perdoit l'honneur, qu'en voulant le ſervir il perdoit la vie : qu'entre ces deux extrémités il ne balançoit pas, puiſqu'en reſtant auprès du Prince, il conſervoit l'une & l'autre.

1647.

Le Prince de Maſſa.

D. Jouan répondit à Maſſa avec cette autorité que donne l'exercice de la puiſſance Royale, qu'il vouloit qu'il retournât à Naples : qu'il ſçavoit que

1647. ses intentions étoient pures; qu'elles ne devoient point l'empêcher d'obéir ; qu'à Naples il assemblât le peuple pour lui exposer qu'il ne convenoit point qu'il allât de pair avec le fils de son Roi. D. Jouan ajouta durement que lui Massa réussiroit dans cette négociation, s'il le vouloit absolument.

Le Prince de Massa.

Douleur & affliction du Prince de Massa.

Mod. ibid.

Massa voyant presque sa perte inévitable, s'il retournoit à Naples, devoit persister dans son refus, mais il manqua de fermeté ; il retourna à Naples : là, s'enfermant seul dans son cabinet, il détesta le cruel & l'odieux emploi que le peuple l'avoit forcé d'accepter ; il envisageoit le plus affreux avenir, il concevoit que les Espagnols ne vouloient faire quiter les armes au peuple que pour manquer à tous leurs engagemens, que pour

le punir & le châtier sans obstacle : que le peuple ne consentiroit point à quitter les armes : qu'il alloit naître une guerre civile, irréconciliable ; qu'il seroit suspect aux deux partis ; qu'enfin il y succomberoit, & seroit la victime ou de la haine des Espagnols, ou de la fureur du peuple. Frapé de l'idée d'une mort cruelle, il déploroit encore la ruine & la perte de sa famille. 1647. Le Prince de Massa.

Ses conjectures sur la disposition des Espagnols n'étoient que trop véritables; les Ministres & surtout le Viceroi ne respiroient que fureur & que vengeance ; à la tête des affaires il en connoissoit l'état, D. Jouan se reposoit sur lui de l'exécution ; il travailloit jour & nuit pour en assurer le succès, il le croyoit infaillible par la jonction des troupes de débarque- Préparatifs des Espagnols contre la ville de Naples. *Mod. ibid.*

1647. ment avec celles qui étoient sous son commandement, & qu'il avoit grossies de toutes les garnisons des places voisines dont elles pouvoient se passer, le dernier traité ayant fait cesser les hostilités; il avoit aussi fait venir au château neuf une grande quantité d'officiers réformés répandus dans le Royaume; il avoit mandé toute la Noblesse affectionnée aux Espagnols, tous ceux qui avoient été maltraités par le peuple ou dont les maisons avoient été incendiées, ces derniers étoient les plus ardens & les ennemis les plus déclarés du peuple; le tout formoit au Château neuf un corps très-nombreux introduit sécretement, excepté les soldats des garnisons qu'on feignoit de n'avoir appellés que pour honorer l'entrée du Prince.

Le Prince de Massa.

Le Duc d'Arcos comptoit encore sur ses intelligences dans la Ville, il se tenoit assuré des amis & des partisans de l'Elu du peuple, l'ingénieur Polito & Palombe : trois des chefs du peuple s'étoient engagés de livrer les postes. Marconé devoit ouvrir la porte de Medine aux Espagnols; Amarena devoit remettre le poste des fossés des grains où étoient tous les bleds; c'étoit le moyen d'affamer le peuple & de le forcer à se soumettre; enfin Panarella qui avoit sous Anneze la principale autorité dans le tourjon des Carmes, avoit promis d'y introduire les soldats. Le Viceroi les avoit tous gagnés par ses largesses, & devoit encore les récompenser après le succès, il le croyoit infaillible.

1647.

Le Prince de Massa.

Il avoit encore une ressource

1647. qui n'étoit pas à mépriser, c'étoit le corps de la Noblesse montant à quatre mille hommes, qui s'étoit avancé jusqu'aux portes de Naples, sous le prétexte spécieux de venir recevoir & saluer D. Jouan & de l'assurer de son obéissance. Il avoit à sa tête tous les plus grands Seigneurs du Royaume, il étoit campé à un mille de la Ville basse, d'où il pouvoit attaquer Naples de ce côté-là, & faire une diversion bien avantageuse aux Espagnols qui devoient attaquer la Ville haute.

Le Prince de Massa.

On exclut la Noblesse de l'entreprise.

Mod. ibid.

Le Viceroi dans le conseil opina qu'il ne falloit pas se servir du secours de cette Noblesse : il dit que chaque gentilhomme pouvoit bien ne pas manquer de courage & être capable de servir, mais qu'on ne devoit rien attendre en général d'un

corps sans chef, sans discipline, sans subordination, de plus mécontent des Vicerois, des Ministres, du Roi même, que ses succès augmenteroient son audace, & le desir de faire sentir sa haine contre l'Espagne, peut-être même à se joindre aux Napolitains. 1647. Le Prince de Massa.

Il n'y avoit rien de plus foible que ce raisonnement & rien de si pressant que d'assurer le succès de la réduction de Naples. Ce soupçon injurieux à tant de gens de qualité frappa le conseil dévoüé au Viceroi, il approuva son avis; il fut résolu qu'on n'emploïeroit point les troupes de la Noblesse contre le peuple, & même qu'on ne lui donneroit aucun avis de l'entreprise.

La Noblesse se trouva contre les Espagnols dans les mêmes La Noblesse elle-même

1647. disſpoſitions où ils étoient contre elle. Il fut arrêté qu'elle resteroit neutre, qu'elle attendroit l'évenement & prendroit ſon parti ſelon les conjonctures. Toute la Nobleſſe ſe détermina donc à reſter dans le camp ſans faire aucun mouvement & en ſe tenant en bon ordre pour ſe faire reſpecter par les vainqueurs.

Le Prince de Maſſa. n'y prend aucune part. *Mod. t. 1. c. 14.*

4 Octobre.

Dans le tems que le Viceroi ſe préparoit à verſer tant de ſang, qu'il violoit trois traités autentiques, qu'il faiſoit une nouvelle querelle à ce peuple qu'on avoit eu tant de peine à appaiſer, il envoya ſon Chapelain Major au Cardinal Archevêque pour lui demander ſes priéres & celles de ſon Clergé. Le Cardinal ſans entrer dans la diſcuſſion de la juſtice de ſes armes, lui promit de faire ce qu'il ſouhaitoit.

Priéres demandées. *Mod. ibid.*

Le Prince de Massa ayant passé dans la perplexité toute la nuit du trois au quatre d'Octobre, se résolut enfin de parler au peuple pour éviter les malheurs qu'il prévoyoit, & pour n'avoir rien à se reprocher sur ses devoirs. Il parcourut tous les quartiers, sur tout ceux du marché & du lavinare les plus peuplés; il se flatoit qu'ils seroient plus faciles à persuader étant les moins aisés; il tint par tout le même langage avec cet air de franchise & de douceur qui lui étoit naturel. Quoiqu'il soupçonnât la bonne foi des Espagnols, il dit aux chefs du peuple, que D. Jouan se disposoit à faire son entrée dans Naples, mais qu'il n'étoit pas juste qu'on eût les armes à la main & qu'on le reçût comme un ennemi; que le peuple loin de s'en

1647.

Le Prince de Massa.

Efforts du Prince de Massa pour faire quitter les armes au peuple.

Mod. ibid.

1647. faire craindre ne devoit penſer qu'à s'en faire aimer : que le fils de leur Roi ne venoit dans ſa fidelle Ville, que pour y répandre les graces & les bienfaits, pour achever de la pacifier & d'y mettre fin à tous les troubles qui l'avoient déchirée : que lui Prince de Maſſa les aſſuroit qu'ils n'en avoient rien à craindre, que ſi le Roi avoit voulu les punir, il n'auroit pas fait choix d'un fils ſi cheri, dont la cruauté le rendroit odieux & flétriroit à jamais ſa réputation ; qu'ainſi il les prioit, & même leur ordonnoit de poſer leurs armes & de ne pas troubler leur propre bonheur par une conduite qui pouvoit les faire retomber dans les horreurs d'une guerre civile terminée ſi heureuſement.

Le Prince de Maſſa.

Ses ordres & ſes priéres furent inutiles. Tous les Capitaines des

des Ottines se réduisirent à lui dire qu'ils ont reçu avis de toutes parts, des grands préparatifs de guerre qu'on fait dans le Château neuf; que malgré le secret qu'on y apporte, ils sçavent que ce Château est rempli de Noblesse ennemie, d'Officiers & de soldats; que la flotte outre les troupes de débarquement, a reçu un très-grand nombre de Gentilshommes; que les incendiés sont au bord de l'Amiral; que D. Jouan n'a plus pour leurs Députés les mêmes bontés & la même affabilité qu'il leur avoit témoignées au commencement; qu'il a auprès de lui Arpaya & Polito, ces deux fourbes qui ont trahi le peuple; qu'on ne fait qu'aller & venir chez le Viceroi; que tous ces remuemens ne leur annoncent rien que de sinistre; qu'ils ne

1647.

Le Prince de Massa.

Le peuple refuse ses raisons.

Mod. t. 1. c. 14.

1647. veulent ni se laisser surprendre, ni se livrer en rendant leurs armes à leurs ennemis ; que s'il faut périr, ils mourront du moins en gens de cœur en se défendant sans témoigner de lâcheté, sans avoir la honte & le regret de s'être confié à des perfides, à des monstres d'infidélité, à des gens sans foi, & qui ont violé des traités confirmés par les sermens les plus augustes & les plus authentiques.

Le Prince de Massa.

Le Viceroi détermine D. Jouan à attaquer les Napolitains.

Mod. ibid.

Le Prince de Massa très-affligé fit sçavoir à D. Jouan l'inflexibilité & le refus du peuple. Peut-être eût-il bien fait, n'y ayant plus d'espérance de le ramener au devoir, de sortir de Naples : mais peut-être aussi qu'observé, comme il étoit, il n'en trouva pas l'occasion. Le Viceroi étoit avec D. Jouan, lorsque ce Prince reçut cette nouvelle ;

il l'apprit avec un air gai, un visage riant & dit à ce Prince que son Altesse devoit avoir bien de la joie d'une pareille réponse : que désormais elle avoit un juste sujet de châtier un peuple rebelle qui lui vouloit donner la Loi, en conservant ses armes, instrumens de tant de crimes, & dont il vouloit encore se servir contre son Prince ; que son Altesse étoit à couvert de tout reproche, & obligée par l'honneur, par la religion même, de venger les outrages faits à Dieu, au Roi, & de montrer à la face de l'Europe qu'il en sçavoit soutenir les droits. On indiqua pour l'entrée de la nuit un Conseil dans l'Amiral, où l'on devoit prendre les dernières mesures pour attaquer la Ville.

1647.

Le Prince de Massa.

Malgré la passion qu'avoit le

1647. Viceroi de se venger, & de réduire cette Ville qu'il traitoit de rebelle, il sentoit qu'après trois traités solemnels, on ne pouvoit en venir à une guerre ouverte, sans qu'on lui reprochât une espece de trahison & de perfidie, n'ayant jamais été question d'obliger le peuple à quitter les armes, puisqu'au contraire il avoit au commencement demandé pour sa sureté le Château Saint Elme, qu'il ne s'en étoit désisté que dans un esprit de paix, & pour donner des preuves de sa fidélité, enfin pour éviter un reproche qui alloit noircir sa réputation.

Le Prince de Massa.

Il tâche de rendre le peuple aggresseur. *Mod. ibid.*

Le Viceroi mit en usage tous les ressorts qu'il put imaginer pour faire tomber le blâme de la rupture sur le Peuple. Il fit agir les partisans qu'il avoit dans Naples, & ses émissaires secrets

pour l'y exciter ; ils répandoient le bruit qu'au Palais & sur la flotte on ne se cachoit point de dire que le dessein étoit formé de détruire la Ville de Naples, que Dom Jouan & le Viceroi vouloient surprendre le peuple, en abusant de la tranquilité où il étoit en se reposant sur la foi des traités ; qu'il ne falloit pas attendre cette surprise & une attaque imprevûe, mais prévenir ces perfides & employer les armes que le peuple avoit à la main, & dont il s'étoit en tant d'occasions servi si heureusement. Ils ajoutoient pour l'encourager, que les assaillans ont toujours l'avantage, & qu'il faut faire la guerre avec audace ; que surpris, l'étonnement ôte les forces & affoiblit le courage. 1647. Le Prince de Massa.

La plûpart des chefs du peu-

1647. ple ſentoient la force & la vérité de ces raiſons, mais en général ils ne croyoient pas que les Eſpagnols vouluſſent violer les traités : ils ſe confioient ſur le grand nombre d'habitans tous armés & en état de réſiſter à leurs ennemis : ils ne vouloient s'attirer ni le blâme d'une rupture, ni le reproche d'avoir les premiers fait la guerre à leur Souverain. On auroit même eu de la peine à y déterminer le peuple qui commençoit d'être las de ces troubles, & qui avoit gouté les douceurs du repos.

Le Prince de Maſſa.

L'artifice du Viceroi fut inutile, le peuple reſta dans le calme & dans l'inaction. On ne pouvoit que louer cette conduite appuyée ſur la foi des traités; mais il étoit naturel que ſur des bruits aſſez fondés, il ſe tînt ſur ſes gardes, & qu'il

prît des précautions pour sa défense en cas qu'il fût attaqué. C'est ce qu'il ne fit pas, & cette indolence retomboit sur le Prince de Massa. 1647. Le Prince de Massa.

Toutes les ruses du Viceroi ayant été inutiles, il résolut de passer à l'exécution de son projet, & d'employer la force pour réduire cette Ville. Il se rendit auprès de D. Jouan, y fit tenir en présence de ce Prince un grand Conseil de guerre à l'entrée de la nuit du quatre d'Octobre; les Ministres, les Conseillers d'Etat, & tous les principaux Officiers Militaires y assistérent. Il y fut arrêté que dès le lendemain on donneroit un assaut général : sur le champ l'ordre des attaques fut disposé. Dispositions pour l'assaut général. *Mod. t. 1. c. 14.*

On convint qu'on débarqueroit quatre mille vieux Soldats de la flotte, qu'on joindroit à

1647. ceux des Châteaux & des quartiers que les Espagnols occupoient; que ces troupes seroient grossies de tous les Officiers & de toute la Noblesse que D. Jouan avoit amenés avec lui, de toute celle qui étoit auprès du Viceroi, de tous les Officiers réformés qu'il avoit appellés, enfin de toute la troupe des Incendiés animée contre le peuple. Tout cela pouvoit faire environ onze mille hommes des plus braves de la terre, tous expérimentés & qui croyoient aller s'enrichir dans le pillage de cette Ville superbe, motif plus puissant pour les soldats que celui de la gloire.

Le Prince de Massa.

Le Viceroi se persuadoit qu'une populace sans discipline, surprise & épouvantée, ne pourroit jamais résister à la bravoure & à l'intrépidité de

tant de vieux Soldats : que du moins on se rendroit maître des principaux postes, qu'alors il seroit aisé de soumettre les autres. Son espérance paroissoit d'autant plus fondée, que les trois Chefs du peuple devoient livrer leurs postes. 1647. Le Prince de Massa.

Il fut résolu d'attaquer en même temps la Ville par tous les côtés pour épouvanter le peuple, le jetter dans le trouble & dans le désordre. On ordonna aux soldats de faire main basse sans épargner personne. Le Sergent major Veccioné, vieux Officier, fameux par ses services, eut ordre avec un corps d'élite de percer dans Naples jusqu'à l'Eglise de sainte Marie Majeure, n'y ayant point de retranchemens qui pussent lui faire obstacle.

On divisa toutes les troupes

1647. en autant de détachemens qu'il y avoit d'attaques à faire ; il y en eut un qui devoit débarquer au quartier de la Pietra del Piesce, situé sur le bord de la Mer ; sept barques étoient destinées pour y conduire les soldats, une gallere devoit s'approcher du Tourjon des Carmes pour favoriser l'entreprise de Panarella ; enfin on arrêta que toute l'Artillerie des Châteaux, des Vaisseaux & des Galeres, tireroit en même-tems sur la Ville & la foudroyeroit.

Le Prince de Massa.

Après ce résultat, le Viceroi se retira au Château Neuf pour faire mettre tous ces ordres à exécution, il passa le reste de la nuit à ces arrangemens ; les 4000 hommes qu'on tira de la flotte débarquérent dans un grand silence : tous les détachemens furent rangés selon les postes qu'ils

devoient attaquer ; le Viceroi étoit rempli de joie, voyant approcher le moment de sa vengeance, & en même-tems celui de recouvrer son autorité. 1647.

Le Prince de Massa.

Rien n'est plus surprenant que l'indolence du peuple, instruit des mouvemens des Espagnols, & n'ignorant pas le voisinage du corps de la Noblesse du côté de la basse Ville qui le mettoit entre deux feux, s'il étoit attaqué en même-tems ; rien ne put le tirer de sa sécurité & de son immobilité. Il n'avoit dans l'esprit que la foi des trois traités solemnels qu'il ne pouvoit croire qu'on pût se résoudre à violer.

L'assaut général. *Mod. ibid.* *Degli hist. de Sicile 1647.* *Le 5 Octobre.*

Le cinq d'Octobre, deux Cavaliers Espagnols feignant d'avoir querelle, mirent l'épée à la main l'un contre l'autre, c'étoit le signal. Plusieurs Offi-

1647. ciers & même des ſoldats accoururent comme pour les ſéparer, mais qui en effet tombent ſur le peuple ; en même-tems tous les autres détachemens montent à l'aſſaut, attaquent la Ville de tous côtés : tout agit ſelon les ordres, toute l'Artillerie des Châteaux & de la flotte tirent avec impétuoſité & ſans rélâche; les ſoldats paſſent au fil de l'épée tout ce qu'ils rencontrent, hommes, jeunes ou vieux, femmes, enfans. Ils maſſacrent tout pour jetter dans la Ville la terreur, l'effroi, l'épouvante.

Le Prince de Maſſa.

Le peuple dans ſa première ſurpriſe ne ſçait quel parti prendre, on ne voit que trouble & que déſordre : la Ville n'eſt remplie que de cris & de gémiſſemens ; ceux mêmes qui conſervent encore quelque ſang-froid, conſternés, ſe défiant

de leurs Chefs, sur-tout du Prince de Massa, craignent qu'ils ne soient tous d'intelligence avec l'ennemi. Dans ces premiers momens les Espagnols emportent plusieurs postes & se croyent déja maîtres de la Ville ; un gros détachement soutenu pénétre jusqu'au poste de saint Joseph, assez avant dans la Ville. Le Sergent Major Veccioné s'avance jusqu'à sainte Marie Majeure en criant : *Peuple de Naples, obéissez au Viceroi.* Les soldats continuent à tuer tout ce qu'ils rencontrent. Marconé ayant ouvert la porte Medine, les Espagnols entrent dans la Ville & gagnent l'Eglise de *Jesus Maria.* Les sept barques armées s'étoient approchées du quartier de Pietra Della, & la Galere voguoit vers le Tourjon des

1647.

Le Prince de Massa.

1647. Carmes ; les clameurs continuent ; l'effroi regne dans tous les quartiers ; l'Artillerie tire de tous les côtés, & a déja mis le feu à plusieurs maisons.

Le Prince de Massa.

Après les premiers momens où la consternation fut extrême, le peuple revint à soi & reprit ses esprits. Honteux de son trouble & de sa fuite, il se livre à toute l'indignation que doit lui inspirer l'infidélité des Espagnols ; leur trahison, leur attaque imprévue & le danger augmente encore sa fureur ; alors il fait ferme, il se défend & tourne ses armes contr'eux.

Le Pucca chassé du poste de S. Joseph, s'arrête avec son fils auprès de l'Eglise de Ste Marie la Nove & y trouve un grand nombre de Napolitains rassemblés, qui pleins d'épouvante se disposent à fuir. *Où courez vous*, leur

crie-t'il? *Quoi! Peu contens de perdre l'honneur & les biens, vous abandonnez vos femmes, vos filles à la brutalité de vos tirans. Elles vont perdre la vie, & vous n'êtes pas certains de sauver la vôtre. Ah! mes compagnons, rappellez votre courage: venez, suivez-moi. Nous n'avons à combattre qu'une poignée d'ennemis, que des gens de mer, des Matelots qui sçavent à peine se servir de leurs armes: venez. Vendons-leur du moins chérement notre vie. Nous vaincrons ou nous périrons. Ne vaut-il pas mieux périr en combattant que par un supplice honteux?* 1647.

Le Prince de Massa.

Ce peu de mots, la résolution de Pucca, sa réputation, tout ranime le peuple. Dans ce moment les Espagnols qui se croyent victorieux le poursuivent avec la confiance qu'il ne

1647. reste plus qu'à tuer ou à dissiper ces fuyards; mais le Pucca tombe sur eux, soutient vaillamment leur attaque. Son exemple encourage les siens. Ils se battent comme des lions & tuent un grand nombre d'ennemis, parmi lesquels sont beaucoup de Noblesse & d'Officiers réformés.

Le Prince de Massa.

Les Espagnols fuient à leur tour. Aussitôt le Pucca fait faire des barricades qui mettent ce quartier en quelque sorte de sûreté. Il y place des Corps-de-garde dont les Soldats déja rassurés lui répondent de les bien défendre. Le Pucca laissant son fils pour commander, va joindre le Prince de Massa.

A la premiere attaque des Espagnols, Massa avoit été combattu de bien des mouvemens différens. Il avoit prévu leur dessein & ne sçavoit s'il en devoit

desirer le succès. Il craignoit la victoire des Espagnols, il sçavoit leur haine pour le corps de la Noblesse & les soupçons qu'ils avoient contre lui. D'un autre côté il redoutoit l'inconstance, la légereté, le caprice d'un peuple fougueux; il comprenoit que la victoire des Espagnols pouvoit seule le tirer de l'état violent où il étoit. Il flottoit entre ces fâcheuses extrémités, lorsqu'il vit son Palais environné d'une multitude de peuple qui par des cris affreux, par des clameurs, par des lamentations réclamoit son assistance. Il n'y avoit point à balancer, son refus lui coûtoit la vie. Il sort de son Palais, rassure ce peuple, se met à la tête, fait plusieurs détachemens, leur donne des Chefs, les poste dans plusieurs quartiers & commande partout des barri-

1647.

Le Prince de Massa.

1647. cades pour arrêter l'impétuosité de l'ennemi ; il donne tous ces ordres avec tant de jugement & d'intelligence qu'on n'eût jamais pensé qu'il eût été déchiré au dedans de lui-même.

Le Prince de Massa.

Le peuple rassuré, combat avec une valeur ou plutôt avec une furie qu'on n'eût jamais cru trouver parmi des bourgeois & des artisans : le désespoir, l'amour de la vie & la haine les excitent. Les Espagnols de leur côté pleins de bravoure & d'expérience, ont honte de trouver tant de résistance dans un peuple surpris & qu'ils méprisoient. Ils trouvent partout des barricades dressées de quartier en quartier, de rue en rue, avec une promptitude & une activité incroyable.

Une troupe assez nombreuse s'avance au devant du Sergent Major Veccioné, qui étoit déja

auprès de Ste Marie Majeure. Il y eut là une action vive, mais cet Officier succomba sous le nombre. Il fut repoussé & tué. Ce ne fut pas pour les Vainqueurs un triomphe médiocre. Le détachement de Veccioné ayant perdu son Chef fuit avec précipitation. 1647.

Le Prince de Massa.

Les Espagnols ne furent pas plus heureux dans leur entreprise sur le Tourjon des Carmes, que Panarella avoit promis de livrer. La galere Espagnole arriva pour le seconder, mais il ne se trouva pas avoir assez d'autorité sur les gens commis à la défense du poste. Plusieurs habitans survenus en grossissoient le nombre. Tout ce qu'il put faire fut d'enclouer un canon dressé pour tirer sur la galere; il fut apperçu & puni à l'instant. On se jetta sur lui & on le massacra.

1647. Une partie alla porter ſa tête au Marché : les autres ſe mirent en défenſe pour empêcher les Eſpagnols de débarquer. Comme ils n'étoient point en nombre ſuffiſant pour ſe rendre maîtres de ce poſte, ils firent revirer de bord la galere & ſe retirerent.

Le Prince de Maſſa.

Au quartier de Pietra della Pieſce, les ſept barques chargées de ſoldats ne purent y parvenir. Onofrio pointa contre les barques deux canons qui tirant à fleur d'eau, les euſſent coulées à fond, ſi elles n'euſſent pris promptement le large. Alors Pagano fit faire des retranchemens ſur le rivage & mit le poſte en état de n'être pas inſulté.

Les Eſpagnols, qui par la trahiſon de Marconé avoient pénétré juſqu'à l'Egliſe de Jeſus-Maria, s'avançoient toujours dans la Ville. Un gros corps du

peuple marcha contre eux avec une furie inconcevable, les attaqua, les repoussa, & après un combat très-vif les chassa jusqu'au delà de la porte Medine: on combattoit encore dans les autres postes dont ils s'étoient emparés; mais ils furent chassés successivement. 1647. Le Prince de Massa.

Le Peuple ayant repris partout le dessus, la nuit survint. Les Espagnols continuerent l'attaque, se flattant de profiter de l'obscurité; leur espérance fut vaine: le peuple acharné les battit par tout & les força de se retirer après sept heures d'une résistance opiniâtre, où de part & d'autre il y eut bien du sang répandu.

Les Espagnols couverts de honte, de confusion, tombérent à leur tour dans la consternation: le Viceroi & les Ministres Reproches de Dom Jouan. *Mod. t.* I *c.* 14.

1647. confondus & affligés, n'osoient paroître devant D. Jouan; il fallut enfin se présenter devant ce Prince, irrité de la mort d'un si grand nombre de gens de qualité & d'Officiers; ses reproches au Viceroi & aux Ministres furent sanglans, ajoutant avec menaces qu'ils lui répondroient de la légereté d'une entreprise qui commettoit le Roi avec ses sujets rentrés dans la soumission, & que la douceur eût entiérement ramenés à leur devoir.

Le Prince de Massa.

Le Viceroi & ses adhérans remontrérent au Prince, que ce mauvais succès n'étoit qu'un effet du hasard, qu'il falloit sans se rebuter recommencer l'assaut dès la pointe du jour: que le peuple accablé de fatigues, ne pourroit résister plus long-tems à la valeur de

Troupes reglées; qu'on pouvoit les réduire en s'emparant des fossés où étoient les grains & les farines; que l'Officier qui y commandoit avoit promis de livrer ce poste.

1647.

Le Prince de Massa.

D. Jouan ayant commencé de recourir à la voye des armes, se vit contraint de consentir à ce second assaut. Les ordres furent donnés pour attaquer la Ville le lendemain.

Le peuple s'y attendoit: il passa la nuit à se fortifier, malgré sa fatigue; mais le souvenir de ses pertes, le regret de la mort de tant d'innocens, le danger pressant où il se voit, tout lui donne des forces: il travaille, répare les postes & les retranchemens, en fait de nouveaux ainsi que des barricades; ni l'âge, ni l'infirmité, ni la foiblesse, ni l'obs-

Préparatifs du peuple pour sa défense. *Mod. ibid.*

1647. curité n'exemptent personne de ces travaux. On voyoit les Vieillards, les Femmes, les enfans courir avec activité, aider le peuple à charrier du bois, de la terre, des fascines, porter des vivres aux ouvriers, les encourager, leur rappeller leur propre danger & la trahison de leurs ennemis.

Le Prince de Massa.

Le peuple députe au Prince de Massa. *Mod. c. 14.*

Le Prince de Massa s'étoit assez bien montré pendant l'assaut. Il avoit donné ses ordres à propos & avoit paru trois ou quatre fois dans les occasions; le peuple quoiqu'assez content de lui, le soupçonnoit encore. Les chefs se rapelloient la répugnance qu'il avoit ëu à accepter la charge de Capitaine general; ils croyoient qu'il avoit négligé quelques-unes de ses fonctions; que sa naissance lui donnoit une sécrete

crette inclination pour la Noblesse ; enfin que les longs services qu'il avoit rendus aux Espagnols, l'attachoient à cette Nation. 1647.

Le Prince de Massa.

Dans ce doute les chefs lui firent une députation. Celui qui portoit la parole, lui dit avec beaucoup de feu & avec plus d'éloquence qu'on n'en pouvoit attendre de son état, que le peuple lui sçavoit bon gré des démarches qu'il avoit faites pour le secourir, qu'il venoit de sa part l'en remercier & lui en demander la continuation : qu'après une si grande trahison de la part des Espagnols, après leur foi si lâchement violée au préjudice des trois traités, par les sermens les plus sacrés ; le peuple de Naples ne vouloit jamais traiter avec eux, & qu'il leur décla-

1647. roit une guerre immortelle : que le Ciel venoit dans un assaut de proteger sa bonne foi & son innocence : qu'il esperoit que ce Dieu juste, vengeur des perfidies, continueroit de les proteger : que c'étoit à lui Prince de Massa de s'unir étroitement avec le peuple, à le seconder, à le fortifier, à le conduire. *Vous le devez*, *Monseigneur*, ajouta cet Orateur véhement, *l'amour de la patrie l'exige : voyez-la persecutée, désolée ; considerez l'état & le danger de tous ses habitans : ayez pitié de ce peuple fidele, qui vous a choisi pour son chef, qui ne se confie qu'en vous. Oubliez cette nation perfide, ennemie mortelle de la Noblesse & par consequent la vôtre. Songez au rang & à la place que vous occupez, elle ne vous laisse plus d'espoir de réconciliation*

Le Prince de Massa.

avec une Nation implacable. C'est dans les armes, c'est l'épée à la main qu'il faut établir votre repos, votre bonheur, votre sureté : voyez ce que la fortune vous presente, ce qu'elle vous destine ; serez-vous fidele à ce peuple intrepide, serez-vous attaché à ses intérêts ? regardez le Trône, il ne tiendra qu'à vous de vous y placer. Serez-vous assez foible pour chanceler dans le devoir ? oserez-vous vous en écarter ? il est sous vos pieds un abime où vous tomberez inévitablement.

1647.

Le Prince de Massa.

La dernière menace étoit plus effrayante pour le Prince de Massa, qu'il n'étoit excité par l'offre d'une Couronne ; il voyoit toutes les forces de la Monarchie d'Espagne prêtes à tomber sur la Ville de Naples, la Noblesse armée contre elle ;

1647. irréconciliable avec le Peuple & composée d'un nombre infini de Seigneurs d'une naissance encore au dessus de la sienne, & qui ne se résoudroient jamais à le reconnoître pour Roi. De plus il ne pouvoit asseoir aucun fondement sur un peuple léger, capricieux, cruel. Loin de penser à prendre le nom de Roi, il étoit prêt à ceder sa place au Duc de Guise, toujours dans la disposition de passer à Naples & d'y fomenter la rébellion.

Le Prince de Massa.

Cachant tous ces sentimens, Massa répondit aux députés, qu'il ressentoit vivement les témoignages de leur affection, que son unique but étoit de les servir, de combattre & de mourir avec eux; en même-tems il fit expédier des ordres à tous les Cazals voisins de Naples

d'accourir à son secours avec tout ce qu'ils avoient de gens sous les armes ; il passa le reste de la nuit à visiter tous les postes, à ordonner des barricades & des retranchemens de rue en rue.

1647.

Le Prince de Massa.

Le lendemain six à la pointe du jour, les Espagnols croyant les Napolitains fatigués, & ne voulant pas leur donner le moindre relâche, recommencerent à attaquer la Ville de tous les côtés, mais ils trouverent le peuple fortifié par les ouvrages qu'il avoit faits. Animé contre l'ennemi, il le repoussa presque par-tout, les habitans se succedant les uns aux autres, & témoignant une fermeté & un courage invincible.

Second assaut.
Mod. c. 14.
6. Octobre.

Il n'en fut pas de même au poste des fossés des grains. Ono-

1647. frio qui y commandoit & qui avoit promis au Viceroi de lui livrer ce poste dont dépendoit le salut de Naples, avoit tout disposé pour tenir son engagement. Les Espagnols s'y présentent. Onofrio hausse un mouchoir. C'étoit le signal. Aussitôt un bataillon composé de six cens vieux soldats Espagnols attaque le poste avec impétuosité. Onofrio passe de leur côté avec les gens qu'il avoit gagné. Cette désertion épouvante ceux qui y restoient. Ils prennent la fuite après une légere & courte résistance. Le Commandant Espagnol s'empare aussitôt du poste, le fortifie & met des Corps-de-garde aux greniers, de maniere qu'il le crut hors d'atteinte. Il marche aussitôt vers la Douane voisine du Château neuf, le peuple y faisoit serrer les farines du

Le Prince de Massa.

bled qu'on avoit moulu & qui servoit à la provision journaliere des habitans. Il s'en rendit aussi le maître, ainsi qu'un bataillon Allemand qui attaquoit en même tems le poste des études où la jeunesse Napolitaine alloit prendre ses leçons : ce poste avançoit dans la Ville & donnoit l'espérance d'y faire de plus grands progrès.

1647.

Le Prince de Massa.

La nouvelle répandue que les Espagnols occupoient le poste des fossés des grains, jetta le peuple dans la consternation. Ceux qui l'avoient défendu après la trahison d'Onofrio & qui en avoient été chassés, pleins de fureur & d'indignation, allerent mettre le feu à sa maison qui fut consumée avec tous les meubles & tous les effets. Foible & inutile vengeance!

Le peuple reprend le Poste des fossés des grains.

Mod. t. 1. c. 15.

Les plus sensés coururent au Palais du Prince de Massa : un

1647. d'entr'eux lui dit que fort inutilement on faisoit des barricades dans les rues & des retranchemens dans les postes, puisque les Espagnols étoient maîtres des magasins de bled; que la famine alloit être incessamment à Naples & qu'on seroit réduit à se rendre à discrétion; qu'il n'y avoit qu'un seul remede à un si grand mal, celui de recouvrer le poste des fossés des grains avant que l'ennemi les eût pu transporter dans ses quartiers; qu'il n'y avoit point de milieu, qu'il falloit ou le regagner ou périr; que c'étoit à son Excellence à donner les ordres nécessaires.

Le Prince de Massa.

Ce raisonnement étoit sans réplique, & le Prince de Massa ne put se dispenser d'agir conséquemment. Dans ce moment il entra dans Naples 2000 paï-

ſans de quelques cazals qui s'y étoient rendus ſuivant les ordres de Maſſa. Ils étoient tous bien armés & accoutumés aux fonctions militaires depuis le commencement de la révolution. 1647.

Le Prince de Maſſa.

Le Curé de S. Antime commandoit ceux de ſon cazal. Maſſa ſortit de ſon Palais, loua & careſſa tous les Chefs, & leur commanda d'aller ſur le champ attaquer le poſte des grains. Ces payſans reçurent cet ordre avec de grand cris de joie. Maſſa mit à leur tête le Lieutenant général Dorenumna brave Officier, parent de Mazanielle. Maſſa joignit à ce corps 500 hommes d'élite.

Ils allerent tous tomber impétueuſement ſur les Eſpagnols qui étoient dans le poſte des grains où ils n'avoient pas achevé de ſe fortifier. C'étoit de vieil-

1647. les troupes qui se défendirent avec une valeur incroyable quoique bien inférieures aux assaillans.

Le Prince de Massa.

Dans toute cette guerre, il n'y avoit point eu d'action si vive & si meurtriere. La nécessité de forcer ce poste ou de mourir de faim, donnoit aux Chefs du peuple une audace, une intrépidité qui avoit eu peu d'exemples. Tous leurs soldats méprisoient la mort. Dorenumna y fit des prodiges & ramena plusieurs fois les Napolitains à la charge. Malgré cette vigueur, ils n'eussent jamais forcé ces vieilles bandes blanchies sous le harnois, si Dorenumna ne s'étoit avisé d'attaquer une maison voisine qui dominoit sur les greniers. Il s'en empara, il y logea des fusiliers & des mousquetaires qui tirant de haut en bas sur les Espagnols à découvert, en tuerent

un si grand nombre, qu'ils les obligerent de se retirer & d'abandonner le poste dont le peuple resta le maître. 1647.

Le Prince de Massa.

On croit qu'il eût poussé plus loin ses avantages, & chassé les Espagnols de tous les quartiers voisins, si le Prince de Massa qui successivement craignoit la victoire des deux partis, n'eût arrêté les Chefs de cette troupe en leur remontrant qu'ils alloient s'engager témérairement dans les quartiers de l'ennemi & se mettre à portée du Châteauneuf dont l'artillerie les foudroyeroit: qu'il falloit veiller sur la basse Ville qui pouvoit à tout moment être insultée par le corps de troupes de la Noblesse.

Combat à la Doüane des farines. *Mod. t. 5 c. 15.*

Pour amuser ce peuple, & lui faire croire qu'il n'étoit occupé que de sa défense, Massa l'engagea à construire un fort de bois,

1647. où l'on pouvoit placer un bon nombre de mousquetaires, qui étant à couvert tireroient sur l'ennemi, & l'incommoderoient beaucoup. Il y fit même amener du canon; mais c'étoit un ouvrage absolument inutile & dont on ne pouvoit faire aucun usage. Le peuple qui n'en pénétra pas le motif, y travailla avec assez d'ardeur: satisfait des services de Dorenumna à l'attaque du poste des grains, il pria Massa de l'élever à un plus haut rang. Massa le nomma son Lieutenant général. Fier de cette nouvelle dignité, il se mit à la tête d'un bon corps de troupes, alla brusquement attaquer la Douane des farines qui joignoit le poste des grains & voisine du Château neuf. Il l'emporta d'emblée & s'y logea: le Viceroi qui comprit le danger de laisser le peuple si près

Le Prince de Massa.

de cette forteresse, le fit attaquer à son tour par un détachement d'infanterie Espagnole : Doremumna soutint leurs efforts avec beaucoup de valeur, dans ce combat opiniâtre & meurtrier ; mais il fut forcé de ceder à l'expérience & à la fermeté des Espagnols. 1647. Le Prince de Massa.

Cette perte fut récompensée par la prise du poste des Etudes : tant de mauvais succès jetterent le Viceroi dans la consternation, il avoit presque perdu l'espérance. Dans son désespoir, il s'en prit à l'Ingénieur Polito, qui dans l'émotion du 21 d'Août, avoit conduit la mine sous le Château Saint Elme ; il n'avoit tenu qu'à lui d'en rendre maître le peuple : mais gagné par le Viceroi, il avoit discontinué son travail. C'étoit un service qui ne

Mort de l'Ingénieur Polito. *Mod. c. 15. Le 7 Octobre & suivans.*

1647. devoit pas être oublié : le Viceroi non-seulement l'oublia ; mais encore fit revivre le crime de Polito, d'avoir servi le peuple contre son Roi, & d'avoir mis en danger le Château Saint Elme. Plusieurs Chefs du peuple avoient pénétré la trahison de Polito, il s'étoit retiré au Château Neuf avec son fils & son frere.

Le Prince de Massa.

Le Viceroi les fit arrêter & conduire en prison comme auteurs & complices de la rébellion du 21 d'Août; après les y avoir gardés quelque tems, il fit donner la question aux deux freres & les fit ensuite étrangler. On exposa à l'entrée de la mine faite sous le Château Saint Elme, pendu par un pied, le cadavre de l'Ingénieur. Cette conduite du Viceroi causa de la surprise ; Polito avoit été l'un

des rebelles, mais son repentir 1647.
& le grand service qu'il avoit rendu, lui devoit tenir lieu d'amnistie; il est vrai qu'il étoit doublement coupable, d'abord envers le Roi, ensuite envers le peuple. La saine politique ne permettoit pas que ce Ministre donnât un exemple si terrible à ceux qui auroient pû se déclarer pour le Roi. Le Dominicain fut mis en liberté n'emportant, au lieu d'une Mître, que la honte d'être le fils d'un traître & d'un suplicié.

Le Prince de Massa.

Le Viceroi étoit désespéré de la perte du Poste des grains, qui conservé eût fini la guerre; il se reprochoit de n'avoir pas jetté plus de troupes dans ce poste lorsqu'il fut repris, de n'en avoir pas du moins fait transporter tous les grains dans le Château neuf; alors le peuple s'en seroit inu-

Seconde attaque du Poste des grains. *Mod. ibid.*

1647. tilement resaisi. Il résolut de faire un nouvel effort pour reprendre ce poste, & d'y employer l'élite de ses soldats, l'état où se trouvoit ce poste, lui en donnoit l'espérance.

Le Prince de Massa.

Après que le peuple l'eut emporté avec tant de vigueur, il tomba dans la présomption & dans le mépris pour l'ennemi, ce qui à la guerre est la plus dangereuse des illusions. Le Prince de Massa vouloit y laisser pour défendre ce Poste, une partie de ces braves habitans des Cazals qui avoient aidé à en chasser les Espagnols. Les Napolitains ou jaloux de ces habitans, ou comptant trop sur eux-mêmes, n'y voulurent point consentir; ils dirent à Massa qu'ils étoient suffisans pour le conserver. Massa renvoya une partie de ces habitans chez eux & se

repoſa ſur les Napolitains de la garde de ce Poſte important. 1647.

Le Prince de Maſſa.

Ceux-ci toujours fiers de leur conquête s'y logerent d'abord avec précaution ; dans la ſuite croyant n'avoir rien à craindre ils négligerent la diſcipline. Le Viceroi qui avoit par-tout des eſpions, en fut bientôt informé & en profita. Il commanda les plus braves de ſes Eſpagnols pour attaquer ce Poſte la nuit du 7. au 8. d'Octobre, le ſuccès répondit à ſes vûes. Ils trouvèrent preſque tous les Napolitains endormis ou dans la négligence ; ils les attaquérent bruſquement ; la réſiſtance fut foible ; en peu de tems les Napolitains furent enfoncés, mis en fuite & le Poſte repris.

A cette heureuſe nouvelle, le Viceroi comblé de joie en-

1647. voya tout ce qu'il y avoit dans ses quartiers & dans le Château-Neuf de charretes & de bêtes de somme pour transporter les grains au Château Neuf, il y fit aller jusqu'à ses carosses, ce transport se faisoit avec autant de promptitude que de désordre & de confusion. Tous ces grains en monceaux dans les greniers, se jettoient dans les charettes & dans les carosses; les chemins en étoient semés; plus on se pressoit, moins on avançoit; l'obscurité & la crainte que le peuple n'accourût pour recouvrer ce Poste, troubloient tous les esprits.

Le Prince de Massa.

La nouvelle de cette surprise répandue dans Naples, le peuple s'éveille, se leve; & sans se donner le tems de s'habiller, s'assemble, tient un conseil de guerre qui ne dure qu'un mo-

Le peuple en chasse de nouveau les Espagnols. *Mod. c. 15.*

ment; il y est resous qu'il faut à quelque prix que ce soit regagner ce Poste. 1647.

Le Prince de Massa.

Il venoit d'arriver quelques fusiliers des Cazals voisins. Le Pucca & Dorenumna les prennent, les joignent aux plus braves des Napolitains, & vont attaquer le Poste au bled; ils mettent en pratique un stratagême qui leur servit beaucoup dans cette occasion. Ce fut de faire marcher devant leurs troupes une grande quantité de buffles, qui étant chassés par des chiens, tombérent sur les Espagnols, les étonnerent, & mirent parmi eux du désordre: les Napolitains les suivoient de près, & attaquerent si fiérement les Espagnols embarassés du transport des grains, qu'ils les enfoncérent. Il y eut là une action vive, mais qui se

1647. décida en faveur du peuple; la valeur le cédant au nombre & à la furie. Il y eut environ 200 hommes tués de part & d'autre. Enfin le peuple reprit le Poste ; pour éviter un nouveau malheur, tous les grains qui restoient furent transportés à la Vicairie située au milieu de la Ville, & où l'ennemi ne pouvoit pénétrer. Ce ne fut pas sans pillage, on en déroba, on en détourna, on en porta une assez grande quantité dans des maisons particulieres, mais au moins c'étoit au profit des Napolitains.

Le Prince de Massa.

Le Prince de Massa loua publiquement le Pucca & Dorenumna. Il releva leur bravoure, leur sagesse & leur conduite, le peuple les admiroit & les regardoit comme ses veritables défenseurs : les Cazals voisins continuoient d'envoyer des

hommes dont Maſſa ſçavoit faire uſage, il en plaça une partie au Poſte S. Dominique, où il mit le Pucca pour Commandant, le reſte fut diſtribué dans les autres Poſtes. 1647.

Le Prince de Maſſa.

Quelque conſterné que fût le Viceroi du mauvais ſuccès des Poſtes des grains, il continua d'attaquer les autres ſucceſſivement, ſe flattant que s'il pouvoit réuſſir à quelqu'un, il étonneroit les Napolitains & les ameneroit à la raiſon.

Attaque des barricades de S. Aſprenas.
Mod. c. 15.

La nuit du 8 au 9, il fit attaquer par un corps de vieux ſoldats Eſpagnols, les barricades faites auprès de l'Egliſe de ſaint Aſprenas. Ils les emporterent, & n'y trouverent que deux vieillards & deux jeunes garçons, qui encore oſerent leur en défendre l'entrée à coups de pierres. Lorſque les ſoldats en furent maî-

1647. tres, ils y mirent le feu; mais la lueur de ce feu y attira un grand nombre de Napolitains en armes, qui les attaqua vivement & les en chassa.

Le Prince de Massa.

Le 9 Octobre.

Le Viceroi ne réussit pas mieux dans l'entreprise qu'il fit sur le Tourjon des Carmes. Il y fit aller deux vaisseaux & deux galeres. Anneze fit jouer si à propos son artillerie sur ces bâtimens qui s'étoient trop approchés, qu'ils furent très-maltraités & presque coulés à fonds. Rien ne réussissoit aux Espagnols.

Perte pour les Espagnols du Poste de Sangué. de Christo. *Mod. ibid.*

Tant de désavantages irritoient le Viceroi. Il soupçonne les habitans des quartiers qu'il occupoit encore; il craint que les succès du peuple ne les détermine à se ranger de son côté; il les fait désarmer, en mandant à leurs Chefs que ces quartiers

n'étoient pas exposés à l'insulte 1647.
du peuple, & que le Roi n'y avoit pas besoin de leur épée. On conçoit aisément combien une pareille conduite les indisposa. Les Chefs qui commandoient au quartier de Sangué de Christo, déclarés pour l'Espagne, craignant un pareil traitement, prirent leurs mesures pour l'éviter. Ils se retranchèrent dans leur poste, feignant de se précautionner contre les attaques du peuple.

Le Prince de Massa.

Le Viceroi n'en fut pas la dupe, il leur envoya ordre de démolir des retranchemens inutiles. Alors ils levent le masque & refusent d'obéir. Le Viceroi les fait attaquer par un détachement d'Espagnols, qui comme les autres se termine à leur désavantage. Ils sont battus, repoussés, & sur le champ

1647. ces Chefs du quartier de Sangué de Christo, arborent l'Etendard du peuple.

Le Prince de Massa.

Défection de Marchèze.

Mod. c. 15.

Malgré tous ces avantages, les gens sensés ne croyoient pas qu'à la longue le peuple pût résister à la puissance du Roi d'Espagne, qui pouvoit envoyer de nouveaux renforts à D. Jouan, tandis que le peuple s'affoiblissoit toujours & pouvoit manquer de vivres. Ottavio Marchèze, quoiqu'honoré de la Charge de Général de l'Artillerie & en très-grande considération, fit sur cela de profondes réflexions. Il craignit la catastrophe de cette rébellion & d'en être la victime. Il résolut d'abandonner un parti où il y avoit trop à risquer. La démarche n'étoit pas facile. Enfin, ne voulant plus être troublé par la crainte & par les remords, il fit un

un coup hardi. Il avoit fait dreſſer une batterie de canon, il alla la viſiter. Arrivé où elle étoit, il donna des éperons à ſon cheval ; & quoiqu'obſervé de pluſieurs perſonnes, il courut à bride abbatue ſe jetter parmi les Eſpagnols. Il en fut reçu à bras ouverts, ſa défection mortifia le peuple. 1647.

Le Prince de Maſſa.

Le Prince de Maſſa auroit peut-être pû ſuivre cet exemple, mais il étoit plus obſervé, le peuple avoit toujours quelque ſoupçon contre lui. De plus il étoit indécis. Il voyoit tous les dangers qu'il couroit en reſtant à Naples, & il n'en voyoit pas de moins grands à ſe retirer chez les Eſpagnols; il en étoit haï malgré ſon intelligence avec eux ; ils lui imputoient les ſuccès des Napolitains : ils euſſent voulu qu'il les eût obligés

Perplexité du Prince de Maſſa. *Mod. ibid. Degli hiſt. des Reines des deux Siciles.*

1647. à se soumettre, & il n'en étoit point du tout le maître. Depuis la défection de Marchèze, il lui étoit encore moins possible de se sauver. Tous les Chefs du peuple l'environnoient. La fureur de ce peuple seroit tombée sur la Princesse de Massa qu'il adoroit & dont il étoit aimé.

Le Prince de Massa.

Le 10 Octobre.

Cette passion, quoique légitime, convenoit peut-être peu à la place qu'il occupoit ; du moins ne devoit-elle pas paroître si ouvertement, & l'empêcher de remplir plus assidument les fonctions de sa Charge. Mais agité de tant de divers mouvemens, il cherchoit à se distraire & à se consoler auprès d'une vertueuse épouse. De son côté craignant les caprices du peuple, elle retenoit Massa auprès d'elle le plus long-tems qu'elle pouvoit, ce qui augmentoit en-

core l'inquiétude & les soupçons. 1647.

Le Prince de Massa.

Malgré ces soupçons le peuple chérissoit Massa ; il étoit charmé de sa bonté, de sa douceur & de tant de grandes qualités qu'il possédoit. Il avoit auprès de lui un Favori à qui il se confioit entierement. C'étoit D. Philippe Pignano, homme de qualité & de bon esprit. Pignano ne goûtoit pas les irrésolutions & les agitations de Massa. *Les Napolitains*, lui disoit-il, *vous rendent justice. Ils vous estiment, ils vous respectent, ils vous chérissent. Il ne tient qu'à vous de vous voir sur la tête une Couronne.* Massa alors représentoit à son ami qu'en lui donnant ce conseil, il ne réfléchissoit pas sur le caractère du peuple ; qu'il y auroit non-seule-

1647. ment de l'imprudence, mais de la folie à se confier à une populace inconstante & cruelle, qui tournoit au moindre vent, qui en haïssant les Espagnols, en versant même leur sang, crioit en allant au combat : *vive Espagne* ; qui enfin abandonneroit ses Protecteurs, les trahiroit même au moindre signe que feroient les Espagnols de lui accorder les graces qu'elle demandoit, quelque peu de solidité qu'eussent leurs promesses.

Le Prince de Massa.

Mouvemens du Duc de Guise.

Mém. de Guise, l. 1.

Degli a. 1647.

Ce discours marquoit assez que la crainte seule empêchoit le Prince de Massa de profiter de l'inclination du peuple. Cette timidité l'avoit engagé à promettre au Duc de Guise de lui céder le commandement. Il s'en falloit bien que ce Prince fût dans les mêmes irrésolutions

que Maſſa ; il avoit un très-grand deſir de paſſer à Naples. C'étoit en lui une eſpéce de paſſion. Il entretenoit toujours une intelligence ſecrete avec pluſieurs des Chefs de Naples. Tous ceux du parti du peuple étoient bien reçus à ſon Palais. Il s'informoit curieuſement de ce qui ſe paſſoit dans cette Ville & dans le Royaume. Enfin il écrivit en Cour pour propoſer ſon deſſein. Il expoſoit dans ſes lettres, que la France avoit un grand intérêt d'enlever le Royaume de Naples à l'Eſpagne, & de ſoutenir la révolte des Napolitains. Il ajoûtoit qu'on pourroit les engager à ſe mettre en République, & il offroit d'y contribuer en ſe mettant à leur tête.

1647.

Le Prince Maſſa.

Le Cardinal Mazarin, alors

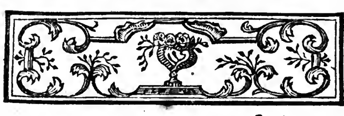
1647. premier Ministre, qui gouvernoit despotiquement le Royaume de France, ne goûta point le projet d'établir le Royaume de Naples en République. Depuis long-tems il étoit intimement uni avec le Prince Thomas frere du Duc de Savoye, & qui aspiroit à la Couronne de Naples. On croit même que le Cardinal avoit déja en vûe le mariage de sa niéce Olimpe Mancini avec le Prince Eugene fils du Prince Thomas. Cependant, n'osant s'opposer aux propositions que faisoit le Duc, & qui tournoient indirectement à l'avantage de la France, il lui répondit que l'entreprise qu'il formoit étoit sujette à de grandes contradictions, qu'elle étoit pour lui-même l'occasion d'un grand pé-

Le Prince de Massa.

ril; mais qu'enfin s'il y persis- 1647.
stoit, il pouvoit communiquer
son projet aux Ministres que le Le Prince de Massa.
Roi avoit à Rome, & concer-
ter tout avec eux.

Fin du quatriéme Livre.





HISTOIRE
DE LA REVOLUTION
DU ROYAUME
DE NAPLES
Dans les Années 1647 & 1648.

1647. *LIVRE V.*

Le Prince de Massa.

La Noblesse se choisit un Général.
Mod. t. 1. *c.* 11.

Le 10 *d'Octobre & suivans.*

LE corps de la Noblesse étoit toujours aux environs de Naples ; incertaine si elle devoit se déclarer ouvertement pour les Espagnols, dont elle avoit tant de fois éprouvé les hauteurs & les injustices. Les Espagnols re-

gardoient presque la Noblesse comme ennemie ; pendant les deux assauts du 5 & du 6 d'Octobre , elle étoit restée dans l'inaction. Elle n'en étoit pas plus favorable au peuple ; tant d'outrages l'avoit rendu irréconciliable avec elle. Le peuple continuoit à la haïr mortellement, & ne lui avoit sçu aucun gré de sa tranquillité pendant les deux assauts. 1647.

Le Prince de Massa.

Le peuple de Paule dans la Calabre citérieure s'étant revolté , & ayant assiégé le château de Fuscardo où étoit la Marquise de ce nom , le Grand-Prieur de Rocella s'y transporta avec des troupes & la délivra. Il fit même un traité avec le Chef du peuple de Cozence pour fournir des vivres aux Espagnols. Le Viceroi l'agréa & en pressa l'exécution, l'armée qui

1647. étoit devant Naples en ayant grand besoin.

Le Prince de Massa.

Le quartier général du corps de la Noblesse étoit à Averse. Elle se détermina enfin à agir de concert avec Dom Jouan ; mais il y avoit peu de chose à espérer de ses mouvemens, si elle ne se donnoit un Chef. Ce Corps étoit composé de tant de Grands Seigneurs qui se croyoient égaux & indépendans, qu'il n'y avoit ni discipline ni subordination. Les plus sages d'entr'eux méprisant cette folle vanité, résolurent d'en élire un, sans s'arrêter à la distinction frivole de la naissance. On élut tout d'une voix D. Carlo de la Gatta, l'Officier Général qui avoit le plus de mérite & d'expérience, d'un âge mûr, & célébre pour avoir fait lever aux François le siége d'Orbitello en 1645.

Cette nouvelle parvint bientôt à Naples. Le peuple qui redoutoit un ennemi dont il connoiſſoit la capacité, entra dans une eſpéce de fureur, il courut ſur le champ au Palais de Gatta qui y avoit laiſſé ſa femme. Il l'arrêta, lui donna des Gardes, & manda à Dom Carlo, que s'il acceptoit ce commandement, il en coûteroit la vie à ſa femme. D. Carlo effrayé & trop convaincu de la barbarie du peuple, refuſa l'emploi qu'on lui offroit.

1647.

Le Prince de Maſſa.

Il ne fut pas aiſé au refus de D. Carlo de trouver un autre Général. On offrit cette place au Cardinal Trivulce Milanois, qui avoit porté les armes avec ſuccès dans les guerres d'Allemagne. Il la refuſa, ſous prétexte que le Roi venoit de le nommer à la Viceroyauté de Sicile, & qu'il ne lui conve-

1647. noit point d'être ſubordonné au Viceroi ; mais dans le fonds il ne voyoit pas qu'il y eût beaucoup d'honneur à acquérir en commandant une Nobleſſe fiére, ſans diſcipline & diviſée.

Le Prince de Maſſa.

On propoſa au Viceroi lui-même de venir ſe mettre à ſa tête. Il s'en excuſa ſur ſon âge & ſes infirmités qui ne lui permettoient pas de ſoutenir longtems les fatigues du cheval ; mais en effet il ne vouloit pas devenir plus odieux au peuple qui le haïſſoit déja aſſez, & avec lequel il ne déſeſperoit pas encore de faire quelque accommodement.

On s'arrêta à D. Vincenzo de Touttaville, Comte de Sarno, Lieutenant Général de la Cavalerie du Royaume, originaire de France, très-riche, très-ſage, & qui avoit acquis de la réputa-

tion dans les armes. Quelques Seigneurs s'y oppofoient, fe croyant au-deffus de lui & ne pouvant fe refoudre à lui obéir. Mais le Duc de Matalone à qui ils fe rapporterent fur ce choix, le fit agréer de tout le monde. Le Viceroi l'approuva & en fit même compliment à tout le Corps.

1647.

Le Prince de Maffa.

Touttaville commença à difcipliner cette Nobleffe, en obfervant la douceur & les égards qu'elle pouvoit exiger.

Prife du Pofte de S. Sebaftien. *Mod. t.* 1. *c.* 15.

Cette nouvelle union des Efpagnols avec la Nobleffe n'allarma pas le peuple, foit qu'il la méprifât, foit qu'il ne crût pas durable cette union. Il continua à pourfuivre fes opérations où de jour en jour il trouvoit plus de facilité, le Viceroi s'étant rendu odieux par le défarmement des Officiers qui lui avoient été juf-

1647. ques là fideles, & par le mauvais traitement qu'il continuoit de faire aux habitans des quartiers dont les Espagnols étoient en possession.

Le Prince de Massa.

Dominique Pascale un des Capitaines des Ottines, ayant joint aux troupes qu'il commandoit celles de S. Antime, attaqua le poste de S. Sebastien & l'emporta l'épée à la main, malgré la résistance assez vive des Espagnols; mais le peuple fut très-affligé de se voir privé d'un secours de deux mille hommes que les ville de Nocera, de Pegani & de S. Severin lui envoyoient.

Ces trois villes unies avec Naples avoient fait partir ces troupes suivant les ordres du Prince de Massa. Tita Caraccioli avec un détachement du corps de la Noblesse, alla au devant de ces

deux mille hommes, leur coupa chemin & les empêcha d'entrer dans Naples, ils furent obligés de se retirer chez eux. 1647. Le Prince de Massa.

L'affliction du peuple se tourna bientôt en fureur. Il tint une assemblée générale où se trouva le Prince de Massa. Il y fut résolu que les Espagnols continuans à vouloir asservir le fidele peuple, à lui ôter tout secours & à violer tous les traités, il étoit défendu sous peine de la vie à tout Napolitain de proposer ni paix ni trève avec eux. Jusqu'à ce moment dans les cris de guerre & dans le ralliement, on avoit crié *Vive Espagne*, comme étant toujours sous son obéissance : il fut arrêté que ce nom désormais odieux & proscrit ne seroit plus employé, mais qu'on crieroit : *Vive Dieu, S. Pierre & le Peuple.*

Le peuple défend toute négociation avec l'Espagne. *Mod. c. 154.*

1647.

Le Prince de Maſſa.

Le Prince de Maſſa fut ſurpris d'une déclaration qui témoignoit une rébellion ouverte, elle étoit bien contraire aux conditions qu'il avoit exigées du peuple en acceptant la charge de Capitaine général. Juſqu'à ce jour Maſſa avoit eſperé de ramener le peuple au devoir & d'être regardé comme médiateur entre les deux partis. Ces reſſources s'évanouiſſoient par ce nouveau réſultat, mais il n'oſa s'y oppoſer. Il n'avoit que trop remarqué en bien des occaſions que le peuple ſe défioit de lui, & il en avoit tout à craindre ; il fallut même qu'il donnât ſes ordres pour faire publier cette déclaration dans tous les quartiers & pour la faire imprimer. Il en fit même afficher un exemplaire à la porte de ſon Palais. Pour détruire les ſoupçons qu'on pouvoit avoir

contre lui, il fit encore imprimer une Ordonnance en son nom, qui portoit sur peine de la vie à chaque soldat du peuple de se tenir assiduement auprès de son Capitaine, & défendoit à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles fussent de faire aucune assemblée dans la ville de Naples: c'étoit un moyen sûr pour que le peuple fût toujours prêt à attaquer, à se défendre, & qu'il ne se fît aucun complot en faveur des Espagnols. 1647.

Le Prince de Massa.

Malgré cette déclaration, le Viceroi à la faveur de ses intelligences dans Naples, se flattoit toujours de parvenir à un accommodement. Honteux de compromettre ainsi la réputation de son Roi, il résolut de s'abaisser jusqu'à demander une tréve au peuple. Il y détermina

Les Espagnols demandent une Trève. *Mod. ibid.*

1647. D. Jouan mortellement affligé d'avoir ſuivi le conſeil de réduire Naples par les armes. Il en étoit indigné contre le Viceroi; mais trop jeune pour prendre de lui-même un parti dans une occurrence ſi critique, & voyant tous les Miniſtres dans les intérêts du Viceroi, il aprouva la propoſition de la tréve & envoya un Trompette la propoſer au peuple. A ce ſeul mot de tréve & de traité, il ſe ſouleve, refuſe d'écouter le Trompette & le force à coups de fuſil de ſe retirer. Pour ôter même tout eſpoir de négociation, il fait arborer ſur le Tourjon des Carmes un Étendard mi-partie de rouge & mi-partie de noir, pour n'annoncer aux ennemis par ce ſignal funeſte que le ſang & la mort.

Le Prince de Maſſa.

D. Jouan étonné de l'obſtination furieuſe de ce peuple ne

sçavoit presque plus quel autre parti prendre. Ce Prince par les avis du Conseil fit une seconde tentative. Il écrivit une lettre au Prince de Massa & lui manda qu'il étoit très-surpris de voir le fidele peuple de Naples persévérer dans sa rébellion, qu'il espéroit que par son entremise il rentreroit dans le devoir, & que s'il vouloit, comme il le devoit, déposer ses armes au Palais en y allant de cinq en cinq, Dom Jouan étoit prêt à lui confirmer toutes les Capitulations & à lui accorder une Amnistie générale. 1647. Le Prince de Massa.

Cette lettre fut rendue au Prince de Massa à l'Eglise de Saint Pierre où il entendoit la Messe. Il ne la voulut ouvrir que dans une assemblée du peuple qu'il convoqua sur le champ à St Augustin. Aux premiers

1647. mots de quitter les armes, le peuple s'écrie tout d'une voix qu'il veut mourir plutôt que d'y consentir jamais : qu'il ne se fie plus aux promesses de traîtres & de parjures, mais qu'il se servira de ses armes pour conserver sa liberté, & pour ne retomber jamais sous l'esclavage des Espagnols.

Le Prince de Massa.

A ces protestations succéda un profond silence : un des Chefs en profita pour parler au Prince de Massa ; on pouvoit lire sur son visage son étonnement de la fiére résolution du peuple ; ce fut pour cet Officier une occasion de lui répéter avec fermeté ce qui lui avoit déja été dit : que son Excellence voyoit quelle étoit la disposition du peuple, qu'il n'en changeroit jamais ; que c'étoit à lui, Prince de Massa, choisi pour Capitaine

Général, à s'unir au peuple, à embrasser ses intérêts, à le servir & à bien réfléchir qu'une grande récompense ou une grande punition l'attendoit : qu'en remplissant son devoir, le peuple vouloit lui mettre la Couronne de Naples sur la tête, & qu'en le trahissant, le peuple la lui mettroit aux pieds.

1647.

Le Prince de Massa.

La menace effraya plus Massa, que la récompense ne l'excita. Il croyoit ce peuple barbare bien plus capable de le sacrifier à ses soupçons que de le maintenir sur le Trône, quand même il l'y auroit placé; il ne regardoit l'élévation dont on le flatoit, que comme un rocher escarpé au bas duquel étoit un précipice. Sage, moderé, timide, il ne traitoit que de chimere le rang qu'on lui promettoit. Jusques là, il n'avoit pas désesperé

Conduite équivoque du Prince de Massa.

1647. de concilier les intérêts des deux partis. La fureur & la réſolution inflexible du peuple le déſabuſa. Il ne penſa plus qu'à ſe dérober au danger qui le menaçoit. Le ſeul expédient étoit de quitter ſon poſte & de ſe retirer parmi les Eſpagnols au riſque d'éprouver une diſgrace, mais moins redoutable que la furie des Napolitains. Il réſolut d'en ſaiſir l'occaſion ; elle étoit difficile à trouver ; la défiance du peuple le rendoit attentif à toutes les démarches, aux pas même de Maſſa. Il étoit toujours environné d'Officiers & de ſoldats qui ſoupçonnoient ſon deſſein. Il falloit donc attendre quelque moment imprévu, quelqu'événement qui lui en facilitât l'exécution.

Le Prince de Maſſa.

Le danger le plus preſſant pour lui étoit la prévention de

ce peuple. Il pouvoit dans son 1647.
délire l'immoler à ses soupçons, il falloit les lui ôter, & affecter un attachement qui en séduisant le peuple, donnât à Massa le tems de concerter sa fuite: il n'oublia aucun des termes, aucunes des façons qui le pût convaincre de son affection & de son zéle, il promit de le proteger & de le servir. Pour lui marquer la plus grande confiance, il remit la Princesse de Massa sa femme entre leurs mains, comme le gage le plus précieux de sa fidélité. Elle fut conduite au Couvent de la Croix du Luques, où Massa, au cas qu'il pût se sauver, croyoit sa femme dans un azile si respecté de la Nation, qu'elle y seroit à couvert de la furie du peuple. Cette démarche lui fut très-agréable, mais elle n'empecha

Le Prince de Massa.

1647. pas Maſſa d'être éclairé de près par la plûpart des Capitaines des Ottines.

Le Prince de Maſſa.

Il ſoutint cette démarche par des mouvemens qui marquoient ſa vigilance, il créa pluſieurs Meſtres de Camp, des Sergens Majors, il commanda qu'on fît des barricades & des retranchemens aux poſtes les plus expoſés, enfin il les viſita tous plus exactement, mais cela ne l'empêchoit pas de ſuſpendre autant qu'il pouvoit les opérations Militaires par des voïes indirectes; il retarda le ſecours d'hommes, que les Villes & les Cazals voiſins ſe diſpoſoient d'envoyer, en y faiſant répandre ſécrettement le bruit, que ce ſecours ne preſſoit point & qu'on étoit toujours en termes d'accommodement.

Ces

Ces petites finesses ne produisoient pas de grands avantages pour les Espagnols, le peuple travaillant pour se fortifier avec une ardeur & une activité incroyable. Il dressa à la place de Porto un grand & fort retranchement, qui la mit hors d'insulte. 1647. Le Prince de Massa.

Les hostilités recommencerent dès le lendemain avec la plus grande vivacité & presque toujours à l'avantage du peuple. Le brave Pucca fit construire devant le Palais du grand Prieur de la Rocella, situé dans les quartiers des Espagnols, un retranchement épais de six pieds, à l'épreuve du canon de la place de Giesu, & même des mousquetades du clocher de Sainte Claire, lequel avoit vûe sur le retranchement. Il poussa ses travaux par des fos- Hostilités réciproques. *Mod. t. 1. c. 16.* *Le 11 Octobre.*

1647. sés, & perça plusieurs maisons pour s'avancer sans danger jusqu'à ce poste & en déloger l'ennemi. Les Espagnols y envoyerent du renfort aussi bien qu'au poste de Sainte Marie la Nove, lequel étoit pour eux d'une extrême conséquence.

Le Prince de Massa.

Celui de Saint Sebastien leur tenoit encore plus au cœur, ils l'attaquerent avec une extrême valeur & l'emporterent dans une heure ; mais Pascale Capitaine de St Antime, à la tête d'un grand corps de Napolitains & des habitans de son Cazal, le reprit après un combat qui coûta bien du sang de part & d'autre. Le peuple se battit avec tant de furie, qu'il poussa les Espagnols jusqu'au clocher de Sainte Claire. Il eût même pu se rendre maître du poste de Giesu, s'il eût voulu

fеconder Pascale; mais trop fatigué, il se contenta de l'avantage qu'il avoit remporté. 1647.

Le Prince de Massa.

La perte de la Galere Sainte Therese causa aux Espagnols un plus grand dommage. D. Jouan l'avoit envoyée à la Tour de l'Annonciade pour y charger des farines; elle en revenoit toute remplie, lorsque les forçats ayant fait une conspiration contre les Officiers mal escortés, se jetterent sur eux, les désarmerent, & les ayant mis à fonds de cale sans leur faire aucun mal, ils conduisirent la Galere à la Tour des Grecs qui tenoit pour le peuple, & la leur livrerent avec sa charge & tous les Officiers. Sujet de triomphe pour le peuple : il caressa les forçats, & les enrola après les avoir récompensés. On transporta dans la Ville

Révolte de la Galere de Ste Therése. *Mod. ibid.*

1647. toutes les provisions & l'artillerie, & la Galere fut brûlée ; une partie du canon fut placé sur le Tourjon des Carmes, qui se trouva muni d'une très-forte batterie.

Le Prince de Massa.

La perte de ces farines incommoda beaucoup les Espagnols, le Viceroi la répara par une infidélité qui noircit encore sa réputation ; il ordonna par un ban aux habitans des quartiers soumis aux Espagnols, de porter au Château neuf tous les grains qui étoient dans ces quartiers, promettant de les payer, & ensuite de les distribuer à un prix modique. Lorsque tous les grains eurent été transportés au Château neuf, non seulement il ne les voulut point payer, mais encore il fit arrêter les habitans qui venoient en demander l'argent, & les

mettoit par force dans les Régimens Italiens, où ils servirent de rectuës. 1647.

Le Prince de Massa.

Nouvelle tentative inutile pour la Paix. Mod. t. 1. c. 16.

Tant de revers décourageoient les Espagnols ; on reconnoissoit de jour en jour combien avoit été funeste le conseil du Viceroi, de réduire par les armes une Ville pourvûe de tant de défenseurs. On tâcha de revenir à la négociation : sur la fin de ce même jour 11 d'Octobre, le soleil étant encore sur l'horison, le Viceroi fit élever sur le Château neuf un étendart blanc en signe de paix, & comme voulant en faire des propositions. Le peuple en fit arborer sur le champ un noir sur le Tourjon des Carmes ; & pour prouver qu'il vouloit la guerre & non la paix, il fit faire une décharge générale de toute l'artillerie du

qu'on voudroit leur faire. Maſſa aſſembla le peuple, & lui lut cette lettre tout haut; le peuple n'y répondit que par des cris de guerre. Un de ſes Chefs pour en convaincre les Eſpagnols, éleva au haut d'une pique, la chemiſe toute ſanglante d'un des leurs, qui venoit d'être tué dans une attaque. 1647.

Le Prince de Maſſa.

Maſſa, quoiqu'affligé de cette furie du peuple, qui lui ôtoit l'eſpérance d'un prochain accommodement, diſſimula ſon chagrin & parut entrer dans les vûes du peuple. Il fit défenſe par un ban à toutes perſonnes de quelque condition qu'elles fuſſent, de ſortir de Naples, excepté les vieillards âgés de 60 ans, les femmes & les enfans. Pour établir une eſpéce de bonne guerre entre les deux partis, qui

1647. pourroit dans la ſuite faciliter un traité, il ordonna par un ſecond ban qu'il fit imprimer, une défenſe de tuer les Eſpagnols qu'on feroit priſonniers, voulant qu'on leur fît quartier.

Le Prince de Maſſa.

Ayant ſçu que quelques-uns du peuple vouloient aller piller & détruire l'Egliſe des Jeſuites, ſur un avis peut-être ſuppoſé, qu'ils entretenoient intelligence avec les Eſpagnols, il fit un nouveau ban pour défendre le pillage & l'incendie des Egliſes, en faiſant en même-tems une défenſe ſevere à tous Religieux de retirer dans leurs maiſons aucuns ennemis du peuple. Cela commença à mettre quelque ordre & quelque police dans Naples; tout ce qu'il y avoit de gens ſages ayant approuvé ces trois ordonnances.

En même-tems que le Viceroi paroissoit faire tous ses efforts pour parvenir à la paix, il formoit une entreprise qui y eût forcé le peuple, c'étoit de surprendre le Tourjon des Carmes. Le succès donnoit une entrée facile dans la Ville, & mettoit le peuple dans la nécessité de se soumettre. Anneze y commandoit : il avoit sous lui plusieurs Officiers. Le Viceroi les corrompit en leur promettant une grande somme d'argent; ils promirent de livrer leurs postes & d'introduire les Espagnols dans le Tourjon ; mais ne pouvant y réussir qu'avec des difficultés presque insurmontables, ils résolurent de gagner Anneze qui commandoit dans le Tourjon despotiquement & à qui tout obéïssoit. Ils ne doutoient pas qu'il n'ac-

1647.

Le Prince de Massa.

Entreprise sur le Tourjon des Carmes qui échoue. *Mod. ibid.*

1647. ceptât leur propoſition, connoiſſant ſon inſatiable avarice.

Le Prince de Maſſa.

Ils prirent leur tems, lorſqu'il viſitoit leurs poſtes. L'un d'eux portant la parole pour les trois, lui dit : qu'étant depuis longtems ſes intimes amis, ils venoient lui propoſer le moïen de faire une grande fortune, & en même-tems d'acquerir une gloire immortelle. Qu'il s'agiſſoit de rendre au Roi un ſervice ſignalé, en livrant le Tourjon des Carmes à D. Jouan, qui s'obligeoit de lui faire compter cent mille écus.

Anneze étoit le plus intéreſſé des hommes ; mais depuis qu'avec la faveur du peuple il avoit goûté le plaiſir de commander, il étoit devenu le plus glorieux. La ſomme qu'on lui offroit ne le dédommageoit pas ſuffiſament du gain qu'il faiſoit

dans son commandement & de la perte de son autorité ; ainsi prenant son parti sur le champ, il ordonna à ses soldats de les lier & les fit traîner au Marché où le peuple étoit toujours assemblé : il y raconta la proposition qu'ils lui avoient faite, & là, par un jugement aussi souverain que subit, ils furent condamnés à mort & arquebusés sur le champ. 1647. Le Prince de Massa.

Toute l'assemblée combla Anneze de louanges & d'applaudissemens. Il est incroyable combien le peuple fut ravi de voir dans un de ses Chefs tant de fidélité & de désintéressement. Ce zéle pour le peuple lui rappella toutes les preuves qu'en avoit déja données Anneze dans d'autres occasions, lui concilia tous les cœurs, & lui donna un si grand crédit au-

1647. près du peuple, qu'il en devint pour ainsi dire le maître.

Le Prince de Massa.

Les Espagnols s'emparent du poste de Visita Poveri.

Mod. c. 16

Il y avoit entre les quartiers des Espagnols & du peuple, l'Eglise de *Conservatorio de Visita Poveri*, dont les Religieuses élevoient à la piété & nourrissoient de pauvres filles dans un corps de logis séparé de leur Couvent. Jusqu'à ce jour les deux partis avoient respecté cet asyle. Les Espagnols crurent pouvoir faire un logement qui leur seroit avantageux dans l'emplacement de ce corps-de-logis fort élevé. Ils y entrerent, quoique ce jour-là on y célébrât les Prieres de 40 heures. Ils y commirent beaucoup de désordre, mirent le feu au bâtiment & chasserent toutes ces filles. Elles se sauverent dans Naples où le peuple les reçut avec humanité, il les logea au

Palais des Mormilles, & leur assigna un fonds pour leur subsistance. Cette générosité fit autant d'honneur au peuple, que les Espagnols reçurent de blâme d'une conduite si violente. 1647.

Le Prince de Massa.

Il y eut ce même jour une petite action au poste de Porto que les Espagnols attaquerent, ayant été trompés par une fuite préméditée du peuple. Une décharge d'un seul canon tua 60 Espagnols, en blessa plusieurs, & mit le reste en fuite.

Punition de ceux qui opinoient à implorer le secours de la France. *Mod. ibid.*

La haine contre les Espagnols croissoit toujours. Trois particuliers, gens de considération, & peut-être gagnés par l'Ambassadeur de France, proposerent dans une assemblée du peuple d'appeller à son secours les François. Jamais proposition ne fut faite plus hors de propos. Toute l'Assemblée se

1647. ſouleva contre ces Auteurs. On les déclara traîtres & on les condamna ſur le champ à la mort. Ils eurent la tête tranchée au Marché. Etoit-ce une ſuite de la haine du peuple contre la Nation Françoiſe, ou un reſte d'affection pour l'Eſpagne ? Il eſt certain que les Italiens s'accommodent mieux de l'humeur des Eſpagnols que de celle des François, pour qui ils ont de l'antipathie. Leur galanterie en eſt la cauſe. La jalouſie eſt la paſſion dominante des Italiens trop convaincus de la foibleſſe du ſexe.

Le Prince de Maſſa.

La Nobleſſe s'aſſemble à Capoue.

Mod. ibid.

La Nobleſſe ayant élu Touttaville pour Général, tint un grand Conſeil ſur ſes opérations. On agita ſi on attaqueroit la Ville-baſſe de Naples, pendant que les Eſpagnols attaquoient la haute. L'averſion que ce grand

Corps avoit pour le peuple, sembloit le disposer à cette entreprise, qui eût été fatale aux Napolitains; mais cette aversion étoit combattue par celle que tout le Corps avoit pour les Espagnols. Ce parti fut rejetté. Le Duc de Matalone opina à tenir seulement la campagne, & à empêcher les secours que le peuple pourroit recevoir des Villes & des Cazals déclarés pour lui. Il paroîtra extérieurement, ajoûta-t-il, que la Noblesse fidéle à son Roi est toujours ennemie du peuple, & qu'elle lui fait la guerre. Par cette conduite, on laissera aux Espagnols le soin du siége de Naples pour se régler sur les événemens.

1647.

Le Prince de Massa.

Ce conseil qui convenoit à la politique des Italiens fut aplaudi, mais eut le sort des par-

1647. tis mitoyens. Les Eſpagnols en pénétrerent le motif, & ne regarderent pas moins la Nobleſſe comme leur ennemie. Le peuple de ſon côté ne diminua rien de ſa fureur contr'elle.

Le Prince de Maſſa.

En conſéquence de cette réſolution, la Nobleſſe ſe retira à Capoue où elle établit ſon quartier général. Elle fit des levées de ſoldats & groſſit ſes eſcadrons juſqu'à prendre tous les chevaux de caroſſe qu'elle put aſſembler. Elle s'empara auſſi des Châteaux qui tenoient pour le peuple. Les Eſpagnols ne reçurent donc aucun ſecours de la Nobleſſe, qui perſiſta toujours à ne pas s'approcher de Naples, perſuadée que la gloire qu'elle auroit remportée en attaquant le peuple, eût été imputée aux Eſpagnols.

Le peuple ne ſçut aucun gré

à la Noblesse de n'avoir pas attaqué la Ville-basse, il lui imputa au contraire à nouveau crime, les hostilités qu'elle fit dans les Villes soulevées contre les Espagnols ; il proposa de s'en venger, mais il falloit auparavant chasser les Espagnols de devant Naples. Il leva de son côté de la Cavalerie à la faveur des chevaux qui étoient dans la Ville. On en forma plusieurs compagnies, on leur donna pour Général Ciccio Ferlinghier, Gentilhomme Napolitain, & très-attaché aux intérêts du peuple. On proposa dans une assemblée générale d'attaquer en même tems tous les postes que les Espagnols occupoient aux environs de la Ville ; on espéroit les resserrer dans les trois Châteaux dont on pourroit se rendre maître successivement. Cet avis fut

1647.

Le Prince de Massa.

Le 12. Octobre.

Soupçons contre le Prince de Massa.

Mod. t. 1. c. 16.

1647. approuvé de tous les Chefs ; on pria le Prince de Maſſa d'en faire les diſpoſitions & de donner ſes ordres pour cet aſſaut général.

Le Prince de Maſſa.

Maſſa ne le jugea pas à propos. Il leur repréſenta qu'il ne falloit pas expoſer en un ſeul jour tous les avantages que le peuple avoit remportés ; que les troupes Eſpagnoles étoient compoſées de vieux ſoldats aguerris, fameux par tant de combats, bien armés, retranchés dans leurs poſtes, & qui gardoient la plus exacte diſcipline : que dans cette attaque le peuple perdroit tout ce qu'il avoit de plus braves gens, & que le reſte ſe trouveroit incapable de réſiſter à un ennemi victorieux ; qu'il falloit temporiſer & ſe repoſer ſur ſa conduite ; qu'il comptoit ſans ex-

poser la fortune du peuple, chasser bientôt les Espagnols de la Cité; qu'il avoit pour y parvenir, des ressorts secrets & infaillibles, qu'il feroit agir quand il le faudroit.

1647.

Le Prince de Massa.

Ce discours arrêta l'exécution du projet: on prétend que Massa ne s'y opposa, que parce qu'il comprit que les Espagnols n'étoient point en état de soutenir cette attaque générale, qu'ils alloient être chassés de devant Naples, que la guerre seroit éternelle, & qu'il n'y auroit plus d'espérance d'accommodement. Il se flattoit toujours d'y parvenir, il ne voyoit que cette voie de sortir du labyrinthe où il se trouvoit si malheureusement enfermé.

Les Chefs du peuple & tout le peuple en général furent très-mécontens du refus de leur Ca-

1647. pitaine général, quoique d'abord on ne lui en eût rien témoigné. La plûpart du menu peuple se retira dans ses maisons : dans sa mauvaise humeur, il rencontra un Gentilhomme de la Maison des Afflicti qui étoit jointe à la Noblesse. Il se jetta sur lui avec fureur & lui coupa la tête. C'étoit une espèce de rage que cette populace avoit contre les Gentilshommes, & personne n'avoit l'autorité de la réprimer. Elle éclatoit en murmures contre Massa, des murmures elle passoit aux menaces, les Chefs n'étoient pas plus contens. Ils soupçonnoient sa fidélité ; à travers ses raisons trop subtiles & trop recherchées, ils croyoient découvrir son inclination secrette pour les Espagnols.

Le Prince de Massa.

Dans cette persuasion géné-

rale, les habitans des quartiers de Zavatiera & de la Pietra-del-Pesché se souleverent tout-à-coup, en s'écriant que c'étoit un traître, qui avoit refusé de chasser l'ennemi de ses postes, & qu'il falloit en délivrer le peuple. Pleins de fureur, ils courent à son Palais, l'en font sortir avec violence, le forcent de monter à cheval & le conduisent à leurs quartiers pour lui couper la tête. Lorsqu'ils sont à Sainte-Marie de la Gratia, ils l'obligent de mettre pied à terre & se disposent à faire l'exécution. 1647.

Le Prince de Massa.

Le peuple le veut faire mourir. *Mod. ibid.*

Jamais l'infortuné Prince de Massa ne parut plus grand. Il voit la proximité de son supplice sans changer de visage. Il conserve tout son sang froid, fait seulement signe de la main à cette foule de peuple à qui il

1647. demande à parler. Ses Chefs encore sensibles à quelque compassion, suspendent la furie de ce peuple. Ils font entrer Massa dans une maison voisine de l'Eglise. Alors le Prince de Massa avec un air tranquille & un visage serein leur parle en ces termes :

Le Prince de Massa.

Ne croyez pas, mes chers Compatriotes, que je sois fort effrayé des approches de la mort. Je l'ai vûe tant de fois autour de moi dans les combats, que j'y suis accoutumé. Mourir est le sort commun de tous les hommes. Qu'importe du genre de mort, pourvû qu'elle laisse de nous un souvenir glorieux. Je suis entre vos mains, vous pouvez me faire mourir, vous le voulez, j'y consens. Mon seul regret est de voir tremper dans mon sang les mains d'un peuple qui m'est si cher;

d'un peuple dont par mes travaux, mes veilles & mes soins, je n'ai pensé qu'à conserver les jours & les biens. Vous m'imputez des délais, des remises, de la froideur pour votre défense, c'est-là, mes chers enfans, le comble de l'injustice. Toute cette conduite n'a été que l'effet de mon amour pour vous & pour la Patrie. J'ai voulu épargner votre sang. La vie d'un seul Citoyen est à mes yeux plus précieuse que la mort de cent ennemis. C'est par la prudence, par l'adresse, par une manœuvre secrette & composée, que je me suis proposé d'assurer votre liberté & de vous rendre victorieux. J'ose encore vous en assurer; si me rendant votre confiance, si vous en reposant sur mes lumieres & mon expérience, vous voulez me laisser conduire une guerre qui a

1647.

Le Prince de Massa.

1647. *commencé si heureusement, je vous promets de terminer bien-tôt les troubles du Royaume, & de vous faire goûter le charme d'une paix tranquille; ne vous en fiez pas cependant entierement à mes promesses, je consens de rester toujours dans ce quartier à votre disposition : vous serez témoins de mes démarches, & vous pouvez nommer quatre Consulteurs à qui je communiquerai mes projets & mes ordres, qu'ils pourront examiner & faire exécuter.*

Le Prince de Massa.

Le Prince de Massa prononça ce discours avec tant de graces, tant de douceur & tant de flegme, qu'il charma tous ceux qui l'écoutoient. Attendris, ils passent de leur résolution barbare à un sincere repentir. Ils l'assurent qu'ils respecteront ses jours & qu'ils lui obéïront comme auparavant,

auparavant, pourvû qu'il leur 1647.
tienne parole. Ils lui rendent la liberté; &, comme il l'avoit proposé, quatre Consulteurs sont nommés pour concerter avec lui toutes les opérations Militaires.

Le Prince de Massa.

Après un tel danger, & observé de si près par un peuple soupçonneux, le Prince de Massa ne pouvoit être trop circonspect; le seul parti qu'il pouvoit prendre, étoit de se livrer entiérement aux Napolitains, d'oublier les intérêts de l'Espagne, & de tenter jusqu'où la fortune le pouvoit élever. Il est difficile de démentir son caractère, de renoncer à des préventions. Massa délivré d'un péril affreux, se rappella toujours la légéreté, le caprice & la cruauté de ce peuple. Il reprit son premier projet de balancer les avantages entre le peuple & les

1647. Espagnols, pour amener les deux partis à une paix qui pourroit conserver sa propre fortune & celle de sa famille.

Le Prince de Massa.

Nouvelle négociation pour la Paix.

Mod. t. 1. c. 16.

Le 13 Octobre.

Les suites de cet événement parurent favorables à ses vûes. Dès le lendemain 13 d'Octobre, il reçut une nouvelle lettre de D. Jouan qui lui fut remise par Scacciavento l'un des Consulteurs du peuple. Massa convoqua sur le champ les Consulteurs, tous les Capitaines des Ottines, & l'ouvrit en leur présence. Elle contenoit que D. Jouan avoit appris avec joie la nouvelle preuve que le peuple avoit donnée de son amour & de sa fidélité pour le Roi, en condamnant à mort & en faisant mourir les trois traitres qui avoient voulu insinuer au peuple d'implorer contre son Prince le secours des Etran-

gers & d'appeller les François : 1647.
Que D. Jouan étoit si touché de cette action généreuse, qu'il en avoit en son particulier beaucoup d'obligation au fidéle peuple : que pour lui en marquer sa reconnoissance, il desiroit ardemment rendre à ce peuple fidéle le bonheur & le calme dont il avoit joui, mettre fin à tous ses maux, & lui accorder par une pacification générale, toutes les graces & toutes les sûretés qu'il pouvoit desirer : qu'on n'avoit qu'à nommer des Députés, qu'ils éprouveroient les bonnes dispositions & l'affection de D. Jouan. Cette lettre ne faisoit aucune mention des armes, D. Jouan n'exigeoit plus que le peuple s'en défaisît.

Le Prince de Massa.

Tous ces Officiers virent avec joie que les Espagnols se relâchoient d'une demande qui étoit

1647. un obstacle éternel à la paix.

Le Prince de Massa.

Massa encore plus content, fit faire aussi-tôt plusieurs copies de cette lettre, & en envoya une dans chaque Ottine; elle y produisit divers sentimens qui se réduisoient à deux, l'un de traiter avec les Espagnols, l'autre de refuser toutes leurs offres, & de continuer la guerre.

Ceux qui vouloient la paix soutenoient que les Espagnols la demandoient sincérement, ayant reconnu l'inutilité de leurs efforts, & que le peuple étoit invincible; d'ailleurs que pouvoit-on souhaiter de plus avantageux? ils demandoient pourquoi on faisoit la guerre, si ce n'étoit pour parvenir à la paix. Les autres, ennemis mortels des Espagnols, publioient qu'ils ne falloit jamais se fier à eux après avoir si souvent éprouvé leur

perfidie, qu'il falloit continuer la guerre jusqu'à ce qu'on eût procuré à la Ville de Naples & à tout le Royaume une entiére liberté. 1647.

Le Prince de Massa.

Le plus furieux ennemi des Espagnols étoit le Commissaire Géneral de la cavelerie, Pregnano, il porta sa haine jusqu'à monter en Chaire dans l'Eglise des Carmes où le peuple étoit assemblé. Là, il s'écrioit que les offres de D. Jouan n'étoient qu'artifice, qu'elles n'étoient qu'un piége dressé pour trahir & opprimer le peuple; qu'ils étoient alterés de son sang, & animés de la plus furieuse vengeance; qu'ils n'oublieroient jamais les affronts que le peuple leur avoit fait essuier; que cette nation étoit implacable; enfin qu'il n'étoit plus ni sûreté, ni bonheur pour

1647. le peuple que dans la continuation de la guerre; qu'il leur en fâlloit faire une immortelle jusqu'à ce qu'on les eût entièrement chassés du Royaume.

Le Prince de Massa.

Prégnano parla avec tant de force & tant de véhémence, qu'il ébranla tous les esprits, il les entraîna dans son sentiment, en leur communiquant son ardeur & sa passion. Tous sortent de l'Eglise en criant qu'ils ne veulent point de paix, qu'ils sont déterminés à faire une guerre immortelle à l'Espagne; ils portent leur fureur jusqu'à courir par la Ville, pour arracher de plusieurs endroits les portraits du Roi, ceux de l'Empereur Charles-Quint, dont la mémoire étoit en si grande vénération à Naples, & que le peuple au millieu de son plus grand délire avoit jusques-là respectés.

Ce ne fut là qu'une saillie de colere, qu'un emportement passager de quelques Capitaines des Ottines; le reste de l'assemblée opina à écouter les propositions de D. Jouan. Scacciavento l'un des Consulteurs, & en même tems l'un des plus célébres Avocats de la Ville parla avec beaucoup de sens. Il représenta que dans la situation où étoient les affaires du peuple, il n'y avoit que deux partis à prendre; le premier, de n'entendre aucun traité & de secouer entiérement le joug des Espagnols; le second, de s'y soumettre, mais avec des tempéramens qui assurassent à jamais le bonheur & le repos du peuple. Il fit voir qu'il y avoit une espèce d'impossibilité à se détacher de la Monarchie, qu'une longue habitude y avoit

1647.

Le Prince Massa.

Conditions auxquelles le peuple veut consentir à la paix. *Mod. c.16.*

1647. accoutumé les Napolitains; que la puissance du Roi d'Espagne étoit trop grande pour qu'eux seuls y pussent résister ; qu'il réuniroit toutes les forces de ses Royaumes, pour réduire Naples, le plus beau fleuron de ses Couronnes ; qu'il suspendroit pour un tems la défense du Milanois & la guerre de Portugal, pour employer contre les Napolitains toutes ses armées tant par mer que par terre : enfin qu'il y avoit lieu de craindre qu'après une longue guerre, après bien du sang répandu ; le peuple ne succombât & n'éprouvât toute la rigueur d'un Prince irrité & victorieux.

Le Prince de Massa.

Il ajouta que la prudence exigeoit ; qu'on évitât de si grands dangers & qu'on le pouvoit par un Traité avantageux :

qu'il ne s'agissoit pas de se fier à des écrits ni à des sermens tant de fois violés, mais de prendre des suretés qui dépendissent du peuple même ; que pour cet effet il falloit demander qu'on remît absolument entre ses mains le Château saint Eime, & qu'il fût permis au peuple de construire dans la Ville & aux environs, autant de forts qu'il le jugeroit à propos pour la mettre hors d'insulte, & à couvert de toute entreprise. Ce projet fut aplaudi par tous les Chefs ; on envoya prier le Cardinal Archevêque d'y entrer & de se rendre médiateur entre les Espagnols & le peuple. Ce Prélat s'en excusa sur les soupçons qu'on avoit fait voir contre lui dans les précédentes négociations. 1647. Le Prince de Massa.

Le Prince de Massa eût voulu

1647. être choisi pour ce traité, mais le peuple l'en exclut par une suite de sa défiance; on prit du tems pour nommer des Députés plénipotentiaires. Massa fit réponse à D. Jouan, lui rendit compte des dispositions où étoit le peuple, & l'assura qu'à la faveur des graces que son Altesse accorderoit au peuple, lui, Massa, ne perdroit pas l'occasion de prouver son zéle & son attachement pour les intérêts de sa Majesté.

Le Prince de Massa.

Mort de D. Carlos de Taxis.

Mod. ibid.

Rien n'étant encore arrêté, le peuple continua de se livrer à sa haine contre la Noblesse; la mort de D. Carlos de Taxis, neveu du Chapelain major du Viceroi, fit connoitre qu'elle alloit toujours jusqu'à la fureur. Taxis étoit un gentilhomme de bonne maison d'Allemagne; il avoit suivi son oncle pour voir

l'Italie, & se former auprès de lui. On ne sçait par quelle raison il s'éloigna du Château neuf, ni où il alloit; mais en passant par le bourg de Polteno il y fut arrêté & conduit à Naples comme un ennemi du peuple, on ignore aussi sur quel fondement on lui imputa des conspirations; ces accusations avoient sans doute rapport à la conduite de son oncle qui pouvoit avoir reçu des ordres du Viceroi. Cette tumultueuse assemblée condamna brusquement Taxis à mort sans aucune formalité: il tâcha envain d'exciter sa pitié, il offrit envain une rançon de dix mille ducats, ces inhumains alterés du sang de la Noblesse, décapitérent Taxis dans la Place du marché. 1647.

Le Prince de Massa.

Pendant cette scene cruelle &

1647. injuste, l'assemblée générale qui n'y avoit eu aucune part, continuoit sa séance ; elle nomma pour Députés plénipotentiaires, le Prieur des Carmes D. Barini, & trois Avocats, apellés à Naples Docteurs, tous gens d'esprit, bien instruits des droits du peuple. Ils prirent un passeport, & exigérent qu'il fût signé par D. Jouan lui-même.

Le Prince de Massa.

Le 14 Octobre.

Députés Plénipotentiaires.

Mod. c. 16.

Le 15 Octobre.

Avant leur départ ils voulurent avoir leurs instructions écrites & signées par les autres Consulteurs du peuple, afin de ne point passer leurs ordres & qu'on ne pût rien leur imputer.

Les instructions ne contenoient que six chefs, mais si essentiels, que si le peuple les eût obtenus il se pouvoit croire en sûreté contre toutes les entreprises des Ministres.

Le premier chef étoit, qu'on

mît le peuple en possession du château S. Elme. Le second, que le Viceroi fût chassé du Royaume sans qu'il pût y revenir. 1647.

Le Prince de Massa.

Le 3e. que D. Jouan gouvernât par lui-même jusqu'à l'arrivée du nouveau Viceroi.

Le 4e. que tous les Incendiés fussent bannis du Royaume à perpétuité.

Le 5e. stipuloit une amnistie générale jusqu'à ce jour.

Le 6e. enfin une confirmation authentique des trois traités accordés par le Viceroi & le Collateral. Ces instructions furent remises aux trois Docteurs.

Les Députés partirent & arriverent à la Galere Capitane: plusieurs Seigneurs les y reçurent & les conduisirent dans la Felouque réale au bord de D. Jouan à qui ils les présenterent.

Ce fut Scacciavento qui por-

1647. ta la parole & qui harangua ce Prince à qui il présenta ensuite le Mémoire qui contenoit les conditions que le peuple demandoit. Le Prince le reçut, & dit qu'il l'examineroit. Les députés retournerent à Naples après s'être entretenus quelques tems avec Borgia.

Le Prince de Massa. Les Députés devant D. Jouan. *M od. ibid.*

Election d'un Mestre de Camp général. *Mod. ibid.*

La négociation n'empêchoit point le peuple de prendre toutes ses mesures pour la continuation de la guerre. Le Prince de Massa le voyoit avec douleur. Il comprenoit que le peuple ne pouvoit revenir des soupçons qu'il avoit contre lui. On ne l'avoit point choisi pour traiter avec les Espagnols. Il eut bientôt un signe plus certain du peu de confiance du peuple dans une assemblée qui se tint le jour même que les députés étoient allés trouver D. Jouan.

Le peuple y proposa d'élire un Mestre de Camp général qui marchât toujours à sa tête & qui veillât plus attentivement à sa défense. 1647.

Le Prince de Massa.

Toutes les voix se réunirent pour Marco-Antonio Brancaccio, Gentilhomme Napolitain, qui après avoir servi longtems les Vénitiens avec beaucoup d'honneur & de réputation, s'étoit retiré à Naples pour jouir en repos des grands biens qu'il avoit acquis à leur service. Mécontent des Espagnols qui n'avoient jamais voulu lui donner de l'emploi, il les avoit toujours secretement haïs. Ces sentimens n'étoient point inconnus au peuple, & lui rendoient cet Officier plus cher.

le 16 Oct.

Brancaccio avoit 75 ans: comblé d'honneur & de biens, il n'étoit pas naturel qu'il re-

1647. nonçât au repos dont il jouissoit pour s'engager dans un parti si orageux, dans le temps même qu'on traitoit d'un accommodement. Les hommes ne sont jamais rassasiés de biens, ils veulent toujours élever leur forrune : Brancaccio étoit ravi de signaler sa haine contre les Espagnols & de se venger de leurs mépris. Il feignit d'abord de refuser cet emploi, quelque capable qu'il en fût, sous le prétexre que le peuple, en faisant sa paix, ne l'abandonnât à la vengeance des Espagnols ; mais sur les protestations & les assurances du peuple & de ses Chefs, que quelqu'accord qui se fît, le peuple conserveroit sa libetté & protégeroit ses défenseurs, Brancaccio accepta l'emploi & fut proclamé Mestre de Camp général du peuple.

Le Prince de Massa.

En acceptant cette charge, il déclara qu'il ne prétendoit en faire aucunes fonctions sans l'avis d'un Conseil ; cette précaution qui marquoit beaucoup de sagesse & d'affection pour le peuple, lui fut très-agréable. On lui en forma un sur le champ composé de deux Consulteurs par Ottine. 1647.

Le Prince de Massa.

Ce fut pour le Prince de Massa le sujet d'un grand chagrin. Il voyoit son autorité partagée avec un Officier, qui ennemi des Espagnols, serviroit le peuple avec activité & porteroit les choses à l'extrême. Il n'étoit plus question de tergiverser & de traîner la guerre en longueur. Toutes ses vues s'évanouissoient, tout ce qu'il avoit gagné en biaisant, en temporisant, en se rendant suspect, n'avoit servi qu'à se faire donner un

1647. concurrent plus accrédité que lui, qui étoit comme son espion, & qui le mettoit dans une espéce de subordination.

Le Prince de Massa.

Ordonnance du Prince de Massa. *Mod. ibid.*

Quelque dissimulation qu'il affectât, le peuple pénétra son chagrin & y fit peu d'attention. Dès ce moment Massa fut comme en esclavage, & se vit contraint d'adhérer à toutes les volontés du Mestre-de-camp général, toujours appuyé du peuple. Il lui fallut signer une déclaration qui répondoit aux premiers transports de Mazanielle, & qui annonçoit une guerre sanglante : elle défendoit à tous les habitans du Royaume de payer au Roi aucune sorte de gabelle ni d'imposition. A toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles fussent, de prendre les armes contre le peuple & de

faire des levées, à peine d'être mis à mort sur le champ, & à peine de confiscation de tous leurs biens au profit du peuple qui s'obligeoit d'en accorder le tiers au meurtrier. On mettoit à prix la tête du Duc de Matalone dont on confisquoit tous les biens aussi au profit du peuple qui en accordoit le quart à ceux qui l'auroient tué, & qui lui donnoit abolition de tous les crimes pour lui & pour vingt des complices. 1647. Le Prince de Massa.

Telle étoit l'ordonnance que fut forcé de rendre le Prince de Massa à la sollicitation & à la réquisition du peuple à qui il n'osoit rien refuser. La situation de ce Capitaine Général étoit déplorable, il ne voyoit plus de termes à ses malheurs.

Troisiéme assaut général. *Mod. ibid. le 17 Oct.*

Si le peuple, en négociant avec le Viceroi, faisoit des dis-

1647. positions de guerre, ce Ministre en faisoit de pareilles & recherchoit toujours les occasions de le tromper & de le surprendre. Le 17 d'Octobre il s'éleva un orage & un ouragan si furieux qu'il sembloit que Naples alloit être submergée. Au milieu de la consternation générale, le Viceroi crut que le peuple épouvanté auroit quitté ses postes & se seroit retiré dans ses maisons. Il donna subitement les ordres pour attaquer la ville de tous côtés. Il comptoit dans un moment de surprise pouvoir s'en rendre maître. Malgré l'orage qui continuoit encore, toutes les troupes donnerent un assaut général & le canon tira de tous les Châteaux, mais le Viceroi fut trompé dans ses conjectures. Les Napolitains étoient restés sous les armes à

Le Prince de Massa.

couvert dans les lieux voisins & à portée de se rejoindre comme ils firent avec une promptitude & une audace infinie. Les Espagnols furent repoussés partout. Brancaccio à la tête de sa troupe fit voir une intelligence, une sagesse & une valeur qui lui attirerent les applaudissemens de tout le peuple. 1647. Le Prince de Massa.

Dès ce moment Brancaccio en devint le héros, son plus zélé défenseur & en quelque façon le maître de Naples. Il y parut dans une assemblée où il se plaignit d'avoir oui (lorsqu'on étoit aux mains) des gens du peuple crier *vive Espagne.* Suivant ce cri, représenta-t-il, *on reconnoît le Roi d'Espagne pour son Roi. En ce cas nous sommes des rebelles & nous n'avons qu'à nous rendre la corde au cou.* Il ajouta qu'il falloit or- Manifeste pour implorer le secours des Princes étrangers. *Mod. ibid.*

1647. donner un autre mot de ralliement : que si l'on vouloit y substituer le nom d'un souverain il falloit en choisir un ; qu'il lui sembloit que le peuple ne pouvoit s'adresser qu'au Pape, haut Seigneur du Royaume, ou au Roi de France, à moins qu'on ne voulût se mettre en République comme les Hollandois. A ce nom de République il n'y eut qu'un cri général, qu'on vouloit la liberté & se mettre en République.

Le Prince de Massa.

C'est le parti le plus salutaire que puisse prendre le fidéle peuple, reprit Brancaccio, mais une République naissante & encore dans le berceau, subsiste avec peine par elle-même. Elle a besoin d'appui & que quelqu'un lui fournisse des alimens. La République des Hollandois implora dans son commence-

ment le secours de l'Angleterre 1647.
& de la France, qui l'aiderent
& de soldats & d'argent. L'Angleterre étant trop éloignée & la France étant actuellement en guerre avec l'Espagne, il semble qu'il est naturel aux Napolitains de s'adresser au Roi de France.

Le Prince de Massa, le 18 Oct.

Toute l'assemblée approuva le discours de Brancaccio, & ce même peuple qui deux jours auparavant avoit fait mourir trois de ses habitans pour avoir proposé le secours de la France, témoigna pour lors une extrême impatience d'y avoir recours. Il s'écria qu'il falloit implorer l'assistance de tous les Princes Chrétiens, sur-tout celle du Roi de France. On en dressa sur le champ un manifeste, où tous les griefs du peuple étoient exposés. On dif-

1647. féra de les envoyer, pour voir quel ſuccès auroit la négociation commencée avec Dom Jouan.

Le Prince de Maſſa.

Suite de la négociation.
Mod. c. 16.

Elle fut repriſe dès le lendemain. Scacciavento avec ſes trois Collégues retourna au bord de Dom Jouan pour demander réponſe aux propoſitions du peuple. Ce Prince leur ayant donné audience ſe retira avec le Conſeil. Peu de tems après il leur fit porter un Mémoire où il étoit écrit, que les conditions contenues dans la ſupplique du peuple ne répondoient point aux eſpérances du Prince, toujours diſpoſé à contribuer au bonheur & au repos des Napolitains, quand ils feroient des demandes telles qu'il convenoit à des ſujets envers leur Roi.

Les Députés rentrés dans Naples

ples trouverent le peuple assem- 1647.
blé au Tourjon des Carmes.
On y délibéra sur l'écrit de Dom Jouan. On y convint que ce Prince s'étant relâché sur la demande de quitter les armes, on auroit dû aussi se désister de celle du château Saint Elme; & encore de quelques autres qu'on avoit poussées trop loin. D'un commun avis on résolut de réformer les propositions, de ne s'attacher qu'à celles qu'on croiroit essentielles à la sûreté du peuple. On réduisit à huit toutes les demandes, dont il fut arrêté qu'on ne se relâcheroit point.

Le Prince de Massa.

La premiere, que toutes les capitulations accordées par le Viceroi & le Collatéral seroient confirmées.

Dernieres demandes du peuple.

La 2ᵉ. Que le Viceroi & le

1647. Viſiteur général ſortiroient du Royaume.

Le Prince de Maſſa.

La 3e. que Dom Jouan gouverneroit par lui-même juſqu'à l'arrivée d'un nouveau Viceroi.

La 4e. qu'il ſeroit permis au peuple de conſtruire pour ſa ſureté au dedans de la ville un Arſenal & deux Forts.

La 5e. que toutes les troupes qui environnoient la ville ſe retireroient dans le château.

La 6e. que ſon Alteſſe renvoyeroit celles qui pourroient arriver dans la ſuite comme inutiles au moyen de la pacification.

La 7e. que tous les incendiés, leurs fils & leurs adhérens ayant conſpiré. & pris les armes contre le fidele peuple, ſeroient bannis du Royaume & condamnés d'en ſortir dans qua-

tre jours & de la ville de Naples dans 24 heures. 1647.

La 8e. que son Altesse confirmeroit les amnisties précédentes & en donneroit une nouvelle jusqu'au jour du traité, laquelle s'étendroit à tout ce qui s'étoit passé, même aux crimes de lèzeMajesté au premier chef, quoiqu'on ne crût pas en être coupable.

Le Prince de Massa.

Les Députés porterent ces nouvelles propositions à Dom Jouan qui nomma pour les examiner & les discuter avec eux, les Ministres dont le principal étoit Dom Melchior Borgia, Conseiller intime de Dom Jouan, & homme d'une grande naissance; il dit aux Députés que la plûpart de leurs demandes étoient non-seulement injustes, mais encore dépourvûes de toutes raisons; que pour sau-

Conférence des députés avec les Ministres. *Mod. t. 1. c. 16.*

1647. ver l'honneur du Roi, il étoit indiſpenſable que le peuple deſarmât & allât dépoſer ſes armes au château neuf. Scacciavento répondit avec fermeté qu'une pareille demande dans la conjonċture préſente ne pouvoit s'accorder. Que le peuple avoit toujours eu droit d'avoir ſes armes, & qu'il étoit contre toute ſorte d'apparence de vouloir le priver de ſes anciens priviléges, lorſqu'il en demandoit de nouveaux. Borgia n'inſiſta pas, on paſſa aux autres articles.

Le Prince de Maſſa.

Sur le premier concernant les capitulations accordées, Borgia en remontra l'injuſtice, l'innovation, & qu'il falloit les réformer. Scacciavento répondit que les traités avoient été faits ſolemnellement, en connoiſſance de cauſe, & publiés

avec des ſermens authentiques. 1647.
Borgia répliqua que la force ſeule les avoit fait obtenir, que ce qu'on accordoit par violence étoit nul de plein droit. Le Député remontra qu'il n'y en avoit eu aucune, le Viceroi étant libre & en toute ſûreté au château neuf. Sur le ſecond qui regardoit l'éxil du Viceroi, Borgia ſe récria qu'il étoit contre l'honneur du Roi de révoquer ſes Miniſtres ſuivant le caprice de ſes ſujets, & qu'il ne conſentiroit à aucune condition flétriſſante.

Le Prince de Maſſa.

Scacciavento ſans diſconvenir que l'honneur du Roi étoit intéreſſé à une pareille démarche, répliqua qu'il n'y avoit pas d'autre expédient pour appaiſer le peuple, & que cet article étoit d'une néceſſité abſolue, le Viceroi par ſes manquemens de pa-

1647. roles & par toute sa conduite passée étant devenu l'objet de la haine publique. Borgia n'objecta rien à la troisiéme demande, que Dom Jouan gourvernât par lui-même; mais sur la quatriéme que le peuple fût autorisé à construire un Arsenal & deux Forts, il dit que c'étoit vouloir se soustraire à l'obéissance du Roi, ne le plus reconnoître, traiter de pair avec lui, & qu'il ne pouvoit répondre à une pareille demande que par la bouche du canon.

Le Prince de Massa.

Le Député répondit que les Sujets ne pouvoient traiter avec leur Roi, que sur la confiance qu'ils prenoient en sa parole sacrée, que lorsqu'il en a manqué en la violant, il ne reste plus de sûreté à traiter avec lui & qu'alors il leur est permis de la chercher par des voies plus

solides & plus certaines. Enfin que si les Espagnols veulent éxécuter le traité de bonne foi, les deux citadelles que le peuple veut construire ne serviront qu'à assurer le service du Roi & la fidélité d'un peuple disposé à lui rendre une éternelle obéissance. Scacciavento prononça ces paroles avec une fierté mêlée d'aigreur, que Borgia ne releva pas; il n'objecta encore rien sur les 5e. & 6e. articles qui n'eussent pas fait de difficulté, si l'on étoit convenu sur les autres. 1647.

Le Prince de Massa.

Le 18. Octobre.

A l'égard de l'exil des incendiés, 7e article, Borgia remontra qu'il y avoit une horrible inhumanité à les bannir de leur patrie après avoir brulé leurs maisons & leurs effets, qu'ils étoient assez punis sans vouloir encore les empêcher de respirer l'air

1647. des lieux de leur naiſſance auſquels les hommes ſont ſi attachés.

Le Prince de Maſſa.

Scacciavento repréſenta qu'ennemis du peuple, brûlant de déſir de ſe venger, étant la plûpart gens autoriſés, même dans le miniſtere, enfin coupables de pluſieurs autres délits, il feroit trop dangereux de les laiſſer dans une ville où ils étoient odieux, que le peuple ne les ſouffriroit jamais; mais il ajouta que ce même peuple ſatisfait des graces de ſon Alteſſe, il lui ſeroit facile dans la ſuite d'obtenir le rappel de ces exilés.

Le 8e. article ne fut point diſcuté, l'amniſtie étant de droit, ſuppoſé que l'on fût d'accord ſur les autres demandes.

Rupture de la négociation.

Mod. t. 1. c. 16.

Cette conférence dura huit heures entieres, Scacciavento

y soutint les intérêts du peuple avec beaucoup d'audace sans vouloir se relâcher sur aucun des articles. Les Ministres en allerent rendre compte à Dom Jouan, qui peu de tems après envoya son Sécrétaire porter aux Députés un billet de ce Prince, contenant sa décision. Tels étoient les termes de sa main : *Les propositions du peuple étant presque les mêmes que les précédentes, son Altesse les déclare inadmissibles : si le peuple veut rentrer dans le devoir & se soumettre au Roi, Son Altesse lui offre une amnistie générale & l'abolition des gabelles de la grasse, c'est-à-dire de celles imposées sur les vivres & qui avoient été l'origine des troubles. Qu'à l'égard des autres demandes, elle les proposeroit à Sa Majesté qui étoit disposée à*

1647.

Le Prince de Massa.

1647. *lui accorder toutes les graces qui*
Le Prince de Massa. *seroient compatibles avec son honneur & sa dignité.*

Les Députés furent fort surpris d'une réponse si brusque & si peu satisfaisante. Scacciavento sur-tout en prévit les suites funestes, il comprit que toutes négociations étoient rompues. Il dissimula, ne se croyant pas en sureté au milieu de ses ennemis, s'il eût repliqué quelque chose de trop fort. Pour leur laisser quelque espérance d'accommodement, il demanda un passeport illimité pour aller & revenir sans le faire renouveller. Il lui fut donné, & aussitôt il retourna à Naples avec ses Collegues.

Tout le peuple étoit assemblé au marché. Scacciavento y lut à haute voix le billet de Dom Jouan : le cri fut général qu'il

falloit continuer la guerre, ne 1647.
plus parler de traité, & sur-tout
que personne ne retournât au- Le Prince de Massa.
près de Dom Jouan. On fit plusieurs copies de ce billet qui furent envoyées dans toutes les Ottines. Scacciavento écrivit à Borgia pour lui faire sçavoir la disposition du peuple, & qu'il n'étoit plus question de suivre la négociation, le peuple étant très-mécontent de la réponse de Son Altesse, & résolu de maintenir sa liberté à quelque prix que ce fût.

Dès le jour même on fit partir des Envoyés pour porter dans tous les Etats des Princes de l'Europe le manifeste qu'on avoit dressé. On y exposoit dans les termes les plus touchans, les griefs du peuple & les cruautés des Espagnols. On y imploroit la protection & le

1647. secours de toutes les Puissances.

Le Prince de Massa.

Continuation de la guerre.

Mod. t. 1. c. 17.

Le 19 Octobre.

Ce furent les Espagnols qui recommencerent les hostilités. Le lendemain 19 d'Octobre ils firent en même-tems trois attaques. Ils furent par-tout repoussés & battus. A Antignano le peuple avoit dressé une embuscade où les Espagnols donnerent & où ils perdirent cent cinquante hommes.

Le 20 Oct.

Le 20 le Capitaine Pisacano s'avança vers le Mont S. Martin qui couvroit le Château Saint Elme, après avoir concerté avec le Capitaine Canella qu'il le suivroit à la tête du corps qu'il commandoit. Le Mont S. Martin étoit un poste de la derniere conséquence. Sa prise eût facilité celle de ce Château, au pied duquel les Espagnols avoient fait un retranchement très-fort. Pisacano ayant passé

la montagne, attaqua le retranchement. Il fut défendu avec une valeur incroyable, il y eut un combat furieux. Le peuple vainquit enfin & mit en fuite les Espagnols ; Pisacano s'empara du retranchement, mais il ne le garda pas. 1647.

Le Prince de Massa.

Le Viceroi qui vit le danger où se trouvoit le Château, fit retourner à la charge, & le combat recommença. Si Canella avoit suivi ses ordres, le peuple auroit pû conserver ce poste; mais il ne vint point, & les troupes de Pisacano accablées de fatigues ne purent soutenir l'impetuosité de l'ennemi. Il fut obligé de faire sonner la retraite, & les Espagnols regagnerent le retranchement.

Pisacano se plaignit de la conduite de Canella qui fut mis au Conseil de guerre. Il

1647. s'excusa sur ce qu'il n'avoit pas reçu la poudre dont il avoit besoin pour faire marcher sa troupe. Cette raison fut peu goûtée, & Canella fut mis en prison pour quelques jours. Les Espagnols fortifierent ce poste & en augmenterent la garnison. Les Ingénieurs Napolitains chercherent une autre route pour pénétrer dans le Château.

Le Prince de Massa.

Effets des manifestes du peuple. *Mem. de Guise t. 1. D'Egli. an. 1647.*

Le peuple avoit fait partir un grand nombre de Couriers pour porter dans toutes les Cours son manifeste, & implorer le secours des Princes. Celui qui arriva à Rome, s'adressa aux Ministres de France qui avoient leurs ordres de favoriser le peuple de Naples en tout ce qu'ils pourroient. Le Marquis de Fontenay qui étoit à leur tête fit partir un Pere Carme nommé de Julirs pour la Cour, où

il devoit rendre compte de la situation où se trouvoit la ville de Naples & de presser le départ de la flotte qui s'équipoit à Toulon. Ce Religieux fut très-bien reçu du Cardinal Mazarin qui promit de la faire partir incessamment, mais il s'en falloit beaucoup qu'elle fût en état de mettre à la voile.

1647.

Le Prince de Massa.

Un exemplaire du manifeste fut aussi remis à Rome au Duc de Guise qui persistoit dans le dessein de passer à Naples. Son desir s'enflamma en apprenant les avantages du peuple & sa résolution de ne plus traiter avec l'Espagne. Pour l'entretenir dans ces dispositions & pour l'assurer des siennes, il envoya dans cette ville Lieto, jeune Napolitain qui s'étoit attaché à lui; & qui espéroit faire une grande fortune à la faveur de

1647. ces troubles. Il arriva heureusement & s'acquitta de sa commission. Les Chefs du peuple engagerent Lieto à retourner à Rome & à assurer ce Prince qu'on l'attendoit avec impatience, & qu'on ne doutoit pas qu'il ne s'embarquât incessamment sur la flotte de Toulon.

Le Prince de Massa.

Proposition rejettée de miner l'Eglise des Jesuites.

A Naples, le peuple encouragé par ses succès suivoit rapidement ses projets. On proposa de faire une mine sous l'Eglise des Jesuites qui eût facilité l'approche du Château S. Elme, objet perpétuel des travaux du peuple. Cette mine étoit d'autant plus aisée à faire que la ville de Naples semble être bâtie sur pilotis, par le nombre infini de canaux souterrains qui forment comme des caves sous Naples par où l'on peut aller partout sous la

Cité, qui est comme suspendue en l'air. Cette Eglise étoit le plus rare & le plus pompeux édifice de toute l'Italie. Le Prince de Massa prit ce prétexte pour détourner cette entreprise. Il remontra que c'étoit un dommage inestimable qui seroit blâmé de toute l'Europe. Il n'y voulut point consentir & força en quelque maniere le peuple de s'en désister. Il en murmura, & continua de suspecter les intentions de son Capitaine général. 1647.

Le Prince de Massa.

Ce mécontentement n'étoit pas sans fondement. S'agissoit-il en effet d'épargner un bâtiment, quelque superbe qu'il fût, lorsque le salut du peuple dépendoit de sa destruction? Il avoit bien d'autres sujets de soupçonner Massa. Ce Prince trouvoit à tout ce qu'on pro-

Soupçons contre le Prince de Massa. *Mod. ibid.*

1647. posoit, des difficultés infinies; il ne l'approuvoit presque jamais, il se tenoit la plûpart du tems enfermé dans son Palais ou au parloir du Couvent de Sainte Croix de Luques avec la Princesse sa femme. On se rappelloit ses empressemens pour traiter avec les Espagnols. On le croyoit d'intelligence avec eux. On disoit même qu'il leur faisoit sçavoir les projets du peuple, qu'on l'avoit vû faire des signes à leurs Généraux, & qu'il ne cherchoit que l'occasion d'abandonner le peuple.

Le Prince de Massa.

Quoique la plûpart de ces faits fussent faux, Massa ne donnoit que trop d'occasions de les croire véritables par sa froideur dans l'exécution, par ses lenteurs, par son indolence, enfin parce qu'on ne pouvoit le faire agir

qu'en le preſſant extrêmement. Il falloit que les Capitaines des Ottines, ou des quartiers le ſuiviſſent ſans ceſſe pour en obtenir les ordres néceſſaires, ou pour attaquer ou pour ſe défendre. Son penchant pour l'Eſpagne paroiſſoit ſouvent preſque à découvert. Il eſt vrai qu'il ſouhaitoit & qu'il eſpéroit toujours quelque évenement imprévû qui pût forcer le peuple à traiter avec les Eſpagnols, & à finir une guerre ſi funeſte aux deux partis.

1647.

Le Prince de Maſſa.

Des ſoupçons, on paſſa à la haine; les uns le regardoient comme l'ennemi du peuple, les autres comme l'eſpion & la créature des Eſpagnols. Ceux qui s'intéreſſoient le plus vivement à la liberté du Royaume, qui étoient le plus attachés aux interêts du peuple, ſouhaitoient

Conſpiration contre lui.

Mod. ibid. Mem. de Guiſe l. 1.

1647. qu'il choisît un autre chef, ce qui ne pouvoit arriver que par une révolution qui lui feroit funeste; mais rien n'arrêtoit des ennemis qui comptoient pour peu de chose l'effusion du sang.

Le Prince de Massa. *Le 20 Oct.*

Plusieurs Capitaines des Ottines conjurerent sa mort. Il y a même apparence qu'ils y furent excités par l'ambition des plus puissans. On peut mettre dans ce rang Anneze, d'Andrée & Palombe. Les deux derniers avoient aspiré au commandement après la mort de Mazanielle; mais ils avoient trouvé des difficultés à s'y élever. Habiles, sages selon le monde, politiques, ils n'avoient pas voulu risquer la fortune dont ils jouissoient. Le poste du Tourjon des Carmes qu'Anneze occupoit, les services qu'il avoit rendus au peuple, le crédit qu'il

avoit dans Naples, & l'amour que la populace avoit pour lui, étoient autant de degrés qui facilitoient son élevation, tout indigne & tout incapable qu'il en étoit. Tous ces factieux concoururent au mistere d'iniquité qui arriva le 22 Octobre.

1647.

Le Prince de Massa.

Le Mestre de Camp général Brancaccio proposa de faire une mine sous le Couvent de Sainte Claire. Cette mine en faisant sauter une partie de ce bâtiment devoit ouvrir un chemin dans la basse-cour du Couvent, d'où l'on pouvoit ensuite attaquer facilement & emporter le Château S. Elme. Le Prince de Massa qui s'étoit opposé à la mine sous l'Eglise des Jesuites, désapprouva encore celle-ci. Le peuple s'emporta, & voulut absolument qu'elle se fît. Brancaccio fut chargé de

Mine sous l'Eglise de Ste Claire. *Mod. c. 17. Mem. de G. l. 1.*

Le 21 Oct.

1647. tout préparer pour l'attaque. Il fit faire un Ban qui ordonnoit à tous les habitans qui avoient des armes de se rendre auprès des Capitaines des Ottines, & à tous ceux qui n'en avoient pas de se trouver à trois heures après minuit au-delà de la porte de S. Gennare pour y exécuter les ordres qu'on leur donneroit.

Le Prince de Massa.

Il étoit défendu sous peine de la vie d'avoir aucune intelligence, aucune conférence avec les Espagnols, & de leur faire aucun signe. Ordre nécessaire par la proximité des quartiers du peuple & des Espagnols : on n'ignoroit pas qu'ils n'avoient que trop de partisans secrets dans la ville. On fit en même-tems les dispositions des troupes pour l'attaque, on nomma les Officiers qui la devoient faire, & on les rangea

dans les différens lieux qu'ils devoient occuper pour se procurer un succès assuré. Tous les mineurs eurent ordre de se joindre à l'Ingénieur en chef; le Garde-magazin eut aussi celui de lui fournir toute la poudre dont il auroit besoin. 1647.

Le Prince de Massa.

Ce fut cette occasion que les ennemis du Prince de Massa saisirent pour le perdre. Ils gagnerent l'Ingénieur, afin qu'il rendît inutile l'effet de cette mine. Il commença d'y travailler dès le matin du 21, & y fit apporter un grand nombre de barils de poudre, mais dont la plûpart n'étoient remplis que de sable, & couverts seulement par-dessus d'une couche de poudre. Il donna beaucoup de largeur à l'ouverture de la mine, afin qu'elle pût prendre beaucoup d'air, & que la pou-

1647. dre s'éventât. Il communiqua toute cette fraude aux Officiers, ennemis de Maffa, qui ayant corrompu cet Ingénieur, lui avoient promis de le garantir de tout évenement.

Le Prince de Maffa.

Mauvais effet de la mine.
Mod. ibid.
Le 21 Octobre.
Mem. de Guife. ibid.

Un peu avant le jour Brancaccio fit mettre le feu à la mine qui n'eut prefque aucun effet. Auffitôt le peuple s'écrie, trahifon, & l'impute à l'Ingénieur. Plufieurs Officiers fe jettent fur lui pour le faire punir. Il demande la vie, & dit que fi on veut la lui donner, il dira d'où vient ce mauvais fuccès. Ce difcours avoit été concerté avec les ennemis de Maffa. On lui promit grace. Il avoue ce qu'il a fait pour empêcher l'effet de la mine, & ajoute qu'il l'a fait par l'ordre du Prince de Maffa. Si tous ceux qui écoutoient l'Ingénieur euffent été de fang froid,

froid, ils eussent compris aisé- 1647.
ment que cette accusation étoit
une fausseté manifeste. Massa suspect au peuple, ayant déja, sur ses soupçons, couru risque de la vie, eût-il voulu s'exposer à un péril aussi grand, aussi certain que celui d'une trahison si grossiere & si visible? Il ne connoissoit point l'Ingénieur & ne s'étoit pas mêlé de la mine.

Le Prince de Massa.

Sans faire la moindre attention sur ces raisons qui disculpoient Massa, le peuple ajoûta une foi entiere au récit de l'Ingénieur, & crut le Prince de Massa coupable. L'Ingénieur, loin de trouver la récompense promise, fut puni sur le champ de sa perfidie. Le peuple se jetta sur lui avec furie & le fit pendre. On dit même que les Officiers ennemis de Massa, dans la crainte d'être découverts, presserent

1647. son supplice. Le peuple resta convaincu que le Prince de Massa étoit également coupable.

Le Prince de Massa.

Mort tragique du Prince de Massa.
Mod. ibid.
Mem. de Guise
Le 22 Oct.

Il jette des cris affreux en menaçant Massa. Il court chez lui avec impétuosité. Le Prince de Massa, instruit de leur approche & redoutant leur fureur, sort de son Palais, va se cacher dans une maison voisine. Il y fut découvert & tiré dans la rue par cette populace irritée qui vouloit sa mort. En vain il proteste de son innocence. En vain il nie le crime qu'on lui impute : on ne l'écoute point : on le traîne dans les rues avec violence, ses ennemis excitant encore le peuple. Quelques Officiers touchés de son sort, lui promettent de le sauver, s'il peut gagner le marché où ils ont des amis dont ils comptent disposer.

Dorenumna étoit un de ceux

qui lui faisoient cette promesse. Massa tâche d'appaiser ce peuple, il lui parle avec cette douce éloquence dont il avoit déja sçu faire un si heureux usage. Le peuple paroît se calmer. Pour achever de le toucher Massa obtient silence. Alors il leur dit, que s'ils ne veulent pas tremper leurs mains dans le sang de leur Capitaine général, innocent du crime qu'on lui impute, ils auront lieu de s'en applaudir, qu'il leur promet le lendemain de les mettre en possession des postes de Sainte Claire & du Giesu. Ils lui demanderent aussi-tôt quelles assurances il pouvoit leur en donner. *Celles que vous devez attendre*, répondit-il, *de ma conduite & de votre valeur.* Quoique cette réponse n'eût rien de positif, le peuple parut adouci & même attendri.

1647.

Le Prince de Massa.

1647. Il y a apparence qu'on eût épargné ses jours, si dans ce moment Gennare Anneze ne fût survenu à la tête d'une multitude de séditieux en s'écriant, *Massa est un traître, il faut en délivrer le peuple.* Ces furieux à l'instant même lui coupent la tête. Massa n'ayant pû proférer que ces paroles lorsqu'on levoit l'épée sur lui : *Je meurs pour le Roi mon Seigneur.*

Le Prince de Massa.

Ainsi mourut Francesco de Toralto, Prince de Massa, l'un des plus vertueux & des plus accomplis Seigneurs du Royaume de Naples. Ses dernieres paroles furent une prenve qu'il n'avoit servi le peuple de Naples que dans la seule vûe de faire sa paix avec le Roi, & que pour conserver sa propre fortune.

Seconde Anarchie.

Il seroit difficile d'exprimer

l'effet que produisit dans la ville de Naples la mort du Prince de Massa. Tout y fut rempli d'étonnement & d'horreur. De tant de milliers d'hommes qui l'habitoient, il n'y en avoit pas la dixiéme partie livrée à la fureur & à l'emportement. La Noblesse, les Officiers des Siéges, les bons Bourgeois, les riches Artisans, tous ceux qui avoient des mœurs & de la Religion, abhorroient la fureur du peuple, souhaitoient la paix, & dans le fonds de leur cœur avoient les mêmes sentimens que Massa, qu'ils aimoient & qu'ils respectoient.

1647.

Le Prince de Massa.

Suite de la mort du Prince de Massa.

Mod. t. 2. c. 7.

Mem. de G. l. 1.

Ce ne fut pas seulement à Naples que cette mort tragique fut déplorée. La Noblesse la ressentit vivement. Sa haine contre le peuple n'eut plus de bornes : toutes les Cours d'Italie détesterent la cruauté de ce peuple

1647. ſanguinaire. Les Eſpagnols ſeuls n'en furent pas émus. Ils s'imaginerent que cette mort alloit le jetter dans le trouble & dans la confuſion, qu'il n'y auroit plus de ſubordination, & qu'ils profiteroient de ſon déſordre. Le Viceroi n'ayant plus la reſſource de ſon intelligence avec le Capitaine général, viſitoit depuis ſa mort tous les poſtes chaque jour. Auparavant il n'y alloit que très-rarement. La rage des ſéditieux n'étant pas encore aſſouvie, ils ouvrirent le corps de Maſſa, en tirerent le cœur & le mirent dans un baſſin d'argent. Quelques-uns d'entr'eux courent au Couvent de Sainte Croix de Luques, le forcent, & ayant pénétré juſqu'à la chambre de la Princeſſe de Maſſa, lui font ce funeſte préſent. Quelle vûe! De quels reproches cette

Le Prince de Maſſa.

infortunée Princesse ne s'acca- 1647.
ble-t'elle pas elle-même! Elle
s'accuse d'avoir causé la mort
d'un époux si chéri, de l'avoir
trop souvent distrait des fonctions de sa détestable charge.
Négligence qui a occasionné
les injustes soupçons du peuple
& fomenté la haine de ses ennemis.

Le Prince de Massa.

Ces furieux revinrent au marché, après avoir fait mille indignités au corps de Massa; ils le livrent aux Lazares qui le traînent par les rues, ensuite ils rapportent ce corps au marché & le pendent par un pied à un poteau.

Naples se trouva encore une fois dans l'Anarchie, mais ce ne fut pas pour long-tems. Gennare Anneze, Commandant du Tourjon des Carmes, profite du trouble, de la crainte & de la conf-

Election de Gennare Anneze pour Capitaine général.
Mod. ibid.

1647. ternation où est toute la ville pour se faire élire successeur du Prince de Massa.

Le Prince de Massa.

Mem. de Guise ibid. & l. 2. Rep. de Naples Lindan.

La part qu'il avoit eue à sa mort, ne laissa presque pas douter qu'il n'eût fomenté la sédition : maître de la plus importante Forteresse de la ville, adoré de la populace du marché dont le Tourjon des Carmes étoit comme la citadelle, toujours environné des Lazares à qui il souffroit toutes sortes d'excès & d'insolences, il crut cette occasion favorable à son ambition pour devenir à Naples le chef du peuple.

Il se fit au marché une assemblée tumultueuse du petit peuple & d'environ 600 Lazares armés de leurs crocs poissés. Anneze y fut élû tout d'une voix Capitaine général, avec ordre de lui obéir sur peine de la vie. Il fut procla-

mé en cette qualité, & Brancaccio confirmé dans la charge de Meftre de Camp général. Ce qu'il y eut de plus ridicule dans cette élection, c'eft que la plûpart des voix furent mandiées & obtenues par le Cuifinier des Carmes homme populaire & lié avec tous les Artifans du quartier. Cependant elle eut fon effet comme fi tous les Capitaines des Ottines & tous les principaux Bourgeois l'euffent faite & approuvée. Les Lazares coururent dans tous les quartiers proclamer Anneze. Ils menaçoient d'incendies tous ceux qui ne voudroient pas le reconnoître ; perfonne ne s'y oppofa. Un morne filence regnoit dans la Ville. Tout le monde trembloit pour fes jours & pour fes biens. Ce fut ainfi que

1647.

Le Prince de Maffa.

1647. ce Maître Armurier, dont on voyoit encore la boutique auprès du Tourjon des Carmes, se mit en possession dans Naples de la suprême autorité.

Le Prince de Massa.

Fin du cinquiéme Livre.





HISTOIRE
DE LA REVOLUTION
DU ROYAUME
DE NAPLES
Dans les Années 1647 & 1648.

LIVRE VI.



ON étoit déja dans le quatriéme mois de la révolution sans apparence de la voir finir, ni à l'avantage du peuple, ni à la satisfaction des Espagnols. Le peuple maître de presque toute la ville de Naples, voyoit dans son parti presque tout le Royau-

Gennare Anneze.

Portrait d'Anneze.

Mod. t. 2. c. 7.

Mem. de Guise. l. 2.

1647. me ; mais la Ville ne communiquoit pas avec les Provinces ; & les vivres n'y étoient pas en abondance. Il paroiſſoit difficile que le peuple pût ſubſiſter long-tems ſans un ſecours étranger. Les Eſpagnols, outre les quartiers qu'ils occupoient encore aux environs de la Ville, & qui la tenoient comme bloquée, poſſédoient les trois Châteaux, Capoue, Averſe, Gaëte & pluſieurs places fortes. Le corps de la Nobleſſe ſembloit s'être déclaré pour eux ; mais tous enſemble n'avoient pas ſuffiſamment de troupes pour réduire cette grande Ville ; la guerre que les Eſpagnols ſoutenoient depuis ſi long-tems contre la France, la Hollande & le Portugal, ne leur permettoit pas d'eſpérer de grands renforts.

Gennare Anneze.

Il eſt vrai que dans la con-

duite des affaires & dans l'ordre du Militaire, il y avoit bien plus d'habileté & de prudence de leur côté que de celui du peuple. Mais la haine & l'amour de la liberté suppléoit dans le peuple à ce qui lui manquoit de discipline & d'expérience. Il étoit même surprenant qu'il eût résisté à la valeur & aux artifices de ses ennemis. Quels chefs s'étoient-ils donnés ? D'abord un vendeur de poisson, présentement, un Armurier. Quelques égaux que fussent ces deux Chefs du côté de la bassesse de leur condition, il y avoit une grande différence dans leurs caracteres. Mazanielle s'étoit trouvé tenir de la nature un génie élevé, une belle ame, une intelligence éclairée. On l'avoit vu subitement Général, Jurisconsulte & Magistrat. Il étoit

1647.

Gennare Anneze.

1647. d'ailleurs de la figure la plus agréable, sa vûe seule inspiroit l'amour & la confiance.

Gennare Anneze.

Le portrait de Gennare Anneze faisoit le plus affreux contraste. Anneze étoit petit, mal fait, le tein bazanné, les yeux enfoncés, les cheveux courts, les oreilles grandes, la barbe grise & rase, la voix grosse & enrouée, brutal, dissimulé, sans foi, & ennemi mortel des Espagnols; il avoit de la hardiesse pour former une entreprise, & du jugement pour la suivre, mais dans l'occasion il étoit craintif, incertain & capable d'un coup de main.

Son Gouvernement. *Les mêmes. Ibid.*

Après qu'il eut été proclamé Capitaine général ou Généralissime du peuple, il retourna au Tourjon, où il continua de faire sa résidence, & où il étoit en sûreté, y ayant un bon nombre de

soldats à son commandement. De-là, il gouvernoit absolument la ville & le peuple. Il se fit donner de l'excellence comme les Vicerois. Il prit un Secrétaire, ne sçachant pas écrire. Tous les actes qu'on expédioit étoient marqués de son cachet & scellés d'un sceau qu'il fit fabriquer, où il y avoit un P. qui signifioit le peuple, & surmonté d'une Couronne fermée comme représentant tout le Royaume. Il fit même battre de la monnoye comme avoit fait Mazanielle, où étoient gravées d'un côté les armes de Naples, & de l'autre les quatre lettres S. P. Q. N. qui signifioient le Senat & le Peuple de Naples, ce qui avoit été discontinué sous le Prince de Massa.

1647.

Gennare Anneze.

La haine que tout le monde avoit contre les Espagnols, l'a-

1647. mour de la liberté, & ce qu'Anneze avoit fait contre eux, joints aux menaces de ses partisans, le rendirent dès le jour même de son élection plus absolu que les Vicerois jouissant de toute leur autorité. Il envoya dans tous les Cazals voisins de Naples des députés pour s'y faire reconnoître, avec ordre de passer dans toutes les Provinces qui suivoient le parti du peuple pour les instruire de son élection, & pour défendre, sur peine de la vie, de reconnoître d'autre autorité que la sienne. Comme ils ignoroient son incapacité, ces Envoyés ne trouverent aucune difficulté à établir la puissance d'Anneze, qui en peu de jours fut reconnu de tout le Royaume.

Gennare Anneze.

On vit de tous côtés accourir à Naples des Commandans, des

Gouverneurs, des Officiers Militaires, des Magiſtrats pour rendre hommage à Anneze, pour lui demander la confirmation de leurs charges & de leurs emplois. Ils prenoient de lui de nouvelles proviſions & recevoient ſes ordres ſur tout ce qu'ils devoient faire pour le ſervice du peuple. Sa Cour étoit ſi remplie de monde, ſon Secrétaire ſi occupé, qu'étourdis, preſſés, embarraſſés, ils expédioient ſouvent les proviſions d'un même emploi pour différentes perſonnes. 1647. Gennaze Anneze.

Bien-tôt l'avidité ſe joignit à l'ignorance; les dignités, les charges furent données au plus offrant. On révoquoit les proviſions qu'on avoit accordées, & on en ſaiſiſſoit ceux qui en donnoient davantage. Ce commerce jetta le déſordre, le trouble, la confuſion dans les Provinces.

1647. Les premiers pourvus se récrioient contre les révocations, les soutenoient injustes & concussionnaires. Les autres recouroient aux armes pour faire valoir leurs droits. Il s'éleva dans les Villes & dans les Provinces des especes de guerres civiles, le gouvernement d'Anneze fut détesté. Bien-tôt il ne subsista plus que par la force.

Gennare Anneze.

Perte de Cazal Murano.

Mod. t. 1. c. 10.

Misson, voyage d'Italie.

Le 23 Oct.

Les Espagnols étoient trop habiles pour ne pas profiter du trouble & du désordre qu'avoit produit dans Naples un si grand changement, soit dans le Civil, soit dans le Militaire. Ils résolurent de recouvrer la Grotte de Pouzzol, d'où l'on alloit à Naples en sûreté, elle y procuroit toute sorte de commodités. Le Viceroi en vouloit priver le peuple & en profiter pour lui-même. Cette Grotte a plus de deux

mille de longueur & environ quinze pieds de large. C'est un ouvrage admirable, elle n'est pas aisée à traverser à cause de son obscurité. Du Fauxbourg de Naples on arrivoit au Posilipe qui étoit entre les mains du peuple, & du Posilipe dans la Grotte. 1647. Gennare Anneze.

Le Viceroi chargea de cette expédition le Général Touttaville vieux Officier; il s'embarqua au Château-neuf avec le Colonel Gaëtan, suivi de 60 hommes de son régiment de Cavalerie Bourguignone, de 300 fantassins Espagnols ou Italiens, & de 200 soldats Napolitains des troupes du Viceroi. Il alla débarquer aux environs de Pouzzol, où il fut joint par quelques troupes du corps de la Noblesse. Aussi-tôt il tomba sur le détachement que le peuple avoit mis à Cazal Murano, premier

1647. poste qui conduisoit à la Grotte.

Gennare Anneze.

Il y eut là un combat très-vif; mais le peuple fut forcé de céder & d'abandonner le Cazal.

Combat de Pouzzol. *Mod. ibid.* *Le 24 Oct.*

Le lendemain 24 d'Octobre, Touttaville ayant pris trois piéces de campagne, marcha vers Pouzzol. Le peuple, qui avoit compris son dessein, avoit dressé une embuscade sur le chemin dans des défilés où la Cavalerie n'étoit d'aucun usage, il en avoit saisi les hauteurs. Lorsque les Espagnols furent entrés dans ces défilés, ils se virent tout-à-coup attaqués par une grande multitude de peuple. Là, il se commença un combat furieux & d'autant plus désavantageux aux Espagnols, que ces défilés étoient bordés de précipices, & qu'ils en ignoroient les petits sentiers. Les Napolitains du parti du Viceroi, lâcherent d'abord

le pied & furent imités des troupes de la Nobleſſe. Les ſoldats de Touttaville & de Gaétan ſe battirent bien, mais on leur tua tant de monde, & entr'autres D. Ferranté de Molina, Commiſſaire général de la Cavalerie, qu'ils furent enfoncés & contraints de faire une retraite précipitée. Les vainqueurs s'emparerent de tout le bagage & des trois canons. Ce fut une grande joie dans Naples & un heureux préſage pour le gouvernement d'Anneze, qui n'y avoit en rien contribué. 1647.

Gennare Anneze.

Le Viceroi ne fut pas plus heureux dans l'entrepriſe qu'il fit ſur le poſte d'Antignano, entre Naples & Averſe. Ce poſte l'empêchoit de faire venir des grains, les Eſpagnols commençoient d'en avoir beſoin. Il chargea de cette expédition le Baron

Combat d'Antignano. *Mod. ibid.*

1647. de Batteville Meſtre de Camp général, Officier de réputation.

Gennare Anneze.

Batteville lui en remontra les difficultés, ce poſte étant environné de fondrieres & de chemins coupés. Le Viceroi perſiſta d'autant plus que le grand chemin n'aboutiſſoit qu'à un mille du Château Saint Elme. Batteville obéit, & alla attaquer ce poſte avec 300 hommes, partie Eſpagnols, partie Calabrois, qu'avoit envoyés le Duc de Monteleon.

Cet Officier s'empara d'abord d'une maiſon où il logea 60 Mouſquetaires. Les habitans d'Antignano évacuerent le village, mais les troupes s'étant amuſées à le piller, le peuple revint en grand nombre & les attaqua vivement. Batteville fut contraint de faire retraite & de retirer les 60 hommes qu'il avoit

mis dans la maison. Il se retira toujours en combattant, il fut poursuivi par le peuple jusqu'au poste Saint Martin, où les décharges de l'artillerie du Château Saint Elme arrêterent les poursuites du peuple. Cette entreprise mal dirigée échoua, tout fut en allégresse dans Naples de ces deux heureux succès.

1647.

Gennare Anneze.

Ils furent bientôt compensés par un fleau plus redoutable que les armes de l'ennemi, la disette. Elle commençoit à se faire sentir dans cette ville, qui renfermoit une si grande multitude d'habitans. Quelque pleins que se fussent trouvés les magasins de bled au commencement de la révolution, ils étoient presque consumés par un siége de plus de trois mois. Lorsque les Espagnols s'étoient emparés la seconde fois du poste des grains,

Disette dans Naples. *Mod. t. c.* 7.

1647. ils en avoient emporté une partie, l'autre avoit été recouvrée par le peuple en reprenant le poste, mais ceux qu'on avoit employés au transport des bleds en avoient détourné une grande quantité. La ressource des Cazals voisins qui en avoient d'abord apporté avoit bientôt manqué. La cessation du commerce, l'assemblée de la Noblesse en corps d'armée & maîtresse de la campagne, avoient empêché l'entrée des vivres. Le pain devint cher & rare. Les Boulangers diminuérent le poids du pain, le peuple s'abandonna aux murmures & aux plaintes.

Gennare Anneze.

Les Espagnols, dans leurs quartiers, n'étoient guere plus à leur aise, mais ils avoient la mer libre, ils envoyoient de tous côtés chercher des grains & des vivres. Quoiqu'ils n'en recouvrassent

recouvraſſent qu'avec beaucoup de difficulté, ils avoient une eſpérance certaine d'en recevoir. 1647.

Gennare Anneze.

Troubles dans Naples.

Mod. ibid.

Cette diſette commença d'altérer la tranquillité de l'intérieur de Naples, & d'y faire naître la diſcorde, qui juſques-là ne s'y étoit pas introduite. Les Capitaines des Ottines étoient diviſés d'affection & d'intérêts. Ils ſe faiſoient des reproches les uns aux autres : la plûpart n'approuvoient pas l'élection d'Anneze. Ils lui obéiſſoient avec répugnance, & ſeulement par crainte du peuple. On demandoit ce qu'étoient devenu tant d'argent monnoyé, d'argenterie, de riches meubles pillés dans les maiſons des partiſans & de la Nobleſſe.

On ſçavoit qu'Anneze en avoit dans le Tourjon une quantité prodigieuſe; c'étoit une citadel-

1647. le inacceſſible, & le rang d'Anneze empêchoit qu'on ne parlât trop haut & qu'on ne lui en demandât compte.

Gennare Anneze.

Après avoir ſouffert quelque tems en ſilence, le peuple éclata, s'écria qu'il avoit pris les armes pour ſe délivrer de la tyrannie des Eſpagnols, mais que les avantages qu'elles lui avoient procurés, devenoient inutiles contre la faim, ainſi que la liberté lorſqu'il alloit périr par la famine ; en vain les chefs l'exhortoient à la patience, le peuple n'ignorant pas que leurs maiſons étoient remplies de toutes ſortes de vivres, ajoûtoit qu'attentifs à leurs ſeuls interêts, ils s'embarraſſoient peu de celui du public : qu'ils voyoient avec des yeux ſecs le peuple périr : qu'ils devoient penſer à ouvrir les paſſages ; que ſi les forces du

peuple n'étoient pas suffisantes pour y parvenir, il falloit implorer le secours d'une Puissance étrangere. Le résultat de tous ces cris fut de s'accommoder avec les Espagnols si l'on ne pouvoit qu'à ce prix empêcher le peuple de mourir de faim. *Du pain ou la paix*, s'écrioit avec furie cette multitude souffrante.

1647.

Gennare Anneze.

C'étoit surtout contre Anneze qu'on déclamoit le plus. *Il a seul profité de la mort du Prince de Massa*, disoit le peuple, *en occupant sa place sans rien faire qui l'en rendît digne, sans songer à déboucher les passages & en se tenant enfermé dans le Tourjon où il est dans l'abondance.* Les Capitaines des Ottines jaloux de ce Capitaine général, le méprisant & enviant son rang, fomentoient ces plaintes & sou-

Anneze assemble tous les Chefs pour délibérer sur l'état présent de la Ville.

Mod. ibid.

1647. haitoient qu'elles produisissent quelque mutation.

Gennaire Anneze.

Epouvanté de tous ces cris, craignant un sinistre événement, Anneze assembla un grand conseil dans le Tourjon, y manda la Consulte & les Chefs du peuple. Il y parla mieux qu'il ne convenoit à son génie & à son peu de capacité, mais l'intérêt & le danger ouvrent l'esprit & fournissent des raisons spécieuses. Il se plaignit des cris injustes du peuple, remontrant qu'on ne pouvoit lui imputer le manquement de vivres qui avoit commencé sous le Prince de Massa : que n'étant en place que depuis peu de jours, il n'avoit pû encore donner des ordres & faire des efforts pour ouvrir les passages : qu'il manquoit de soldats, & n'avoit point de moyens

pour en lever. Il demandoit l'avis & le secours de la Consulte. 1647.

Gennare Anneze.

On l'interrompit pour lui demander qu'étoient devenus l'argent & le riche butin fait sur les partisans & sur les Gentilshommes. On ajouta que tous ces trésors étoient le bien du public, qu'il falloit les faire retrouver, qu'il y auroit des sommes plus que suffisantes pour lever des troupes capables par leur nombre d'ouvrir les passages. Ces discours allarmerent plusieurs des chefs qui n'étoient pas moins coupables qu'Anneze. On étoit prêt d'en venir aux voies de fait quand Vincent Dandrée, le plus sensé de tous les Conseillers, prévoyant les suites de ces disputes, se leva. *Ce n'est pas le tems*, dit-il, *de penser à des redditions de comptes & à des dissen-*

Gennare Anneze.

tions qui ne pourroient qu'aliéner le peuple. Il y a eu assez peu d'argent monnoyé pris & enlevé aux particuliers. Quant aux meubles, en quelque nombre & quelque riches qu'ils fussent, ils ne seroient à présent d'aucun usage. A qui les vendre? La crainte & la défiance empêcheroient le crédit, ou resserreroient les bourses. Le peuple crie DU PAIN OU LA PAIX. *Quels cris furent jamais plus justes? Quelles guerres peut-on soutenir sans subsistance? l'amour que j'ai pour ma patrie & pour le repos de ce peuple fidelle, me détermineroit sans peine à opiner pour la paix, si je voyois la moindre sûreté : ce seroit le seul moyen de remédier tout d'un coup à tant de miseres. Mais après le violement de trois Traités conclus avec les Espagnols, quel fondement pourroit-on faire sur*

un quatriéme? Auroient-ils d'autres gages à donner que des écrits & des sermens? Ne les violeroient-ils pas encore impunément? Quelque succès que puisse avoir la guerre, elle est préférable à une paix infidelle qui n'opereroit que des suplices & des meurtres. Ne cherchons donc plus la paix, mais du pain. Il y a dû bled dans Naples plus qu'on ne s'imagine. Les Monasteres, les Communautés, les gens aisés en ont abondamment dans leurs greniers. Ils ont prévû les suites de la révolution dont la disette en est une presqu'inévitable. Qu'ils en gardent ce qu'ils leur en faut pour vivre jusqu'au tems où nous aurons ouvert les passages pour en faire venir, & prenons le surplus pour ce peuple affamé, à qui, sans cela, nous ne ferons gouter aucune raison. Concertons avec tous les Géné-

1647.

* Gennare Anneze.

plus de raiſon, que la liberté dont chacun jouira, procurera l'avantage de participer aux honneurs, aux dignités, aux charges de ce nouvel établiſſement. 1647.

Gennare Anneze. Avis de Patti.

Toute l'aſſemblée goûta cet avis. Le Docteur Franceſco de Patti parla après Dandrée. C'étoit l'un des plus célebres Avocats de Naples, & des plus zélés pour la liberté. Il approuva tout ce qu'avoit dit Dandrée pour la recherche des vivres. Mais il ſoutint que le projet d'ouvrir les paſſages en attaquant l'ennemi de concert avec les Commandans des Provinces, étoit ſujet à trop de difficultés & de longueurs, tous les paſſages étant fermés, & ces Commandans trop éloignés & trop peu unis : que la ſituation où l'on étoit dans Naples n'admettoit pas de pareils retardemens : que les be- *Mod. ibid.*

1647. soins & le danger étant pressans, il falloit recourir à une Puissance étrangere; qu'il ne s'en présentoit que deux à qui l'on pût s'adresser, le Saint Siége & la France: que le Saint Siége étoit le plus convenable, le Pape étant Haut-Seigneur du Royaume; mais qu'il étoit très-incertain, qu'il voulût se prêter à une si grande entreprise; qu'il étoit fort vieux, & que son neveu le Prince Ludovisio étoit aveuglément dévoué à l'Espagne. Qu'à l'égard du Roi de France en guerre avec l'Espagne, on ne pouvoit douter qu'il n'accordât sa protection & son secours au peuple de Naples; qu'on sçavoit même qu'il faisoit équiper à Toulon une puissante Flotte, mais qu'on devoit considérer avec une grande attention que ce Prince avoit des droits sur le

Gennare Anneze.

Royaume, droits qu'il pourroit faire valoir pour rendre ce Royaume une Province de la France. Qu'il falloit se déterminer & prendre les mesures les plus efficaces, pour ne pas retomber d'une servitude dans une autre.

1647.

Gennare Anneze.

Résultat de l'assemblée. *Mod. ibid.*

Ce second avis ne parut pas moins sensé que le premier, il donna lieu à des opinions & à des contestations diverses : enfin on réunit les deux avis qui formerent un résultat de l'un & de l'autre. On posa pour fondement de la delibération, qu'il ne seroit jamais parlé de paix avec les Espagnols, qu'il valoit mieux périr tous ensemble en combattant & mourir par les mains de leurs soldats que par celles de leurs bourreaux : il fut arrêté qu'on feroit dans la Ville la visite des grains proposée par Dan-

1647. drée qui fut chargé de la commiſſion; Polito Paſtina eut celle

Gennare Anneze.

de ſe mettre en campagne pour s'ouvrir les paſſages du côté de Salerne, où il y avoit abondamment des grains qu'il pourroit introduire dans Naples. A l'égard du ſecours des Puiſſances étrangeres, il fut convenu qu'avant de s'y adreſſer, il étoit à propos de donner une forme au gouvernement, qu'il falloit prendre celui de République; que ſous ce nom on imploreroit l'appui du Pape comme d'un Prince dont elle étoit feudataire, mais qu'à ſon refus on négocieroit à Rome avec les Miniſtres de France pour obtenir du ſecours de leur Roi en ſtipulant le nombre de troupes qui pourroient ſervir à défendre l'État, & qui ne feroit pas ſuffiſant pour s'en rendre maître.

Tous ces articles ayant été arrêtés, on donna audience à Liéto, envoyé du Duc de Guise, qui offroit sa personne & ses biens pour le secours du peuple, & même de passer à Naples pour le servir. Ces offres furent agréables à l'assemblée. On délibéra sur la réponse qu'on y devoit faire. Anneze à qui Liéto avoit remis une lettre du Duc, se trouva peu disposé à inviter ce Prince à ce voyage : son autorité disparoissoit sous celle d'un Prince devant qui il redevenoit Anneze Armurier ; mais le reste de l'assemblée, surtout Brancaccio, Mestre de Camp général, à qui le Duc avoit écrit, persuadé qu'il auroit beaucoup plus d'agrément à servir sous un Prince tel que le Duc de Guise, que sous un Capitaine général qui n'étoit que l'ouvrage d'une for-

1647.

Gennare Anneze. Députation au Duc de Guise.

Mem. de Guise. l. 1.

1647. tune aveugle & d'un caprice insensé, soutint qu'il falloit sans balancer accepter les offres du Duc, & l'inviter par une députation à se rendre à Naples.

Gennare Anneze.

Tous les autres Conseillers de la Consulte l'appuyerent. Il fut résolu de remercier le Prince, de lui écrire pour le prier de venir incessamment ; mais qu'il falloit charger les Députés de négocier à Rome avec les Ministres du Roi de France pour en obtenir du secours, & pour les presser d'en donner le commandement à ce Prince. Cet avis fut suivi.

Le premier acte de la République fut une invitation au Duc de Guise de se rendre à Naples pour y commander les armées de la République avec la même autorité & le même rang qu'avoit le Prince d'Orange chez

les Hollandois. On lui écrivit en conséquence deux lettres, l'une au nom de tout le peuple & de tout le Royaume de Naples, l'autre de Gennare Anneze, confirmative de la premiere. Il la signa comme Généralissime & comme Chef du très-fidele peuple de Naples. Elle étoit contre-signée par Lovigi del Ferro, qui se qualifioit de premier Conseiller de la République. Ces deux lettres étoient dattées du 24 d'Octobre.

1647.

Gennare Anneze.

On choisit pour les porter un jeune homme de la Consulte nommé Mannara, plein de feu, plein d'esprit, & malgré sa jeunesse très-capable d'une négociation. Il partit dès le lendemain pour Rome.

On instruisit le peuple de tout ce qui s'étoit résolu dans le Con-

* Arrivée des Galeres d'Espagne. *Mod. t. 1. c. 4.* *Le 25 Octobre.*

1647. seil. Il en témoigna une extrême joie, sur-tout le menu peuple, qui se flatoit de vivre toujours dans le désordre & dans la licence. Le lendemain on fut un peu allarmé par l'arrivée d'une seconde flotte composée des galeres d'Espagne & de celle du Prince Doria, Duc de Tursis, qui commandoit les siennes en personne, quoique très-âgé. Il étoit Lieutenant général de D. Jouan. D. Denis de Gusman, Mestre de Camp général de l'armée Royale, avoit le commandement de l'escadre Espagnole; son arrivée en cette qualité faisoit cesser les fonctions de Batteville, qui jusques-là les avoit faites par *interim*. Aussi se retira-t'il d'abord au Palais, mais Gusman s'étant trouvé indisposé, le Viceroi continua Batte-

Gennare Anneze.

ville dans l'exercice de cette charge de Mestre de Camp général. 1647.

Dès le jour même la nouvelle flotte débarqua quelques soldats, ils étoient en si petit nombre que le peuple en faisoit des railleries. Cette flotte fit grand plaisir aux Espagnols, elle étoit chargée de quelques provisions de bouche, & étoit à portée d'aller en chercher en Sicile, en Sardaigne & à Gênes.

Gennare Anneze. *Le 25 Oct.*

Dans Naples il falloit faire cesser les cris du peuple, qui souffroit de la disette, rien n'étoit plus pressé. Dandrée nommé Commissaire pour la recherche des grains dans les Communautés & dans les maisons des plus riches Bourgeois, se transporta dans tous les greniers avec ses assistans. Ses soins ne furent pas infructueux. Il en trouva une

Visite des grains. *Mod. t. 1. c. 5.*

1647. très-grande quantité, qu'il fit transporter dans les magasins publics, en laissant aux propriétaires ce qu'il leur falloit pour un certain tems. Cette recherche, quelqu'abondante qu'elle fût, ne produisit que de quoi fournir la Ville environ un mois & demi. Le peuple sçut très-bon gré à Dandrée, & de l'avis qu'il avoit donné, & de la maniere dont il s'étoit comporté dans l'exécution. Son crédit en augmenta considérablement parmi le peuple, mais d'un autre côté il se trouva en bute à la haine des Moines & de tous les gens aisés de la Ville. Ce n'étoit pas une légere compensation que l'amour du peuple.

Gennare Anneze.

Le Comte d'Ognate tâche de mettre le Pape dans

Si le peuple cherchoit des secours étrangers, les Espagnols ne négligeoient pas les ressources qui pouvoient contribuer à

ſoumettre cette Ville rebelle, 1647.
mais ils ne trouvoient point de
Puiſſances à qui s'adreſſer. Ils avoient à Rome un Miniſtre intelligent, que des vûes intéreſſées, quoique ſecrettes, faiſoient agir avec une activité incroyable. C'étoit le Comte d'Ognate, Ambaſſadeur d'Eſpagne auprès du Pape. Il étoit bien avec les neveux du Souverain Pontife. Il obtint d'eux de lever des ſoldats dans l'Etat Eccléſiaſtique, & les envoya ſucceſſivement au Viceroi avec tout l'argent qu'il put amaſſer, ſoit des emprunts qu'il fit à tous les partiſans d'Eſpagne, ſoit du prix de ſa vaiſſelle d'argent qu'il vendit par un zéle qui n'a pas beaucoup d'exemples.

Gennare Anneze.

les intérêts de l'Eſpagne.

Mod. t. 2. c. 6.

Il entreprit une négociation qui eût été bien plus avantageuſe au Roi, & d'un grand poids

1647. pour la réduction de Naples. C'étoit d'y faire prendre part au Pape & de l'y intéresser. Innocent X. de la maison Pamphile, qui régnoit alors, joignoit à toutes les vertus d'un souverain Pontife, les talens d'un grand Prince, la science, l'intelligence, la droiture, la fermeté & la politique. Le Comte d'Ognate le croyoit, ainsi que ses neveux, brouillés avec le Cardinal Mazarin, premier Ministre de France, & il sembloit uni intimement avec la Cour d'Espagne, qui avoit comblé de graces les Princes neveux. Ces circonstances firent croire au Comte d'Ognate qu'il ne trouveroit pas de difficulté à faire agir le Pape en sa faveur. Il s'en flattoit d'autant plus qu'il étoit aussi fort bien avec le Cardinal Paneirole Secrétaire d'Etat.

Gennare Anneze.

Il demanda une audience secrette, il y représenta au Pontife que la rébellion de Naples étoit de la plus dangereuse conséquence pour tous les Souverains qui doivent, pour leurs propres intérêts, concourir à la réprimer & à la punir; que sa Sainteté y étoit personnellement intéressée, étant le Haut-Seigneur du Royaume. Qu'il y avoit lieu de craindre que la France ne se déclarât pour eux, qu'elle équipoit une grande flotte à Toulon, & que si les François s'établissoient dans ce Royaume, l'Italie seroit menacée d'un embrasement général, cette nation fiere & courageuse ne mettant point de bornes à son ambition. Qu'en ce cas l'Etat Ecclésiastique même courroit le plus grand danger : que sa Sainteté devoit prévenir ces

1647.

Gennare Anneze.

1647. malheurs, en joignant ſes forces à celles de l'Eſpagne, en attaquant elle-même ſes ſujets rebelles, & en les frappant des foudres de l'Egliſe qui épouvanteroient des peuples ſéduits & les rameneroient au devoir.

Gennare Anneze.

Le Pape répondit avec autant de ſageſſe que de douceur, qu'il étoit très-affligé de la rébellion de Naples, qu'il n'épargneroit rien pour l'appaiſer & pour faire rentrer le peuple dans l'obéiſſance, mais que pour y parvenir il ne pouvoit ſe réſoudre à ſe ſervir des armes ni temporelles ni ſpirituelles, que les premieres ne convenoient pas à ſa qualité de pere commun, & qu'elles pourroient le commettre avec la France qu'il devoit d'autant plus ménager, qu'il avoit plus de ſujet à préſent d'être ſatisfait de ſon zéle & de ſon

respect, qu'il devoit encore moins employer l'excommunication : que ce peuple irrité & féroce pourroit se déterminer à appeller à son secours les Turcs éloignés seulement de 25 lieues de l'Italie, & qui ne cherchoient qu'une occasion d'y mettre le pied : que toutes ces raisons lui imposoient une exacte neutralité, mais qu'il ne refusoit pas d'offrir aux Napolitains sa médiation, qu'il étoit prêt à donner ses ordres à son Nonce pour négocier avec eux & les engager à se soumettre à des conditions raisonnables.

1647.

Gennare Anneze.

Le Comte d'Ognate mécontent de cette réponse, mais usant de dissimulation, crut devoir tirer parti de ce qu'il pourroit y avoir d'avantageux pour le Roi son maître. Il pria le Pape de donner ses ordres au Nonce Al-

Le Nonce fait d'inutiles démarches pour traiter avec le peuple.

Mod. ibid.

1647. tieri, qui étoit auprès de D. Jouan, d'entamer un nouveau traité avec le peuple. Altieri étoit très-habile pour le conduire, ses talens l'éleverent depuis au Pontificat sous le nom de Clement X. Il concerta avec les Espagnols les moyens de faire réussir la négociation. On fut d'avis qu'à la faveur de son caractere de Nonce, il entrât dans Naples, & qu'il proposât aux Chefs du peuple les conditions qu'on leur vouloit accorder. La crainte que ce jeune Prélat ne fût trop porté pour le peuple, fit rejetter cette voie aux Espagnols. Il fut résolu qu'avant de commettre l'autorité du Pape, on sonderoit les rebelles par un Envoyé qui tireroit moins à conséquence. Le Nonce choisit le Baron Prignano qui étoit de Salerne, il lui donna une lettre de créance

Gennare Anneze.

créance pour Anneze, & une instruction pour les articles de *la* paix. 1647.

Gennare Anneze.

Prignano entra dans la ville sans passeport, annonçant qu'il étoit envoyé de la part du Nonce du Pape : il fut bien reçu. Anneze lui donna audience en plein Conseil. Prignano exposa sa commission, dit qu'il venoit pour finir tous les maux du Royaume, pour traiter avec le peuple au nom du Pape. Que le Pape, comme Haut-Seigneur, vouloit être médiateur & garant du traité, afin que le peuple eût toutes les sûretés qu'il pouvoit désirer. On le pria de sortir du Conseil pour lui laisser la liberté de délibérer.

On délibéra en effet, mais ce fut d'une maniere qui ôta toute espérance de paix aux Espagnols. Il fut convenu presque

1647. tout d'une voix, que le Comte d'Ognate n'avoit mandié cette médiation du Pape, que pour amuser le peuple & avoir le tems de faire venir des forces qui le pussent opprimer.

Gennare Annueze.

On fit rentrer le Baron. L'Orateur de la Consulte lui dit que la République remercioit sa Sainteté de ses soins paternels avec toute la soumission & toute la reconnoissance possible, mais qu'il ne s'agissoit plus de faire aucun traité avec les Espagnols, à qui le peuple ne vouloit jamais se fier. Qu'ils étoient des traîtres, des tirans, qui cherchoient à abuser de la bonté du Pape pour égorger plus impunément ses sujets; qu'ils le reconnoissoient pour leur Haut-Seigneur, & que s'il vouloit prendre sous sa protection la République & retirer des mains de

ces perfides un Royaume qui lui appartenoit, ils étoient prêts à arborer l'étendard de l'Eglise & à se soumettre à la forme du gouvernement qu'il voudroit leur prescrire; que la Religion, l'honneur, la pitié & l'intérêt obligeoient sa Sainteté à y consentir & à recevoir leurs offres, pour ne pas forcer le peuple dans son désespoir à chercher des protecteurs à Constantinople ou à Londres. 1647.

Gennare Anneze.

Prignano fut étonné d'une réponse si vigoureuse & si fiere. Il revint en informer D. Jouan & les Ministres, qui n'en furent ni moins surpris, ni moins allarmés. Elle leur fit comprendre que les Napolitains vouloient recourir à un secours étranger, & peut-être à celui de la France.

La négociation du Nonce fut

1647. ſuſpendue pour quelque tems. Mais les Eſpagnols ne déſeſperent pas de la reprendre avec ſuccès ; le caractere ferme & perſévérant de cette nation, qui ne ſe décourage jamais, le leur faiſoit toujours eſpérer.

Gennare Anneze.

Négociation de Mannara à Rome.

Mem. de Guiſe. l. 1. Mod. l. 2. c. 11.

Il ne ſe paſſoit rien, ni à Naples, ni parmi les Eſpagnols qui ne tranſpirât à Rome. Tout étoit en mouvement dans cette grande Ville, dont la plupart des grandes maiſons, même des habitans, qui poſſédoient de grands Fiefs & des Terres dans le Royaume, avoient intérêt aux événemens. Les deux factions de France & d'Eſpagne la diviſoient. La proſpérité des armes de France donnoit du relief à la premiere, mais la ſeconde y avoit de ſon côté un plus grand crédit, ſurtout à cauſe des graces & des faveurs que

le Roi d'Espagne, depuis long-tems maître du Royaume de Naples, pouvoit y accorder à ses partisans. 1647. Gennare Anneze.

Le Comte d'Ognate, fin, délié, agissant, accrédité, soutenoit fortement les intérêts de son Prince. Le Marquis de Fontenay-Moreuil, Ambassadeur de France, plus lent, plus pesant, plus flegmatique, suivoit seulement à la lettre ses instructions, & marchoit toujours à pas comptés.

Dans cette situation Mannara arriva à Rome chargé des Lettres de la République & d'Anneze. Il alla d'abord chez l'Ambassadeur : ne l'ayant pas trouvé, il fut conduit chez le Duc de Guise, qui le reçut avec toute l'affabilité & toutes les caresses imaginables. La députation de Mannara conforme à ses vûes le

1647. flatta infiniment. Il lui donna audience en présence de l'Ambassadeur & répondit favorablement à l'invitation des Napolitains. Il eut une longue conférence avec Fontenay à qui il déclara sa résolution.

Gennare Anneze.

Fontenay n'oublia rien pour l'en détourner par des vûes de politique que lui donnoient les instructions secrettes du Cardinal Mazarin. Ce fut inutilement ; le Duc persista à vouloir tenter l'entreprise, & fut secondé par le Cardinal de Sainte Cécile, frere de Mazarin, mais ami particulier du Duc.

Il fut arrêté, au grand déplaisir de Fontenay, que le Duc de Guise passeroit à Naples sur la flotte qu'on équipoit à Toulon, qu'il se mettroit à la tête de la nouvelle République, qu'il y auroit le rang & l'autorité que

le Prince d'Orange avoit en Hollande. Il fit en conséquence réponse à la République & à Anneze. Fontenay leur écrivit aussi & les assura de la protection de la France. Dans leurs lettres ils traiterent la nouvelle République de République Royale. 1647. Gennaro Anneze.

Henri II. Duc de Guise étoit le chef de cette branche de la maison de Lorraine, qui s'étoit établie en France sous le regne de François I. Claude, qui fut le premier Duc, étoit le second fils de René I. Duc de Lorraine. Il eut en partage tous les biens que son pere possédoit en France; les Duchés de Guise, d'Aumale & la Principauté de Joinville. Il épousa Antoinette de Bourbon, Princesse du Sang, sœur de Charles Duc de Vendôme. Cette alliance, qui l'u-

Histoire du Duc de Guise. *Hist. de la maison de Lorraine. Dict. hist.*

1647. nit à la Maison Royale, lui procura de grands avantages à la Cour. François fils de Claude, & second Duc de Guise, fut le plus grand Capitaine de son siécle. Son fils Henri I. aussi grand Capitaine que son pere, & le plus ambitieux des hommes, forma de criminels projets sur la Couronne de France, comme prétendant être issu de Charlemagne, & y avoir plus de droit que la maison des Capets. Mais le Roi Henri III. pour arrêter les desseins de cet ambitieux, le fit assassiner à Blois en 1588. Il laissa plusieurs enfans, entr'autres Charles IV. Duc de Guise, qui fut prêt d'être élu Roi par les Etats de la Ligue en 1592, & qui, par cette raison, fut toujours suspect à la Cour de France. Elle le tint éloigné & dans une espece d'exil. De Hen-

Gennare Anneze.

riette Duchesse de Joyeuse, il eut quatre fils, François, Henri, Louis & Roger. François, qu'on appelloit le Prince de Joinville, mourut avant son pere en 1639. Henri avoit été nommé à l'Archevêché de Rheims. Il quitta l'état Ecclésiastique après la mort de son frere, & succéda à son pere en 1640. Il fut le cinquiéme Duc de Guise. Louis fut Duc de Joyeuse, & Roger Chevalier de Malthe.

1647.

Gennare Anneze.

Henri II. Duc de Guise n'étoit point né avec les qualités qui conviennent à un Archevêque, ainsi il renonça avec joye à cet Archevêché & à tous les bénéfices qu'on lui avoit conférés. Il fut Duc de Guise, Comte d'Eu, Prince de Joinville, Grand Chambellan de France, & se déclara pour le Comte de Soissons en 1641; il fit

1647. son accommodement en 1643, après la mort du Cardinal de Richelieu, & se signala en 1644 au siége de Gravelines, où il commanda sous le Duc d'Orléans, il y acquit beaucoup de réputation.

Gennare Anneze.

Son Portrait.

Mem. de Guise l. 1. Mod. t. 2. c. 11.

Le Duc de Guise étoit l'un des Princes le plus accompli de son siécle. La nature ne lui avoit refusé aucun de tous les avantages qui peuvent rendre un Prince recommandable. Une taille haute & droite, les traits réguliers, une phisionomie heureuse & prévenante, de la noblesse dans toutes ses actions, dans ses discours, dans ses démarches, & une grace qui le rendoit maître de tous les cœurs: sçavant en Prince, parlant plusieurs langues, possédant surtout à un tel dégré la Française & l'Italienne, qu'il les parloit avec toute la pureté & toute la délicatesse

dont elles sont susceptibles. 1647.

Gennare Anneze.

Son éloquence étoit victorieuse, les qualités de l'esprit & du cœur étoient encore au-dessus. Il avoit du jugement, des lumieres, sçavant dans la science du monde, dans celle des Cours & des intérêts des Princes. Il étoit brave jusqu'à l'intrépidité, peut-être jusqu'à être quelquefois téméraire, n'étant inférieur à aucun de ses illustres ancêtres. Il n'ignoroit pas le métier de la guerre, quoiqu'il n'eût point encore l'expérience que le tems seul peut donner. Il sçavoit dans l'occasion mettre en usage la politique, si nécessaire à ceux qui sont à la tête des grandes affaires. Il n'étoit point insensible à l'ambition, mais il ne vouloit s'élever que par des voyes justes. Enfin à l'âge de 36 ans il sem-

1647. bloit être le modele des Princes, & justifier ce qu'a dit un Ecrivain, *qu'auprès des Princes de Guise, les autres Princes ne paroissoient que peuple.*

Gennare Anneze.

Ses défauts. *Mod. t. 1. c. 5. Loredan. Hist. de la Républ. de Naples.*

Quel homme est sans contraste ! Le Duc de Guise étoit en certaines occasions haut & fier. Il aimoit à être flaté, défaut ordinaire aux Princes. Il abondoit dans son sens & se laissoit prévenir. Son penchant pour les femmes troubla son repos. Il en étoit peu qui pussent résister à ses manieres & aux charmes de sa conversation, mais il ne se piquoit pas de constance. En 1641, lorsqu'il étoit encore brouillé avec la Cour de France, il s'attacha à Bruxelles, à la veuve de Maximilien Comte de Bossu, née Comtesse de Berg. Dans l'ardeur de sa passion il l'épousa. Rappellé depuis à Paris,

il prit une autre inclination pour la Demoiselle de Pons, qui joignoit à la plus haute naissance une beauté & un mérite extraordinaire. Ces nouvelles amours le dégouterent de la Comtesse de Bossu. Sous prétexte de quelque défaut de formalité, il voulut faire casser son mariage pour épouser Medemoiselle de Pons, ce fut le sujet de son voyage à Rome. Le Pape se trouva peu disposé à favoriser ce Prince, la Comtesse & ses parens se défendant avec beaucoup de fermeté.

1647.

Gennare Anneze.

Ce fut pendant son séjour qu'arriverent les troubles de Naples. Ces troubles lui firent concevoir les plus vastes projets. Il résolut de passer à Naples, de se mettre à la tête du peuple, de chasser les Espagnols du Royaume, & de faire valoir les droits de sa Maison sur cette Couronne.

Droits de la maison de Lorraine sur la Couronne de Naples. *Hist. de Louis XI. Degli. Hist. des Rois des deux Siciles.*

1647. Il faut les expliquer, puiſqu'ils ſont l'ame de tout ce que fit ce Prince dans cette grande entrepriſe. Il ſuffit de remonter à la fin du quinziéme ſiécle où vivoit René I. d'Anjou, Roi de Naples & Duc de Lorraine. Il avoit les plus juſtes prétentions ſur ce Royaume, où même il avoit regné pluſieurs années. D. Alphonſe V. Roi d'Arragon l'avoit conquis ſur René après une aſſez longue guerre. Son fils naturel D. Fernand lui avoit ſuccedé, & depuis, par des événemens aſſez inutiles à rapporter, cette Couronne avoit paſſé aux Rois d'Eſpagne.

Gennare Anneze.

Le Roi René ayant perdu ſon fils, & ſes petits-fils, avoit inſtitué pour héritier Charles d'Anjou Comte du Maine ſon neveu, qui étant mort auſſi ſans poſtérité, avoit, par ſon teſtament, appellé à ſa ſucceſſion Louis XI. Roi de

France, & ses successeurs; origine d'une longue guerre, qui finit par divers traités dans lesquels la France avoit renoncé à ses prétentions. 1647.

Gennaro Anneze.

Cette renonciation fortifia les droits de la Maison de Lorraine. Elle soutenoit que le Roi René n'avoit pû instituer son frere pour son héritier au Royaume de Naples: que ce Royaume étant héréditaire il devoit passer à la Duchesse de Lorraine sa fille, veuve de Ferry, Comte de Vaudemont: que la succession des filles étoit établie à Naples: qu'on en trouvoit l'exemple dans les deux Reines Jeanne nées héritieres des premieres maisons d'Anjou: que le Roi Charles IV. institué par le Roi René, n'avoit pû disposer de son Royaume en faveur de la France: que les Rois n'étoient qu'usufruitiers de leurs

1647. Etats : qu'après la mort du Roi René, sa fille Yolande d'Anjou, Duchesse de Lorraine, avoit d'abord pris la qualité de Reine de Naples & l'avoit cedée à René de Lorraine son fils, qui l'avoit transmise à tous ses successeurs. Ils s'étoient en effet tous intitulés Rois de Naples & de Jérusalem. Le Duc de Lorraine René II. avoit même fait divers mouvemens pour recueillir la succession du Roi René son ayeul, mais ses forces n'avoient pas répondu à ses efforts ; la puissance de la France les avoit rendus inutiles, & il avoit fallu se borner à des protestations qui, en conservant ses droits, lui donnoient l'espérance de les faire valoir dans une conjoncture plus heureuse.

Gennare Anneze.

Le Duc de Guise pen-

Le Duc de Guise crut qu'elle se présentoit, & qu'il falloit en

profiter. Il avoit d'abord fait courir le bruit dans Naples par ses Emissaires, qu'il y avoit à Rome un Prince de la maison d'Anjou qui s'intéressoit au sort des Napolitains, qui vouloit les secourir & y employer sa vie & ses biens. Cette nouvelle avoit fait beaucoup d'impression sur les esprits. Ce nom d'Anjou étoit encore respecté dans le Royaume; le gouvernement des Rois de cette maison avoit été doux & populaire; celui des Rois Arragonnois avoit été dur & pesant; ces deux partis subsistoient encore, étoient toujours opposés l'un à l'autre, & paroissoient désirer & attendre quelque occasion de renouveller l'ancienne querelle des deux maisons.

1647.

Gennare Anneze. se à les faire valoir.

Mod. ibid.

Loredan. ibid.

Ce bruit qu'un Prince de la maison d'Anjou vouloit se met-

1647. tre à la tête du peuple pour le soutenir contre les Espagnols, avoit beaucoup fermenté dans Naples : l'on a vû qu'il avoit donné occasion à la députation de Mannara vers l'Ambassadeur de France & vers le Duc de Guise, de la part de la nouvelle République & de Gennare Anneze.

Gennare Anneze.

Obstacles qu'il y trouve. *Ibid.*

On ne peut disconvenir des droits de la maison de Lorraine sur le Royaume de Naples. Mais le Duc de Guise pouvoit-il se flatter qu'ils le regardassent ? Le Duc de Lorraine, Charles IV. l'aîné de sa maison, avoit pour frere le Duc François, déja pere de plusieurs fils. Cet obstacle embarrassoit peu le Duc de Guise, qui se flattoit d'être avoué de ces Princes, s'il étoit assez heureux pour réussir dans son entreprise, & pour ne devoir

qu'à ſon épée la conquête de ce 1647.
beau Royaume. Il comptoit qu'alors ces Princes lui céderoient avec plaiſir un Trône dont il ne leur ſeroit pas poſſible de s'emparer, & bien moins d'en faire deſcendre le Conquérant ; mais il trouvoit un plus redoutable adverſaire en la perſonne du Cardinal Mazarin, qui avoit des vûes bien différentes de celles du Duc, ſoit qu'il ſe propoſât d'acquérir ce Royaume pour le Roi ſon maître, ſoit qu'il voulût ſuivre le projet d'enlever cette Couronne au Roi d'Eſpagne pour la mettre ſur la tête du Prince Thomas de Savoye : il y avoit déja une alliance propoſée pour la niéce de ce Miniſtre avec le fils du Prince Thomas.

Gennare Anneze.

Le Duc de Guiſe, ſans être arrêté par les projets du Cardi-

1647. nal Mazarin, se flattoit de réussir dans le sien, s'il pouvoit parvenir à se mettre à la tête de la nouvelle République. Il traitoit de chimériques les vûes du Cardinal & du Prince Thomas. Les siennes ne l'étoient pas moins. Il les déguisoit avec soin, & feignoit de ne s'intéresser aux affaires de Naples que pour le service de la France, qui avoit tant de raisons d'affoiblir la Couronne d'Espagne.

Gennare Anneze.

Les Ministres de France aussi pénétrans que lui, démêloient son ambition, n'oublioient rien pour s'y opposer, & le Cardinal l'eût vû avec douleur élevé sur un Trône. Il dissimuloit ainsi que les autres Ministres, & n'osoit refuser les offres que le Duc faisoit d'aller se jetter dans Naples. Sa réponse au Duc de Guise fut qu'il n'osoit lui conseil-

ler une entreprise si dangereuse, mais que s'il vouloit la tenter, il seroit approuvé de la France. Le Marquis de Fontenay parloit de même; mais instruit par le Cardinal, il n'oublioit rien pour détourner le Duc de ce voyage. Il lui en exagéroit les périls, soit du côté des Espagnols, soit du côté d'un peuple insensé & cruel. 1647. Gennare Anneze.

Ces obstacles enflammoient le Duc & le déterminoient encore plus vivement à partir; son ambition lui montroit la grandeur & la fortune brillante où il pouvoit parvenir. Ces pensées ne le quittoient point. Il força en quelque maniere l'Ambassadeur de le seconder & de faire avec lui une réponse aux Députés de Naples conforme à ses désirs. Mannara partit avec ces lettres qui assuroient que le

1647. Duc se rendroit incessamment à Porto-Longone pour s'embarquer sur la flotte de France.

Gennare Anneze.

La guerre continuoit à Naples & aux environs. La noblesse commençoit d'agir en faveur des Espagnols. Ils ne s'oublioient pas de leur côté.

Suite de la Négociation du Nonce.
Mod. ibid.
Le 7 *Nov.*

D. Jouan & les Ministres jugeant qu'ils ne parviendroient de long-tems à réduire ce peuple opiniâtre, revinrent à la négociation. Le Nonce envoya demander au peuple une réponse positive aux propositions du Baron Prignano. Le peuple qui pénétroit toutes les ruses de ses ennemis, se servit des mêmes armes ; pour gagner du tems & attendre le secours de la France, il fit réponse que pour traiter avec sûreté il demandoit que par un préalable le Viceroi se retirât du Royaume. D. Jouan

fut charmé de cette réponse qui marquoit de l'adoucissement dans les esprits. Il assembla son Conseil, où il fut agité si l'on donneroit cette satisfaction au peuple. Il y avoit bien de la foiblesse à la lui accorder. C'étoit autoriser la rébellion, rendre l'autorité du Roi méprisable, déclarer le Viceroi coupable.

1647.

Gennare Anneze.

Le 7 Nov.

Les plus sages jugerent qu'il falloit passer par dessus ces raisons, s'agissant de pacifier un Royaume où le Viceroi, objet de la haine publique, ne pouvoit jamais se flatter d'être utile au Roi, ni de recouvrer l'amour du peuple. Tout le monde revint à cet avis, mais inutilement, le Viceroi ayant déclaré qu'il ne quitteroit le Ministere & sa charge que par un ordre exprès de Sa Majesté. Il espéroit toujours ou calmer le peuple, ou le

1647. soumettre par les armes : il croyoit son honneur intéressé à ne pas quitter le Royaume qu'il ne l'eût mis dans le même état de tranquillité où il l'avoit trouvé. On ne pensa plus à négocier, les attaques continuerent de part & d'autre.

Gennare Anneze.

La disette recommence à Naples. *Mod. t. 2. c. 9.*

Depuis huit jours il s'étoit passé dans Naples des événemens d'une plus grande importance. Le pain manquoit ; Anneze ne pouvant y apporter de remede, se tenoit enfermé dans le Tourjon. Le peuple à la fin s'en indigna, il s'en assembla au marché une foule prodigieuse. Ils étoient tous en armes, & ils renouvellerent leurs cris, *du pain ou la paix.*

On demande le secours de la France. *Mod. Ibid.*

Anneze & ses partisans voyant les affaires poussées à cette extrémité, tâcherent d'appaiser le peuple en publiant qu'il recevroit

1647.

Gennare Anneze.

voit inceſſament du ſecours de la part de la France ; qu'il y avoit à Toulon une grande flotte deſtinée à amener des grains & des hommes; qu'il y avoit même à Rome un Prince du ſang de leurs anciens Rois de la maiſon d'Anjou, qui devoit venir ſe jetter dans leur Ville, & y conduire des troupes.

Malgré l'anthipatie de la nation pour les Français , l'état fâcheux où elle ſe trouvoit & ſon inconſtance naturelle, ſurmonterent cette anthipatie. On déſira l'arrivée des Français avec autant d'impatience qu'on l'avoit craint.

D. Lovigi del Ferro, l'un des Conſulteurs du peuple, prit de concert avec Anneze le nom d'Ambaſſadeur du Roi de France. Comme c'étoit un homme extrême & de peu de jugement,

1647. il feignit d'avoir ses ordres & ses pouvoirs : en conséquence, il assuroit d'un puissant & prochain secours, il en donnoit des avis d'heure en heure en se promenant dans les rues avec l'écharpe blanche. Anneze s'applaudit de l'artifice, mais lui-même craignoit les Français, & n'étoit pas déterminé à recourir à cette Couronne.

Gennare Anneze.

Emportements du peuple qui se détermine à traiter avec les Espagnols. *Mod. ibid. Mem. de Guis. l.* 1.

On amusa le peuple pendant quelques jours ; mais les magnifiques promesses de del Ferro étant toujours sans effet, & les besoins croissans, le peuple retomba dans ses emportemens ordinaires. Il s'atroupa, devint furieux, traita Anneze de tiran, & del Ferro de fourbe ; il s'écria qu'il falloit les aller massacrer. Quelques-uns des plus sages s'opposerent, exhortant les autres à prendre patience

pour quelque tems; ils repre- 1647.
ſentoient l'infidélité des Eſpagnols, leur cruauté, & le peu de sûreté qu'il y avoit à traiter avec eux. Gennare Anneze.

La faim, dit-on, eſt ſans oreilles. Cette foule de peuple mépriſa des diſcours qu'on leur avoit tant de fois répetés ſans fruit. Devenus furieux, ils ſe jetterent ſur del Ferro, le trainerent en priſon, & jurerent de le faire mourir dès le lendemain, ſi le ſecours ne paroiſſoit point. Il n'étoit pas ſi aiſé de s'aſſurer d'Anneze. Ils arrêterent d'aller le forcer dans ſon Tourjon; de le maſſacrer, & de traiter tout de ſuite avec les Eſpagnols aux conditions les plus avantageuſes qu'ils en pourroient obtenir: cela ſe paſſa le ſecond Novembre.

Ce jour même, Mannara arri-

1647. va à Naples ; il y rendit compte à la Consulte de sa négociation à Rome : il éleva jusqu'au ciel les grandes qualités du Duc de Guise, ses talens, ses promesses, rendit à Anneze & à la Consulte les lettres de l'Ambassadeur de France, celles du Duc qui s'adressoient à la Royale République de Naples.

Gennare Anneze.

Retour de Mannara à Naples.

Mod. ibid. Mem. de Guise l. 1.

Le 3 Novembre.

On ne reconnut jamais mieux qu'en cette occasion, quelle est l'inconstance & la légereté d'un peuple ; combien il est capable de ressentir les pointes de la vanité, & de se laisser flatter par un vain titre. La veille & pour un peu de pain ce peuple étoit prêt à vendre sa liberté, & à subir le joug des Espagnols si justement irrités ; mais lorsqu'il se vit traiter par l'Ambassadeur d'un grand Roi, de République Royale, il se livra à la joye ; il

publia qu'il ne vouloit jamais démentir un titre si glorieux, ni y renoncer ; qu'il vouloit mourir pour le soutenir, & défendre sa liberté jusqu'à la derniere extrêmité. Dans son entousiasme, il accepta les offres de l'Ambassadeur, celles du Duc de Guise qu'il reconnut pour Prince du sang de la maison d'Anjou, & opina à le prier de venir incessament se mettre à sa tête.

1647.

Gennare Anneze.

Les assurances que les lettres de l'Ambassadeur sembloient donner que la flotte de Toulon étoit prête de mettre à la voile, l'anima encore, s'imaginant qu'elle étoit sur le point d'arriver. Le résultat de toutes leurs déliberations fut de ne plus penser à traiter avec l'Espagne jusqu'au seize Novembre. On comptoit que les treize jours

1647. qui restoient jusqu'à ce terme, suffisoient pour l'arrivée de la flotte : on consentit à supporter jusqu'à ce jour toute la rigueur de la faim, & à subsister comme on pourroit, mais aussi déterminé à ne pas porter plus loin la diette, & à entamer la négociation avec les Espagnols le dix-sept.

Gennare Anneze.

Nouvelle députation à l'Ambassadeur de France, & au Duc de Guise.

Toutes ces résolutions furent approuvées par la Consulte. On résolut d'envoyer de nouveaux Députés à l'Ambassadeur & au Duc de Guise. Ils étoient chargés de remercier le premier du secours qu'il promettoit au nom de son Roi, & de presser ce secours. On mandoit au Duc de Guise qu'on lui accordoit le titre de défenseur de la République, le rang, les honneurs & les fonctions de Général de ses armées, tels qu'en jouissoient

en Hollande les Princes d'Orange. A ces offres, étoient jointes les plus vives instances au Duc pour se rendre incessament à la tête du peuple. Mannara fut encore nommé pour aller à Rome y exposer le danger pressant, & accélerer le secours : on lui donna pour Collegues le Pere Vincent, Marie Capece, Dominicain, homme intriguant, capable d'autre chose que de gouverner des Moines, & Aniello, Général de l'Artillerie. 1647. Gennaro Anneze.

Tout célebroit alors dans Naples la puissance & la générosité des Français: sur un soupçon qu'on eut contre le Mestre de camp général Brancaccio, qu'il étoit contraire au dessein d'implorer leurs secours, il fut privé de sa Charge, sans qu'on fit la moindre attention aux

1647. grands ſervices qu'il avoit rendus.

Gennare Anneze.

Variation d'Anneze.

Mod. t. 2. c. 9.

Mem. de Guiſ. l. 1.

Le 4 Novembre.

Lorſqu'il fut queſtion de ſigner ces lettres, Anneze fut embaraſſé : il craignoit les ſuites de cette députation, & qu'elle ne fût fatale à ſon autorité. Mais les cris du peuple, l'extrêmité où l'on ſe trouvoit, & les menaces qu'on faiſoit à Anneze de venir le maſſacrer le ſeize, ſi avant ce jour-là le peuple n'étoit ſoulagé, le déterminerent à ſigner ces lettres. Mannara partit le quatriéme avec ſes Collegues dans une felouque, & eut un ſi bon vent, qu'il arriva à Rome le lendemain de bon matin.

Ces Députés furent à peine ſortis de Naples, que les troubles d'Anneze augmenterent : il vit avec effroi que le Duc de Guiſe reconnu pour défenſeur

de la liberté, & pour Général des armées, anéantissoit lui, Anneze, & sa dignité de Généralissime. La naissance, le mérite & les grandes qualités de ce Prince lui montrerent tout ce qu'il alloit être, & presentoient à ses yeux le néant d'où la fureur du peuple l'avoit tiré. 1647.

Gennaro Anneze.

Dans cette perplexité, il consulta le Docteur Patti son ami & son conseil ordinaire. Patti ne trouva que trop fondées les craintes d'Anneze, mais le remede lui parut difficile & tardif. Il crut cependant qu'on pouvoit le tenter en usant d'une extrême diligence: c'étoit d'intéresser le Pape, de lui offrir la Couronne de Naples, soit pour lui comme haut Seigneur, soit pour le Prince Pamphile son neveu; qu'à toute extrêmité, plûtôt que de laisser venir un

1647. maître, il falloit s'adresser à l'Ambassadeur de France, & lui proposer de mettre le Royaume sous la protection de son Roi, à l'abri de laquelle Anneze pourroit conserver son rang & son autorité.

Gennare Anneze.

Anneze goûta ces expediens, & ne trouvant personne qui pût mieux les faire valoir que Patti, il le chargea d'aller à Rome, & de faire lui-même cette importante négociation. Patti qui esperoit, si elle réussissoit, gouverner toujours Anneze, & voir augmenter son crédit, se rendit à ses prieres, partit le six pour Rome avec des lettres de créance seulement pour le Pape & pour le Marquis de Fontenai.

Négociation de Mannara avec le Duc de Guise.: *Mod. ibid.*

Mem. de Guis. l. 14. *Le* 5 *Novembre.*

Mannara & ses collegues ayant deux jours d'avance, il étoit difficile que ces nouvelles précau-

tions eussent leur effet. Mannara étoit le plus vif & le plus diligent des hommes, l'un des plus passionnés pour la liberté de sa patrie, & qui en la lui procurant, croyoit travailler à sa propre fortune. Il fut à peine arrivé à Rome, qu'il courut au Palais où logeoient l'Ambassadeur de France & le Duc de Guise. Ce Prince, depuis le départ de Mannara, avoit écrit à Paris pour instruire la Cour de la résolution où il étoit de passer à Naples. Il demandoit que la flotte partît incessamment de Toulon, qu'elle fût à ses ordres, & chargée surtout de beaucoup de bled & de poudre. 1647. Gennare Anneze.

Mannara rendit à l'Ambassadeur & au Duc les lettres de la République & d'Anneze : ils y invitoient ce Prince à se rendre incessamment à Naples. On

1647. y imploroit aussi le secours de la France, & l'on supplioit que la flotte mît à la voile.

Gennare Anneze.

Les Députés insisterent sur ce que le Duc passât incessamment à Naples, & n'attendît pas la flotte pour s'y embarquer : Mannara ajoutoit que les affaires avoient extrêmement changé dans cette grande Ville, que tout y étoit dans la confusion & dans la consternation ; que les Chefs étoient divisés, que les Espagnols y faisoient de grandes cabales, que le peuple y souffroit, & que la plupart étoient disposés à traiter avec eux, si le 16 de Novembre, pour tout délai, ils ne recevoient du secours ; enfin que la seule présence du Duc rendroit au peuple sa vigueur & sa confiance.

Le Duc de Guise déterminé à

Ce fut un beau champ à l'Ambassadeur pour s'efforcer à dé-

tourner le Duc de passer à Naples. Il lui représenta les dangers évidens où il alloit se jetter, au milieu d'un peuple volage, furieux & opprimé ; la triste situation où étoit cette Ville sans vivres, sans ressources, investie par une armée & n'ayant plus de communication avec les Provinces. Rien ne fit impression sur l'esprit du Prince qui brûloit d'impatience de se voir à la tête de ce peuple révolté, qui comptoit sur sa valeur, qui vouloit enfin se frayer le chemin au Trône.

1647.

Gennare Anneze. passer seul à Naples. *Mem. de Guis. l.* 1. *Mod. t.* 2. *c.* 9.

Il déclara à l'Ambassadeur que sa seule présence pouvant empêcher la perte de Naples, il étoit résolu d'y aller seul sans attendre la flotte, comptant qu'elle le suivroit bientôt, & qu'elle lui apporteroit tous les secours nécessaires pour délivrer

1647. cette Ville : il demanda ses ordres à l'Ambassadeur, comme représentant la personne du Roi, & devant les avoir reçûs. L'Ambassadeur embarassé & ne pouvant plus reculer, déclara au Duc qu'il ne pouvoit lui donner l'ordre d'aller seul se jetter dans Naples, la Cour ne l'ayant point autorisé ; mais que son Altesse y étant déterminée, il lui donnoit son aveu de la part de la Cour, & l'assuroit que la flotte de Toulon le suivroit bientôt.

Gennare Anneze.

Il n'en fallut pas davantage au Duc. Il prit l'aveu comme un ordre, & alla tout préparer pour son départ. Il redoubla de caresses envers les Députés, & dit agréablement au Pere Capéce, que dès ce moment il le nommoit son Confesseur jusqu'à ce que la fortune ayant couronné l'entreprise, il pût lui donner un bon Evêché.

Une résolution si hardie se répandit bientôt dans Rome, le Comte d'Ognate & les autres Ministres Espagnols en furent extrêmement allarmés : ils tinrent conseil pour délibérer ce qu'il y avoit à faire dans une occurrence si délicate. Tous les Cardinaux de la faction y assisterent. Ognate remontra avec feu le danger où alloit se trouver la Couronne de Naples, le peuple ayant à sa tête un Prince de ce mérite, un Prince qui y avoit des droits & qui n'y alloit que dans la vûe de se faire Roi; que ce Prince seroit soutenu par la France, par le Pape & par les autres Souverains d'Italie, qui seroient charmés de voir un Roi particulier à Naples.

1647.

Gennare Anneze.

Les Espagnols en sont instruits.

Mod. Ibid.

Mém. de Guis. ibid.

Les plus pénétrans de ces Ministres rassuroient Ognate & diminuoient le péril, en exposant

1647. que le Duc de Guiſe n'étoit point autoriſé dans ſon entrepriſe par la Cour de France à qui il étoit même ſuſpect par ſes droits ſur Naples. Droits qui s'étendoient ſur la Provence, & qui le rendoient redoutable à cette Cour : qu'il alloit à Naples ſans troupes, ſans argent, ſans crédit : que s'il laiſſoit voir ſes prétentions ſur le Trône, il ſe brouilleroit inévitablement avec les Chefs du peuple qui vouloient voir Naples République; enfin que l'abandon de la France & les diviſions qui alloient naître entre le Duc & ces Chefs, étoient la plus heureuſe conjoncture que l'Eſpagne pût ſouhaiter pour réduire la Ville de Naples & y recouvrer ſon autorité.

Gennare Anneze.

Il ne fut rien conclu pour empêcher l'entrepriſe du Duc

de Guise. On se contenta d'en 1647.
donner avis au Viceroi ; on espera seulement que le Duc de Guise n'y pourroit réussir par les difficultés qui se rencontreroient à son passage, soit par terre, soit par mer. Par la mer, il ne pouvoit presque éviter de tomber dans la flotte Espagnole qui bouchoit le port de Naples.

Gennare Anneze.

Quelques-uns ont avancé qu'on avoit proposé de faire assassiner le Duc, ce qui eût tout d'un coup fait évanouir le danger. Cet attentat n'eût pas été difficile à exécuter. Ce Prince alloit souvent se promener presque seul sur les bords de la mer; mais on ne doit pas présumer d'une nation généreuse, un si grand crime: il est contre toute vraisemblance qu'on l'eût agité dans une assemblée composée de Cardinaux, d'Evêques & de

1647. gens d'un rang à détester plutôt qu'à approuver une action si terrible.

Gennare Anneze.

Le Duc de Guise veut passer à Naples dans une felouque.

Mem. de Guis. ibid.

Le 8 Novembre.

Le Duc n'avoit garde de choisir le passage par terre, trop long & trop dangereux. Mannara lui proposa les felouques, petits bâtimens legers, à rames & à voiles, dont il s'étoit servi lui-même pour aller à Naples & en revenir. Chaque felouque peut tenir au plus trois personnes & le pilote ; sa légereté & sa vitesse l'empêchent de pouvoir être atteinte par les vaisseaux & les galeres qu'elle laisse bien loin derriere elle ; mais on y est exposé à trois dangers, dont deux ne sont que trop fréquens dans la route & dans le golfe de Naples.

Le premier, le vent contraire qui, au lieu de deux jours qu'il faut ordinairement pour y arri-

ver de Rome, en fait rester huit ou dix sur la mer. Le second risque, l'orage & la tempête qui bien souvent renverse les felouques & fait périr les passagers. Le troisiéme, la rencontre des vaisseaux & des galeres de la flotte qui, à la vérité, ne pouvoient atteindre les felouques, mais dont l'artillerie les pouvoit couler à fonds.

1647.

Gennaro Anneze.

Tous les amis du Duc de Guise frémissoient du péril presqu'évident où il alloit s'exposer. L'Ambassadeur prit encore cette occasion pour le détourner de cette entreprise, mais rien ne put arrêter le courage invincible du Duc. Il déclara qu'il étoit résolu de s'embarquer sur une felouque, & d'en prendre plusieurs pour ses domestiques & pour les personnes qui vouloient bien l'accompagner à Naples,

1647. qui, ainsi que lui, en couroient les risques. Il donna ordre à Mannara d'en faire venir au plutôt un nombre suffisant à Fiumicino, petit bourg à l'embouchure du Tibre, où ces felouques arrivent souvent de Naples, & d'où elles partent pour s'y rendre.

Gennare Anneze.

Mannara charmé de la disposition du Duc, prit de justes mesures pour les faire venir promptement. Le Duc prépara tout pour son départ. Il écrivit en France à la Duchesse sa mère (a) pour la prier de lui chercher de l'argent, & lui envoya même une procuration pour vendre quelqu'une de ses Terres. Il écrivit aussi au Chevalier de Guise son frere, pour l'engager

(a) Henriette de Joyeuse.

à le venir trouver à Naples, où il croyoit lui faire un grand établiſſement. Roger de Lorraine, Chevalier de Malthe, avoit déja fait ſes caravanes avec ſuccès, & laiſſoit voir toute la valeur qui eſt naturelle à la maiſon de Lorraine. 1647.

Gennare Anneze.

Ce jour-là même, 8 de Novembre, le Docteur Patti arriva à Rome. Il venoit traverſer la négociation de Mannara, & s'oppoſer, autant qu'il le pourroit, au paſſage du Duc à Naples. Patti, ſelon les meſures priſes avec Anneze, s'adreſſa d'abord à Dona Olimpia, niéce du Pape, qui le gouvernoit, & à qui elle inſinuoit ordinairement toutes ſes volontés. Perſonne n'ignoroit ſon ambition & ſon avidité; Patti ne doutoit preſque pas du ſuccès: il eut de cette Princeſſe une audience ſe-

Négociation de Patti ſecond envoyé d'Anneze. *Mod. t. 2. c. 9.*

1647. crette, il ne balança pas à lui offrir la Couronne de Naples pour le Saint Siége de qui elle relevoit, ou pour le Prince Pamphile son fils. Il lui en faisoit voir la facilité, les dispositions où étoit Anneze, celles de tout le peuple aussi rempli d'affection pour le Pape, que de haine pour les Espagnols.

Gennare Anneze.

Dona Olimpia flattée de ces offres brillantes, les communiqua au Pape, que pour cette fois elle ne put persuader.

La Princesse introduisit Patti auprès du Pontife, dans l'espérance qu'il pourroit mieux le toucher. Son éloquence ne fut pas plus efficace. Il lui répondit en jettant un profond soupir, que sa vieillesse ne lui permettoit pas de profiter d'une si belle occasion de mettre un Trône dans sa famille.

Patti ne jugea pas à propos d'accepter une médiation qu'il sçavoit bien que le peuple n'accepteroit pas, & si contraire aux intérêts d'Anneze. Il suivit le second chef de son instruction. Il alla trouver en secret l'Ambassadeur de France, lui dit que la députation qu'on avoit envoyée au Duc de Guise, n'étoit avouée que d'une partie des Chefs Napolitains : que le Général n'étoit pas dans ce sentiment : qu'on ne vouloit point de ce Duc pour commander les armées ; qu'Anneze, Chef & Généralissime de la République, l'envoyoit, lui Patti, pour le déclarer à son Excellence, & pour lui dire que la République ne vouloit négocier qu'avec le Roi de France : qu'elle se mettoit sous sa protection, & qu'en implorant son secours, elle étoit

1647.

Gennare Anneze.

1647. résolue à suivre aveuglément ses ordres & ses intérêts.

Gennare Anneze.

Ce discours plût à l'Ambassadeur qui n'aimoit pas le Duc, qui n'avoit rien oublié pour le détourner de passer à Naples, & qui sçavoit que sa Cour ne voyoit pas cette entreprise avec plaisir; mais comment la rompre sur le point de l'exécution? De quel front faire un pareil outrage à un Prince du mérite du Duc de Guise? A un Prince qui paroissoit se prêter de si bonne grace à l'intérêt du Roi; qui avoit son consentement; à qui par égard pour lui on n'en donnoit pas l'ordre, n'osant l'exposer aux dangers évidens d'une pareille expédition. D'ailleurs l'Ambassadeur étoit-il autorisé à s'y opposer? Sa Cour l'eût-elle avoué après l'invitation de la République & d'Anneze lui-même?

même? Ce Miniſtre répondit à Patti qu'il lui étoit impoſſible d'empêcher le Duc d'aller à Naples, mais que lui, Patti, paſſât à la Cour de France où il ſeroit reçu & écouté favorablement, en y expoſant ſa commiſſion. 1647. Gennare Anneze.

Patti goûta peu cet avis. Il n'avoit ni ordre ni fonds pour entreprendre ce voyage. Par une ruſe Italienne un peu groſſiere, il alla le 10. trouver le Duc comme s'il ne fût arrivé que de ce jour-là; il lui dit qu'il avoit encore été envoyé par la République & par Anneze pour le preſſer d'accélérer ſon voyage, qui de jour en jour devenoit d'une plus grande néceſſité.

Le Duc de Guiſe connut l'artifice, & fut inſtruit de toutes les démarches de Patti. Il les diſſimula & hâta ſeulement ſon départ, mais indigné de la manœu-

1647. vre d'Anneze, premiere ſource de leur méſintelligence.

Gennare Anneze.

Le Duc de Guiſe prend congé du Pape.

Mem. de Guiſ. l. 1.

Le Duc diſpoſoit tout pour ſon départ ; il engagea le Duc de Paliano ſon ami particulier & dans les intérêts de la France, de lui donner pluſieurs barils de poudre qu'il avoit dans ſa Souveraineté de Palo, petite place voiſine de la mer ; à Naples on en avoit un extrême beſoin. Il vit encore les Miniſtres de France, il tâcha de s'attacher plus étroitement le Cardinal de Sainte Cécile, frere du Cardinal Mazarin, en lui propoſant le mariage d'une de leurs niéces avec le Duc de Joyeuſe ſon frere. Il leur demanda ſi à Naples il devoit travailler à faire mettre cette Couronne ſur la tête du Roi ou ſur celle de Monſieur (*a*).

(*a*) Philippe de Frane, frere de Louis XIV.

Ils répondirent, ſelon ce qu'en avoit mandé le Cardinal Miniſtre, qu'il ſuffiſoit de détacher Naples de la Monarchie Eſpagnole. 1647.

Gennare Anneze.

Cette réponſe au gré du Duc flattoit ſes vûes ſecrettes. Il demanda un homme de confiance pour tenir les chiffres. On lui donna Ceriſante, dont le caractere ſe dévelopera dans la ſuite. Il prit Auguſtin Liéto pour ſon Capitaine des Gardes. Il reçut des Miniſtres pour Secrétaire le nommé Fabroni Italien, très-propre à cet emploi. C'étoit un grand avantage pour ce Prince de poſſéder la langue Italienne auſſi parfaitement qu'il le faiſoit: dans ſes réponſes à la République & à Anneze, réponſe qui annonçoit ſa prochaine arrivée, il ſe ſervit de cette langue, ce qui fut très-agréable à la Conſulte.

1647. Il alla prendre congé du Pape qui avoit pour lui une extrême considération, on peut même dire de l'amitié; personne ne pouvoit la refuser à ce Prince. Le Pontife lui fit l'accueil le plus obligeant. Le Duc lui demanda s'il souhaitoit qu'il soumît ce Royaume à sa Sainteté ou à sa famille. Le Pape répondit qu'il étoit trop vieux pour une telle entreprise, & qu'il vouloit laisser à ses neveux une fortune plus bornée, mais plus sûre, & ajouta; *Allez, travaillez pour vous-même, conduisez-vous en Prince brave & généreux. Profitez d'une occasion si favorable. Tous mes vœux sont pour vous. Mettez-vous la Couronne sur la tête. Je recevrai plus volontiers de vous que de personne la haquenée.* C'est le tribut dû annuellement au Saint Siége

Gennare Anneze.

pour le Royaume de Naples, avec une cédule de deux mille écus. 1647.

Gennare Anneze. *Le 8 Nov.*

Le Pape ne pouvoit tenir au Duc de Guise un discours qui lui fût plus agréable. Il le prit pour une investiture & fit autant d'attention à la suite des paroles de ce Pontife, qui n'étoient pas moins importantes, mais dont les conséquences pouvoient être plus périlleuses. *Observez-vous,* continua le S. Pere, *ménagez-vous avec les différens caracteres. Ne vous défiez pas seulement des Espagnols vos ennemis déclarés, défiez vous également des François. Ils peuvent avoir des vûes contraires aux vôtres; cette nation impérieuse est encore plus odieuse aux Napolitains que les Espagnols. Chassez ces derniers du Royaume: considerez la Noblesse. Elle les haït, & elle vous*

1647. *favorisera*. Il se leva, l'embrassa tendrement, & le congédia en lui donnant sa bénédiction.

Gennare Anneze.

Le 11 Nov. Il part de Rome. *Mem. de Guis. l. 1. Mod. t. 2. c. 13.*

Le lendemain 11 de Novembre, les felouques arriverent à l'embouchure du Tibre, au bord du petit village de Sainte Félicité, & se rangerent sur la côte, mais le vent étant devenu contraire, le Duc ne put s'embarquer que le mercredi 13. Il sortit de Rome sur les deux heures, dans le carrosse de l'Ambassadeur, qui l'accompagna avec les Abbés de la Feuillade, de Saint Nicolas & tous les François qui étoient à Rome.

Le 13 Nov.

L'Ambassadeur & les autres Ministres avoient été d'avis que le Duc partît secretement pour cacher son départ aux Esgagnols. Le Duc dédaigna une démarche si timide. Il voulut partir en plein jour, & passa par la place

d'Espagne, devant le Palais du Comte d'Ognate. Arrivé à Saint Paul au-delà de Rome, il descendit du carrosse de l'Ambassadeur, prit congé de lui, des deux Abbés & de toute la Noblesse qui l'avoit suivi. Il monta à cheval avec sa suite composée de vingt-deux personnes, faisant sonner son trompette devant lui : parmi ces vingt-deux personnes étoient Fabroni, son Secrétaire, Liéto son Capitaine des Gardes, le Baron de Modene, Cadet d'une bonne Maison de Picardie, qui s'étoit attaché au Duc, Cerisante chargé des chiffres, le Capitaine André Portaro, le Sergent Major Vitale, Mannara & ses deux Collegues, tous trois députés du peuple, le Capitaine Portaro & douze Domestiques du Prince.

1647.

Gennaro Anneze.

Voilà toutes les forces qu'il

1647. conduisoit à Naples pour oppofer aux armées de terre & de mer qui bloquoient cette Ville, & pour faire la conquête d'un grand Royaume dont il se proposoit secretement de mettre la Couronne sur sa tête.

Gennare Anneze.

Embarquement.

Mem. de Guis. ibid.
Mod. ibid.
Lettr. de Patiu.

Le Duc arriva à Sainte Félicité, où il trouva les quatorze felouques; il fit embarquer dans quatre de ces felouques les six milliers de poudre qu'il avoit achetés du Duc de Palliano. Il assembla tous les mariniers pour prendre conseil d'eux sur la maniere dont il devoit faire route. Cet avis, par rapport à leur expérience, étoit de leur compétence. Ils sçavoient tous que la flotte d'Espagne qui bloquoit le port de Naples, étoit composée de vingt-trois galeres & de vingt vaisseaux de guerre qu'il s'agissoit d'éviter, ce qui étoit

moralement impossible. Il fut convenu que les quatorze felouques marcheroient de conserve; que si c'étoient les vaisseaux qui tombassent sur elles, il falloit qu'elles restassent unies & qu'elles se défendissent; mais que si c'étoient les galeres qui tirent à fleur d'eau, il falloit que les felouques se séparassent, s'éloignassent des galeres & prissent différentes routes pour embarrasser les Espagnols, qui ne sçauroient dans quelle felouque étoit le Duc. Cet avis n'obvioit pas à la décharge de l'artillerie des galeres sur la felouque : inconvénient sans remede.

1647.

Gennare Anneze.

Le Duc s'embarqua dans la plus petite des felouques, supposant que c'étoit celle à laquelle les ennemis s'attacheroient le moins. Il y fit porter quarante mille francs en or que

1647. le Cardinal de Sainte Cécile lui avoit fait prêter par des Banquiers. Vincent Caneti, un de ses valets de chambre, se mit dans cette felouque avec le Capitaine Portaro, bon marin, qui la commandoit. Il y avoit aussi deux mariniers, faisant en tout cinq personnes, c'étoit beaucoup pour une petite felouque.

Gennare Anneze.

Le 14 Nov.

Route du Duc vers Naples.

Mem. de Guis. l. 2. Mod. t. 2. c. 13.

Le Jeudi 14 de Novembre, à quatre heures du matin, le Duc mit à la voile avec sa petite flotte par un vent frais & favorable. A quatre heures du soir il se trouva entre l'Isle de Ponza qui appartient au Duc de Parme, & le Mont Circelle, qui est encore des Terres de l'Eglise. Il sortit de la Ponza deux galeres, qui ayant apperçu les felouques, firent un signal de fumée pour avertir les au-

tres bâtimens qui étoient dans les petits ports de la côte. Il sortit de Terracine trois galeres qui répondirent à celles de Ponza, & firent aussi leurs signaux qui parvinrent jusqu'à Gaëte où il y avoit cinq galeres Espagnoles. Elles étoient prévenues de la route du Duc & devoient s'y opposer. Elles s'appareillerent, sortirent du port & découvrirent bientôt les Felouques.

1647.

Gennare Anneze.

Le péril étoit grand, c'étoit alors le tems de mettre en pratique la résolution qu'on avoit prise en partant, de se séparer pour jetter dans l'embarras les Espagnols. Le Prince prit sur le champ un autre parti plus hardi & peut-être aussi sûr. Il ordonna à toutes les felouques de rester ensemble & de naviger de conserve, pendant que lui seul se sépareroit d'elles avec

1647. sa petite felouque. Il pensa que les galeres Espagnoles voyant une petite felouque séparée du gros, ne croiroient jamais que ce fût celle où étoit le Prince, & qu'ils s'attacheroient à poursuivre le plus grand nombre.

Gennare Anneze.

La felouque du Duc se sépara des treize autres, fit force de rames pour gagner la terre & s'y dérober à la faveur de la nuit qui approchoit. La Felouque gagna près de Gaëte sans que les galeres fissent de mouvement contre elle, occupées seulement des treize felouques. Les mariniers de la felouque vouloient prendre le large, mais le Duc leur fit mettre le cap droit vers la Tour de Roland qui est sur la côte du Golfe de Gaëte; il vouloit qu'on crût que c'étoit une felouque amie, & espéroit avant d'être reconnu

avoir le tems de s'éloigner. Il paſſa en effet ſi près du Château qu'il répondit à la ſentinelle qu'il étoit un Courier envoyé au Viceroi. Mais au lieu d'entrer dans le port, il s'en écarta tout à coup, & fit force de voiles pour ſortir du Golfe. 1647. Gennare Anneze.

Cette manœuvre rendit la felouque ſuſpecte. Les galeres ceſſerent de canonner les autres felouques, & ſe tournerent vers la felouque pour la couler à fonds ou s'en emparer. Elle ne pouvoit ſans miracle éviter l'un ou l'autre, lorſqu'il s'éleva un ouragan furieux qui partoit de l'embouchure du Garillan, & qui repouſſoit les galeres dans le port de Gaëte. La felouque profita de ce vent frais pour s'éloigner, mais l'orage la prenant auſſi par devant, elle ne pouvoit avancer. Il devint ſi fort

1647. qu'elle en fut dématée & en danger d'être submergée. Deux coups de mer qui survinrent briserent encore ses deux timons. Le pilote, sans perdre courage, mit une rame pour gouvernail. Enfin après bien des peines & des fatigues il sortit du golfe de Gaëte, & se vit à couvert du port & du Château à la faveur d'un terrein qui couvroit la felouque. Elle continua de naviger toute la nuit malgré la tempête qui duroit toujours. Elle avançoit terre à terre à l'abri des rochers qui bordoient la côte & qui n'étoient pas sans péril. Elle fit quarante mille cette nuit.

Gennare Anneze.

Le Duc de Guise force le Pilote d'avancer vers Naples en plein jour.

Enfin le 15 à la pointe du jour, la felouque se trouva proche l'Isle d'Ischia, qui n'est qu'à quatre mille de Naples ; mai elle étoit en si mauvais état, les mariniers si las qu'ils ne pou-

Mem. de Guis. ibid. Mod. ibid. Le 15 Nov.

voient presque plus se servir de leurs rames ; ajoutez que la tempête duroit toujours. Le premier pilote dit au Duc qu'il falloit nécessairement chercher un abri dans un des coins de l'Isle pour y passer tout le jour, & attendre la nuit, afin d'entrer plus sûrement dans Naples. Le Duc rejetta cet avis, & ordonna aux pilotes de continuer la navigation & de le mener droit à Naples. Ils résisterent en remontrant que dans l'état où ils étoient, il falloit nécessairement relâcher & prendre terre, à moins de vouloir périr ou de tomber entre les mains des Espagnols. Le Duc imitant César qui s'étoit trouvé pendant la guerre civile à peu près en même situation dans la Mer adriatique, tira son épée & menaça les mariniers de les tuer s'ils ne lui obéissoient.

1647.

Gennare Anneze.

1647. La crainte d'une mort présente les rendit muets & soumis. Ils sortirent de la rade d'Ischia, en passerent les bouches, avancerent vers Naples & le découvrirent à plein, aussi bien que toute l'Armée navale des Espagnols qui étoit devant le port, & en empêchoit l'entrée.

Gennare Anneze.

* Il passe à travers l'armée navale d'Espagne.

Mem. de Guise l. 2. Mod. t. 2. c. 13.

Alors le Duc s'instruisit avec les mariniers de la position de l'Armée navale devant Naples, des postes qu'occupoient les Espagnols & le peuple au-dessus & au-dessous de cette Ville, & des difficultés qu'il pouvoit y avoir pour débarquer. Ils lui répondirent que l'Armée navale occupoit toute la largeur du Port; qu'il sembloit presque impossible de la traverser sans en être investi, & sans tomber entre les mains des Espagnols; que quand par la légéreté de la felouque,

on pourroit éviter la pourſuite 1647.
des vaiſſeaux & des galeres, on
ſuccomberoit ſous le feu de leur Gennare Anneze.
artillerie, ſous celui des trois Châteaux & du Mole : que les Vaiſſeaux & les Galeres ne manqueroient pas de détacher après la felouque, leurs chaloupes & leurs longues barques armées, qu'elles l'auroient bientôt atteinte étant preſque auſſi légéres. Ils ajouterent que la plûpart des poſtes le long de la Mer étoient au pouvoir du peuple, excepté ceux des quartiers de Chiaya & de ſainte Lucie, dont les Eſpagnols étoient les maîtres, & où ils avoient une grande quantité de felouques armées.

Rien n'arrêta le Duc : attendu à Naples, il comptoit être ſecouru par le peuple s'il pouvoit arriver à la rade. Il commanda

1647. aux mariniers de passer au milieu de la flotte & de voguer droit à la Capitane où étoit l'Etendard Royal. Les mariniers obéirent. Les Officiers des Vaisseaux & des Galeres voyant aller à la Capitane cette petite felouque, ne douterent pas que ce ne fût un avis qu'on portoit à l'Amirante; ils la laisserent passer sans faire le moindre mouvement. Lorsqu'elle fut à deux portées de canon de la Capitane, le Duc ordonna qu'on revirât de bord & qu'on cinglât vers Naples: alors la ruse fut reconnue, les ordres furent donnés à tous les petits bâtimens à rames de voguer après la felouque & de la prendre. En même tems la Capitane lâcha toute sa bordée contr'elle. A l'exemple de la Capitane, tous les Vaisseaux & toutes les

Gennare Anneze.

Galeres à portée la foudroyerent de tous leurs canons. On voyoit tout ce manege des trois Châteaux qui tirerent aussi sur elle toute leur artillerie. 1647.

Gennare Anneze.

De Naples on appercevoit tout ce qui se passoit. Un nombre prodigieux de peuple accourut sur le port & à la rade. Il ne falloit qu'un coup de canon pour enfoncer la felouque. Aucun ne porta. Elle voguoit rapidement. Le Duc pour avertir le peuple de son arrivée, ordonna aux mariniers de crier à haute voix que la felouque portoit le Duc de Guise. Lui-même pour en instruire & les amis & les ennemis, se leva tout droit sur la poupe, méprisant les canonnades, & tenant son chapeau à la main, fit signe à tout ce peuple que c'étoit lui, afin qu'ils bordassent la rade de Mousquetaires pour les

1647. oppoſer à ceux des Eſpagnols.

Gennare Anneze.

Le hazard fit qu'aucun coup de canon ne porta ſur la felouque, mais il y avoit plus de danger à eſſuyer des fuſils qu'on tiroit ſur elle des barques longues qui la ſuivoient d'aſſez près. Le Duc l'avoit prévû ; au lieu de faire route droit au port, il prit à côté & alla gagner la rade le long de la côte à environ une lieüe au-deſſous de la Ville, & où il trouva des fuſeliers qui s'étoient avancés pour le favoriſer. Il leur cria de faire feu ſur les fuſeliers ennemis pour faire diverſion, & interrompre la courſe des barques longues. On lui obéit. Alors il ſe commença une eſcarmouche vive entre les Mouſquetaires Eſpagnols & les Mouſquetaires Napolitains. Cette eſcarmouche donna un peu de relâche à la felouque qui avançoit

toujours. Enfin au bruit effroyable de toute l'artillerie de la Flotte, des Châteaux, au bruit des mousquetades, des barques longues & des fuseliers de la rade, la felouque aborda à la place de la Cavalerie dans le fauxbourg de Lorette. Aussi-tôt le Duc sauta légérement à terre à onze heures du matin le 15 de Novembre. 1647. Gennare Annese.

Ce fut avec ce courage & cette intrépide valeur que le Duc de Guise s'annonça & arriva à Naples. Il est peu d'exemple dans les histoires anciennes ou modernes, d'une pareille audace. Elle mit dans un grand jour la résolution & la valeur de ce Prince : elle inspira autant d'estime pour lui aux amis qu'aux ennemis, avec cette différence que les uns y joignirent l'amour & les autres la crainte.

1647. L'effet que causa dans Naples l'arrivée du Duc de Guise, approche plus de la fable que de la vérité. On ne peut exprimer les témoignages de joye que donna ce peuple. Le Duc eut à peine pris terre, qu'il fut environné d'une multitude étonnante. On l'éleva en l'air, on le porta sur les bras jusqu'à ce qu'on eût amené un beau cheval superbement enharnaché. C'étoit Anneze qui l'envoyoit. Le Duc le monta, & s'avança doucement vers l'Eglise des Carmes.

Gennare Anneze.

Entrée du Duc de Guise dans Naples.

Mem. de Guis. l. 2. Mod. t. 2. c. 14. Loredan. Républ. de Naples.

L'air retentissoit des cris de joye. Toutes les cloches de la Ville sonnoient en même tems que toute l'artillerie des Châteaux continuoit à tirer contre le Duc. Cette artillerie n'atteignit aucun Napolitain ; le Duc dit fort agréablement à ceux qui étoient auprès de lui, qu'il étoit

fort obligé aux Espagnols de l'honneur qu'ils lui faisoient, en célébrant ainsi son entrée dans Naples. 1647. Gennare Anneze.

Tout accouroit au-devant de ce Prince, hommes, femmes, enfans, vieillards; ceux-ci versoient des larmes de joye en disant qu'ils ne se soucioient plus de mourir, puisqu'ils avoient vû un Prince du sang des Rois de la maison d'Anjou. Les uns s'empressoient successivement d'embrasser ses genoux, les autres brûloient de l'encens sous le nez de son cheval; enfin jamais on n'avoit vû de telles réjouissances: on peut dire que ce fut le plus beau jour de la vie du Duc de Guise. Il arriva avec cette escorte bruyante à Notre-Dame des Carmes. Il y mit pied à terre & entra dans l'Eglise. Le Prieur vint le recevoir à la porte, lui

1647. Gennare Anneze.

préfenta un fcapulaire que le Prince reçut avec beaucoup de refpect. Il le mit à fon cou & le porta toujours depuis, ce qui plut beaucoup aux Napolitains extrémement attachés à cette dévotion pour la Vierge. Il fe profterna devant fon Autel, & fit fa priere pour rendre graces à Dieu de l'heureux fuccès de fon voyage. Il entendit la Meffe & on chanta le *Te Deum*.

Le Duc chez Anneze.

Mem. de Guife l. 2. Mod. t. 2. c. 14.

A la fin de la cérémonie le beau-frere d'Anneze vint faluer le Duc, lui faire des excufes de la part d'Anneze, de ce qu'il ne venoit pas au-devant de lui à caufe des ennemis qui le menaçoient, & le prier de fe rendre au Tourjon des Carmes. Le Duc y alla. Il trouva Anneze environné de 20 Gardes: l'étrange figure de ce Capitaine Général du peuple l'étonna. Pour marque-

que de l'union qui alloit s'établir entr'eux, Anneze fit apporter dans un baſſin un bonnet de toile d'argent pareil au ſien, qu'il mit ſur la tête du Duc à la place de ſon chapeau. Le Duc parut ſenſible à cette politeſſe, traita Anneze d'Excellence, qui en fut ſi charmé qu'il offrit au Prince ſon bâton de Commandement que le Prince n'accepta pas. 1644.

Gennare Anneze.

Ils paſſerent enſuite dans une chambre dont Anneze fit fermer les portes, en deffendant à ſes gardes de laiſſer entrer perſonne. Le Duc lui donna la lettre du Marquis de Fontenay, l'aſſura de la protection de la France & de la prochaine arrivée de la Flotte de Toulon. Comme Anneze ne ſavoit pas lire, il pria le Duc de lui lire la lettre. Il étoit toujours charmé des façons du Duc, qui parlant très-facilement

1647. l'Italien, se faisoit entendre à merveille. Alors arriva D. Loviгi del Ferro qui échappé de sa prison, vint saluer le Duc avec des gestes si bizarres & un ajustement si ridicule, que le Prince fut encore plus surpris de le voir qu'il ne l'avoit été de la mauvaise mine d'Anneze; il lui remit, quoiqu'avec répugnance, la lettre de l'Ambassadeur.

Gennare Anneze.

Le bruit de l'arrivée du Duc s'étoit répandu dans tous les quartiers de la Ville. Tous ceux qui ne l'avoient pas vû se hâtoient de venir autour du Tourjon des Carmes. Ce fut une affluence incroyable de peuple. Ils demandoient avec de grands cris à voir ce Prince, accouru à leur secours au milieu de tant de dangers. Il se mit à une fenêtre, & le chapeau à la main il les salua avec cet air riant & ces

graces qui accompagnoient tout ce qu'il faisoit ; alors ce ne furent qu'applaudissemens & acclamations. Anneze fit apporter généreusement dans deux bassins d'argent six cens écus en sequins & en monnoye blanche, que le Duc jetta au peuple, qui satisfait de cette libéralité, crioit à haute voix, *Vive le Duc de Guise.* 1647. Gennare Anneze.

Le Prince n'ayant rien mangé depuis son départ de Rome, demanda à dîner : ce fut la femme d'Anneze qui servit ce qu'elle avoit apprêté elle-même, son mari craignant toujours d'être empoisonné: Nouveau spectacle pour le Duc ! il voit la femme d'un chef souverain du peuple faire la cuisine, vêtue d'une robbe de brocard bleu brodée d'argent, un vertugadin, des pendans d'oreilles de diamans,

1647. un collier de grosses perles d'un très-grand prix, & une chaîne de pierreries qui lui pendoit sur la poitrine. Tous ces superbes ornemens avoient appartenu à la Duchesse de Matalone, & étoient passés à Anneze, lorsque la maison du Duc de Matalone avoit été pillée. Le Duc croyoit que del Ferro qui se disoit Ambassadeur de France, dîneroit avec eux, mais Anneze s'y opposa, & l'obligea de servir & le Duc & lui-même. Del Ferro leur donnoit à boire à genoux.

Gennare Anneze.

La déroute de Rosso.

Mem. de Guis. l. 2.

Ce repas étoit à peine fini, qu'il survint un événement d'un très-mauvais augure pour l'arrivée du Duc de Guise, mais auquel il fit peu d'attention. Il y avoit deux ou trois jours que Jacomo Rosso, l'un des bandits qui s'étoient attachés au service du peuple, étoit sorti de Naples

avec 1200 fantassins & 300 chevaux pour défendre, contre la noblesse, quelques bourgs du voisinage d'où le peuple tiroit des bleds. Il avoit rencontré le corps de la Noblesse commandé par Touttaville & par le Prince de Monte Sarchio. 1647.

Gennare Anneze.

Il s'étoit fait un combat où Rosso malgré sa valeur avoit été contraint de céder. Poussé & battu, il avoit perdu plusieurs soldats dont les uns avoient été tués & les autres faits prisonniers; lui-même avoit reçu deux grandes blessures, l'une sur le visage & l'autre sur la tête; il rentra dans Naples tout couvert de sang, & avec le reste de ses troupes épouvantées; il y jetta un effroi général, tout le peuple, en poussant de grands cris, courut au Tourjon où le Duc de Guise tenoit conseil avec la plû-

1647. part des chefs. Il appaiſa ce tumulte & remit un peu les eſprits.

Gennare Anneze.

Dans le trouble affreux que cauſa cette déroute, il y avoit lieu de craindre que le peuple découragé & manquant de grains, n'eût mis les armes bas & n'eût traité avec les Eſpagnols, ſur-tout le Prince de Monte Sarchio ayant coupé l'eau à la Ville qui couloit de ces montagnes. Ce fut le premier effet avantageux que produiſit la préſence du Duc. Comme on eſpéroit de lui les plus grandes choſes, que par-tout on vantoit ſes grandes qualités, le peuple ſe calma.

On oppoſa à l'ennemi de nouvelles troupes, on ne parla plus du projet qui avoit été fait de s'accommoder avec les Eſpagnols, on ſouffrit patiemment la diſette qui n'étoit pas encore

extrême & dont on se flattoit de voir bientôt la fin. 1647.

Gennare Anneze.

Après le repas, le Duc manda le corps de la Ville, c'est-à-dire la Consulte, le Conseil qu'elle avoit donné à Anneze, les Officiers Généraux, les Mestres de Camp & tous les Capitaines des Ottines. Il prit avec eux connoissance de l'état de la Ville & de la situation où étoient toutes choses : il apprit d'eux qu'il n'y avoit dans la Ville que pour deux mois au plus de bled & d'autres vivres : que le nombre d'habitans, capables de la défendre, étoit grand, mais si fatigué, qu'il n'y avoit en effet pour sa défense réelle que quatre mille hommes de troupes réglées enrégimentés & trois cens chevaux. Que ces troupes même refusoient souvent de monter la garde, si elles n'étoient payées.

Complimens de tous les Corps de la Ville.

Mem. de Guis. l. 2. Mod. t. 2. c. 14. Lor. Rep. de Naples.

1647. Le Conseil fini, le Duc reçut les complimens de tous ceux qui y avoient assisté, & ensuite d'un nombre infini de particuliers de considération qui venoient lui rendre leurs hommages. Il les recevoit tous avec une bonté & des caresses dont ils étoient charmés; aucun ne s'en retourna que content & satisfait. C'étoit autant de hérauts qui alloient par toute la Ville publier ses vertus & ses grandes qualités.

Gennare Anneze.

Il fallut absolument coucher chez Anneze, ce Capitaine Général l'ayant souhaité pour être rassuré contre ses ennemis, & pour leur marquer la parfaite intelligence qui étoit entre le Duc & lui.

Le 16 Novembre. Cavalcade. *Mem. de Guis. ibid. Mod. ibid.*

Dès que le Duc fut levé, il alla avec Anneze entendre la messe à Notre-Dame des Carmes, suivi de la plûpart des Officiers

qui l'avoient salué la veille, & qui vinrent encore à son lever lui faire leur Cour. Anneze, comme Généralissime, avoit la droite sur le Duc qui ne pouvoit qu'avec répugnance se voir subordonné à un homme de la naissance & de la profession d'Anneze, mais il lui fallut ce jour-là souffrir cette petite mortification. Del Ferro, ce prétendu Ambassadeur de France, marchoit devant eux en criant, *Vive le Général Anneze & le Duc de Guise.* 1647. Gennare Anneze.

Après la messe ils monterent à cheval, le Duc parcourut tous les quartiers de la ville. Ce fut pour ce Prince un nouveau triomphe : celui de l'entrée n'avoit eu pour fondement que sa figure & l'espoir d'un plus heureux avenir ; mais ce jour-là le bruit des vertus & des grandes

l'ordre est rétabli dans Naples. Nous sommes tous en sureté, nous n'avons plus à craindre les violences ni les incendies. 1647.

Gennare Anneze.

Jamais Roi, jamais triomphateur n'avoit vû dans cette Ville superbe un tel spectacle. Tous les cœurs voloient au-devant de ce Prince.

De son côté il se comportoit avec toute l'affabilité & toute la modestie possible. Il regardoit, il saluoit tout le monde avec bonté. Palombe qui commandoit à la Conciarie, le harangua avec éloquence. Comme le Duc n'ignoroit pas que c'étoit un homme d'esprit & très-accrédité, il lui fit un accueil très obligeant, voulant se l'attacher & l'enlever aux Espagnols avec qui il étoit soupçonné d'être en intelligence. Le Duc commença par le racommoder avec Anne-

1647. ze, les obligea d'abbattre les retranchemens qu'ils avoient fait l'un contre l'autre dans leurs quartiers. Le Duc nomma Palombe son aide de Camp général, & Mestre de Camp du Régiment que le Prince se proposoit de lever. La reconciliation de ces deux chefs plut extrémement à tout le peuple qui en marqua beaucoup de joye.

Gennare Anneze.

Le Duc fait ouvrir les prisons.

Mem. de Guise l. 2. Mod. t. 2. c. 14.

La premiere prison devant laquelle le Duc de Guise passa, Vincent Dandrée lui dit que son Altesse devoit les faire ouvrir, & rendre la liberté à tous ceux qui y étoient renfermés ; n'étant ni juste ni naturel que dans ce jour célébre, où tout Naples étoit dans la joye de son heureuse arrivée, il se trouvât aucun misérable. Sur le champ il ordonna que toutes les prisons fussent ouvertes. La satisfaction

de ce Prince fut d'autant plus grande, qu'il apprit que parmi ces prisonniers il y avoit plusieurs Gentilshommes que la seule haine du peuple avoit fait arrêter. De ce nombre étoit le Mestre de Camp général D. Antonio Brancaccio, que le peuple y avoit fait mettre par caprice & sans fondement. 1647. Gennare Anneze.

Ce brave homme avoit eu le tems de se repentir de s'être, à son âge, sacrifié au service d'un peuple volage & ingrat. Il se retira chez lui. Cette action fut agréable aux honnêtes gens, surtout au corps de la Noblesse qui tenoit la campagne. Elle en fit remercier le Duc qui avoit ses vûes d'obliger & d'adoucir tous les gens de qualité.

Le Duc retourna au Tourjon avec Anneze, avec les Officiers de la Consulte & suivi des Ca- Il est déclaré Généralissime.

1647. pitaines des Ottines, il fut déclaré tout d'une voix Généralissime des Armées de la République, & défenseur de la liberté du peuple, avec le même rang, les mêmes honneurs & les mêmes droits dont jouissoient en Hollande les Princes d'Orange. Anneze en avoit fait expédier les Lettres patentes. Elles contenoient que c'étoit sous la protection du Roi de France.

Gennare Anneze.

Mem. de Guif. ibid. Mod. ibid. Lor. Rep. de Nap.

Le Duc fit un petit discours en Italien pour remercier l'assemblée; ce fut en des termes si nobles, si remplis de dignité & avec tant d'agrémens, qu'il ravit tous ceux qui étoient présens. On ne pouvoit se lasser d'admirer la pureté & l'élegance de ses paroles. Son élévation à cette charge fut bientôt publique par toute la Ville, & y

causa une allegresse générale. Ce n'étoit qu'applaudissemens & acclamations. Il fut arrêté que le lendemain Dimanche le Prince prêteroit serment pour cette grande charge, dans l'Eglise Cathédrale. 1647. Gennare Anneze.

Le Cardinal Filomarini envoya demander au Duc son heure pour aller lui rendre visite. Ce Prince le prévint, le Cardinal le reçut avec le cérémonial qui s'observe à Rome entre les personnes d'un rang égal. C'étoit un grand honneur qu'il faisoit à ce Prince, les Cardinaux prétendant avoir le pas même sur les Souverains qui ne sont pas Rois. Il envoya jusque dans sa cour, sa famille au-devant de lui. C'est le nom qu'on donne aux Officiers & aux Domestiques des grands Seigneurs. Il vint lui-même le recevoir sur Visite au Cardinal Archevêque.

1647. le haut de l'escalier.

Gennare Anneze.

Leur conversation dura une heure, se passa en complimens & en politesses réciproques. Le Cardinal le félicita sur son arrivée, sur le bonheur qu'elle promettoit au peuple, & lui offrit de concourir à ses desseins en tout ce qui dépendroit de lui, témoignant un grand amour pour son peuple, & laissant entrevoir de l'aversion pour les Espagnols.

Le Duc attribua tous ces discours à la politique, il croyoit que le Cardinal pensoit differemment, ce Prince se trompoit. Il étoit vrai que le Cardinal, homme de bien & d'une piété solide, aimoit les Napolitains, quoiqu'il eût de l'horreur pour tous les excès qu'ils avoient commis; mais il n'aimoit point les Espagnols dont il étoit persuadé que

le parti prévaudroit tôt ou tard. 1647.
Il les ménageoit pour lui & pour sa Maison.

Gennare Anneze.

Le Duc feignant d'ajouter une foi entiere à ses paroles, lui promit tous les avantages que pourroit lui procurer en sa faveur la place qu'il alloit occuper. Il lui échappa même de lui faire entendre que leur union pourroit procurer au Cardinal le Pontificat & au Duc une Couronne. C'étoit en dire trop à un Italien délié & artificieux.

Le Duc lui rendit compte de la charge qu'on lui avoit conférée, & du serment qu'il devoit faire le lendemain dans la Cathédrale : il ajouta qu'il croyoit nécessaire que son Eminence bénît l'épée de Généralissime qu'on devoit lui donner. C'étoit une cérémonie assez superflue, mais le Duc la croyoit utile pour

1647. s'attacher un peuple superstitieux : il vouloit aussi par-là faire comprendre aux Espagnols que le Cardinal étoit dans ses intérêts, & se leur rendre suspect.

Gennare Anneze.

D'abord le Cardinal refuse.

Mem. de Guise l. 2. Mod. t. 2. c. 14. Loredan.

Le Cardinal qui comprit le motif de cette demande, tâcha de s'en dispenser, & prit pour prétexte un reste de goute. Le Duc insista & le pressa si vivement qu'il consentit à faire cette cérémonie. Le Duc se retira ensuite & fut accompagné par le Prélat jusqu'à sa Chaise. Après son départ le Cardinal fit sçavoir secrétement la nuit au Viceroi l'engagement qu'il avoit été forcé de prendre. Il en reçut des reproches très amers comme autorisant la mission du Prince, & scellant pour ainsi dire de son ministere la confiance & l'union du Duc & du peuple.

Le Cardinal effrayé envoya

vers le Prince pour se dégager de sa parole. Le Duc ne la lui rendit point, & le refus du Cardinal transpira. Le peuple qui l'apprit en fut irrité, & ne parla de rien moins que d'aller brûler dans son Palais le Cardinal, qui averti de ce danger par Anneze, se détermina enfin à se rendre dans sa Cathédrale le matin du 17, & d'y benir l'épée du Généralissime. 1647. Gennare Anneze.

Les Espagnols entendoient les cris de joye du peuple, & s'affligeoient de le voir conduit par un Prince plus capable que tout autre d'entretenir la révolte & de la perpétuer : n'ayant pû empêcher ni l'entreprise du Duc de Guise, ni son entrée dans Naples, ils songerent à la rendre inutile & même dangéreuse pour lui. Ils firent courir le bruit dans cette Ville par leurs parti- Le Viceroi veut faire douter de la réalité du Duc de Guise. *Mod. Ibid. Loredan.*

1647. sans & par leurs émissaires secrets, que celui qu'ils croyoient le Duc de Guise ne l'étoit pas: que ce Duc d'une si haute naissance & d'un si grand mérite n'étoit pas capable de venir se jetter au milieu d'une populace effrénée, & de prodiguer ainsi sa vie & sa réputation: enfin que ce n'étoit qu'un imposteur qui vouloit les tromper, les entretenir dans leur révolte & se retirer après les avoir pillés.

Gennare Anneze.

Ces bruits firent impression parmi un peuple violent & soupçonneux, du moins dans certains quartiers où les Espagnols avoient le plus de partisans. On ne sçait quelle suite auroit eue cette odieuse impression, si ces soupçons ne fussent parvenus jusqu'au Cardinal qui se crut obligé de rendre témoignage à la vérité, & de ne pas laisser dans

un si grand danger un Prince qu'il estimoit ; malgré sa politique & ses ménagemens pour les Espagnols, lorsqu'il retourna rendre au Duc sa visite, il dit à cette grande foule de peuple qui environnoit son carosse. *Mes enfans, je vais rendre la visite à M. de Guise. C'est lui véritablement ; c'est le Duc de Guise que j'ai vû & que j'ai connu à Rome. C'est le Prince que vous attendiez, que vous avez tant désiré, & que Dieu vous envoye pour défendre votre liberté.*

1647.

Gennare Anneze.

A ces paroles s'évanouirent tout à coup les bruits injurieux qu'on avoit répandus. L'artifice des Espagnols retomba sur eux mêmes, & le Cardinal regagna la confiance du Prince & l'amour du peuple.

Le Cardinal bénit l'épée du Généralissime.

Cette cérémonie de la bénédiction de l'épée se fit le Diman-

1647. che 17 de Novembre à neuf heures du matin, avec une pompe, un éclat, une magnificence extraordinaire. Le Duc de Guise après avoir fait avertir le Cardinal de sa marche, partit du Tourjon avec Anneze & une suite nombreuse d'Officiers, de Capitaines & de peuple. On lui rendit dans le chemin les mêmes honneurs & les mêmes distinctions que dans la cavalcade. Les rues étoient tapissées. On prodiguoit les fleurs, les aromates, les cris de joye, les acclamations. Le Cardinal le vint recevoir à la tête de son Clergé à la porte de l'Eglise : il le conduisit dans le trésor. Il lui en montra les raretés, lui fit baiser le chef de saint Janvier, & la fiole de son sang congelé (*a*).

Gennare Anneze.

Mem. de Guis. ibid.
Mod. ibid.
Loredan.
Le 17 Nov.

(*a*) Ce sang est dans une petite fiole qui n'est remplie qu'à moitié : lorsqu'il

De là le Cardinal alla se revêtir de ses habits Pontificaux, & monta au Grand-Autel de la Cathédrale. Anneze prosterné à genoux, lui présenta la riche épée destinée au Duc. Le Cardinal la benit, & la rendit à Anneze qui la tint quelque tems toute nue pour faire voir qu'en lui seul, jusqu'à ce moment résidoit la souveraine autorité. Ensuite le Maître des cérémonies conduisit le Duc aux pieds du Cardinal qui lui fit mettre la main droite sur l'Evangile, & lui fit faire le serment de servir fidélement le peuple. Le Cardinal avec beaucoup d'éloquence & de dignité, fit à ce Prince un petit discours qui lui en retraçoit les devoirs. Alors Anneze remit l'épée entre les mains du

1648.

Le Duc de Guise.

se dissout, il bouillonne, & monte jusqu'au haut de la fiole.

1647. Duc, & le proclama à haute voix *Généralissime des Armées de la République, & défenseur de la liberté du peuple.*

Gennare Anneze.

Dans l'instant recommencerent les acclamations & les cris de *Vive le Duc de Guise*; cris qui passoient de bouche en bouche par toute la Ville. En même tems il se fit une décharge de toute l'artillerie des quartiers. Le Cardinal entonna le *Te Deum.*

Le Duc retourna à sa place tenant l'épée nue entre ses mains, qu'il remit à un Officier placé auprès de lui. Le Cardinal célébra ensuite la Messe Pontificale. A l'Evangile le Duc reprit l'épée & la tint haute tant qu'il dura. Il communia à cette Messe, ce qui fit un très bon effet dans l'esprit de tout ce peuple.

ple qui versoit des larmes de joye en voyant dans ce Prince ce signe non équivoque de religion. 1647.

Gennare Anneze.

On se retira dans le même ordre qu'on étoit venu, le Duc & Anneze environnés de toute cette multitude & de tous les Officiers qui témoignoient une extrême satisfaction; mais dans la marche le Duc prit le pas sur Anneze qui n'eut plus que la gauche. Un Officier portoit nue devant le Duc l'épée qui avoit été benite. C'étoit une marque de presséance & d'autorité qui devoit déplaire à Anneze.

Presséance du Duc de Guise.

Mem. de Guis. l. 2.

F I N

Du second Tome & du sixiéme Livre.



